

“ DES FLEURS ET DES FRUITS ”

Bibliothèque pour les Jeunes dirigée par l'abbé Félix Klein
Professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris

YANN SEITEK

Président de la République

par **RENÉ CARDALIAGUET**



ÉDITIONS SPES, 17, rue Soufflot, PARIS (V°)

A Son Excellence Monsieur le Duc
de Guamp

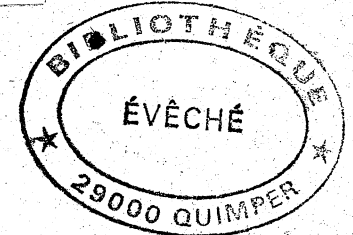
en hommage de très respectueuse gratitude

René Cardin

YANN SEITEK
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

7
Diocèse de
Quimper & Léon
Eskepti Kemper ha Leon

Document numérisé en 2016



YANN SEITEK
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

par

RENÉ CARDALIAGUET

DU MÊME AUTEUR

LES TROIS CONTRE MOSCOU. . Éditions Spes, Paris.

MON CURÉ CHEZ LUI. Bloud et Gay, Paris.

MON CURÉ VINGTIÈME SIÈCLE. —

17289



fb
843
CAR



ÉDITIONS SPES
17, Rue Soufflot, Paris (V^e)

1932

A

Madame Marguerite CHABAY.

en souvenir

de sa fraternelle collaboration.

R. C.

YANN SEITEK

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

I

QUAND JE VOUS DIS, MARIE-JEANNE!...

— Allons, monsieur Brenterc'h, dites-moi une bonne parole pour mon fils Yann, depuis le temps qu'il attend...

— Marie-Jeanne, c'est non et c'est non. Jamais Philomène Brenterc'h ne sera madame Yann Seitek. Ce que j'ai dit, je l'ai dit, et ni vous ni personne ne me ferez dire le contraire.

— Monsieur Brenterc'h, pourtant ma mère et votre mère avaient de l'estime l'une pour l'autre, et je crois bien que nos « vieilles gens » étaient parents plus ou moins (1).

— Ce ne sont pas nos mères ni nos « vieilles gens » qui cherchent à se marier, je pense?

— Je n'ai pas dit cela non plus, monsieur Brenterc'h. Mais parce que vous avez beaucoup d'argent — on dit que vous avez dans votre cave trois barriques d'or bōndées solide — et moi je n'ai pas, — quand même ma famille a bonne renommée, aussi, et personne ne nous reproche rien.

— Vous êtes sans reproche, je ne dis pas le contraire, Marie-Jeanne.

(1) Les expressions bretonnes sont traduites mot à mot.

— Et mon fils a étudié aussi, allez ; et il a de l'esprit, aussi grand que son corps, et une pièce de choses rangée dans sa tête, je vous dis !

— Qu'est-ce que vous voulez, Marie-Jeanne ! Ce n'est pas la peine de discuter, puisque j'ai dit non !

— Et Philomène aussi elle a dit non, monsieur Brenterc'h ?

— Ma fille ? Mais j'espère bien que Yann ne lui a rien demandé, tout de même ?

— Comme de juste. Excepté que c'est Philomène qui lui a dit qu'elle le prendrait bien pour mari.

— Comment ?

On aurait pu croire, à la violence de cette exclamation, que le tonnerre de Brest était tombé sur les barriques d'or de M. Brenterc'h et que les pièces jaunes fondues couraient à la rivière.

Mais Marie-Jeanne Tanguy, veuve Seitek, n'était pas femme à s'émouvoir pour une exclamation. Son petit corps menu ne trembla pas sous le châle noir, et sa tête mince aux yeux bleus ne s'inclina pas du tout sous la colère du riche marchand.

— Ma foi, pour dire la vérité comme elle est, c'est au pardon de Kersaint, le quinze août, sur la place entre la maison Ely et la chapelle, qu'ils ont causé tous les deux, et c'est Yann qui m'a dit quand il est venu à la maison de retour.

M. Brenterc'h, les yeux grands comme des assiettes, les mains jointes au bout de son ventre, est-ce qu'il allait manger toute crue sa petite-cousine ? Il ne se porta pas, Dieu merci, à cette extrémité. Il réussit à trouver des mots vagues :

— Marie-Jeanne, ce sera une chose à voir entre elle et moi. Maintenant il faut me laisser la paix.

— Alors, d'après ce que vous pensez, il faut que

je dise à Yann que vous aimez mieux que Philomène soit veuve toute sa vie sans être mariée ?

— Oh ! toute sa vie ! Philomène Brenterc'h est assez riche pour prendre qui elle voudra parmi les riches, aussi.

— Vous dites des choses, vous ! La richesse n'est pas tout, je pense. Et celui qui est riche le matin, le soir il cherche son pain, on a vu. Mon fils Yann travaillera, allez toujours. Peut-être il sera un monsieur, à son tour. Alors il aurait Philomène, dites, monsieur Brenterc'h ?

— Jamais, jamais, jamais.

— Il ne faut pas dire jamais, vous savez bien ; c'est un mot de l'enfer, celui-là.

— Eh bien ! écoutez-moi bien, Marie-Jeanne. Ma fille ira belle-fille chez vous, quand Yann Seitek sera Président de la République !

— Elle sera trop vieille pour vous donner des petits-fils, alors, monsieur Brenterc'h. Parce que c'est toujours des vieux qui sont les présidents. Il faudra mettre le mariage avant, croyez-moi bien.

— Mais vous ne comprenez pas que je ne veux pas, voyons ?... La fille de M. Brenterc'h aller à être Madame Yann Seitek !... Personne ne serait triste !

— Il n'y a pas besoin qu'on soit triste à la noce, non plus !

— Allez-vous-en, Marie-Jeanne, au nom de Dieu ! car je ne veux pas vous manquer de respect, et je ne puis plus peser sur ma colère. Kenavo, Marie-Jeanne.

— Alors c'est votre mot dernier ? Vous direz oui quand Yann sera Président de la République ? N'importe ce qui arrive avant ?

— Oui, oui, oui, Marie-Jeanne. Mais allez-vous-en, n'est-ce pas ?

— C'est malheureux de les faire attendre si longtemps, tout de même. Enfin!... on tâchera d'arriver aussi vite qu'on pourra. Peut-être aussi nous serons morts avant, et nous n'irons pas à leur noce. J'aurais aimé pourtant...

M. Brenterc'h était à l'extrême limite de la patience.

— Quand je vous dis, Marie-Jeanne!...

— Bon. Bon. Je m'en vais. Mais Philomène et Yann auront une cœurée, et ce n'est pas moi la cause. Kenavo, monsieur Brenterc'h!

La veuve de Jean Seitek se leva. Elle ramassa d'une main son panier, d'où sortaient les longues aiguilles à tricoter (il faut bien faire quelque chose en attendant que les œufs et la poule trouvent acheteur sur la place, et aussi en trotinant sur la route, tandis que les langues vont leur train). De l'autre main elle saisit ses deux sabots garnis de paille, deux doigts dans l'un, deux doigts dans l'autre, et le pouce par-dessus. Sur le seuil elle osa se chausser, sans hâte et sans dépit. Et comme elle refermait la porte cirée, elle murmura encore :

— Président de la République! c'est une affaire, ça. Enfin!... Puisqu'il faut!...

M. Brenterc'h, lui, avait ouvert furieusement la porte en face, derrière la table de chêne massif qui servait de bureau, et déjà il criait : « Philomène! Philomène! » avec des intonations aussi engageantes qu'un chant d'anthropophages autour de la marmite.

Philomène se garda de répondre et de se produire : cette fille savait qu'il ne convient pas de confondre sagesse avec précipitation !

Son père ne la revit qu'au souper. Et comme elle avait pleuré tout son saoul, comme son charmant visage en était fripé, comme sa voix chevrotait et qu'on aurait juré qu'elle avait mis toutes ses cordes vocales à tremper pendant vingt-quatre heures dans l'océan salé des larmes, le terrible M. Brenterc'h haussa les épaules, et se tut. Il adorait sa fille, son unique, et il avait conscience qu'en la refusant à un homme de rien, à un Yann Seitek, il la défendait contre elle-même : entre l'amour et l'orgueil paternels, aucune philosophie ne précisera jamais la ligne de partage des eaux.

Mme Seitek, avant de quitter le bourg de Plou-dalmézeau, était allée confier son ennui et sa cause à sainte Philomène, dont la relique repose à l'autel des Trépassés, à gauche quand vous entrez, au fond. Elle avait pris la route de Saint-Renan, sur laquelle s'ouvre le cimetière. Tranquille elle avait dit son *De Profundis* pour son défunt mari et jeté l'eau bénite, du bout du rameau de buis. Puis, toutes ses mesures ainsi prises, elle avait définitivement foncé dans le crachin, vers la Montagne (75 mètres d'altitude), vers la petite ferme de Kerzister (1), en Saint-Majan, où son fils Yann donnait pour lors à manger à ses bêtes : Ghel et Moriane les deux juments, et à côté les quatre vaches pies-noires.

Marie-Jeanne alla d'abord déposer sa coiffe propre et ses habits de « basse messe ». Elle revêtit sa robe et son châle de travail. Elle chaussa ses sabots de bois, aussi simplement qu'Anne de Bretagne. Elle prit le grand bassin de bois où la pâtée des porcs

(1) « Logis misérable ».

avait été malaxée. Elle se dirigea vers la soue, en passant devant l'étable.

Yann l'aperçut. Il sortit de l'écurie.

— Bonsoir à vous, ma mère, dit-il. Vous n'êtes pas trop lasse ?

— Mon cœur est plus fatigué que mon corps, répondit la veuve.

Yann la regarda et pâlit sous son hâle.

— Celui-là ne veut pas ?

— Quand tu seras Président de la République, il dit.

— Ça me changera, fit Yann. Mais rien n'empêche de commencer.

Marie-Jeanne Tanguy regarda son fils, les bras balants, la tête en avant, les yeux fixes... Président de la République, mon Dieu oui, puisqu'il fallait pour avoir Philomène ! Mais tout de suite, comme ça, ce soir quand il est temps de traire les vaches, de cuire la bouillie et de remuer la litière des juments ?...

Yann reprit :

— Commencer, ça veut dire d'abord être au moins député. Ils sont là-bas six cents, et deux cents sont des imbéciles, deux cents autres ne valent pas plus que M. Brenterc'h ; et si je n'ai pas son argent, il n'a pas mon esprit : voilà !

— Et Kerzister, alors ?

— Attendez, mère. C'est plus facile d'être élu député quand on est conseiller général, et on a profité à être maire dans le canton quand on veut aller dans le Conseil général. Voilà du travail avant de quitter Kerzister ! Après, on verra !

— Tu ne penses pas que M. Brenterc'h est adjoint-maire de Saint-Majan, et que tu le feras « égarer » si tu te portes contre lui ?

— J'irai lui parler. Puisqu'il veut que je sois Président de la République, il est obligé de vouloir que je passe maire, pour commencer.

— Fais comme tu veux. Ce sont les affaires des hommes, ça. Quand tu auras fini le travail ici, le souper sera prêt.

— Merci, mère. Et après la prière je descendrai à Ploudalmézeau chez M. Beuzit, si vous êtes d'avis.

— Bien, Yann. Il faudra rentrer tôt quand même, si tu peux. Parce que demain le blé blanc (1) serait bon à couper.

Marie-Jeanne Tanguy nourrit les porcs, rentra les poules, balaya la petite cour devant la porte, alluma le feu de genêts sous le trépied dans l'âtre, — et Yann au front têtu soigna le cheptel avec plus de sollicitude que tous les jours.

Un grand gâs souple et large. Artilleur au service, maréchal-des-logis à la fin de ses dix-huit mois. Lauréat du cercle central d'études agricoles. Elève du collège de Lesneven jusqu'à la classe de math.-élém. ; de beaux succès ; et quand on le voyait déjà bachelier et prêtre, l'appel de la terre avait été plus fort, et il avait rallié Kerzister, pour toujours... mais avec ses livres ; et M. le Curé, qui était un savant, avait coutume de dire : « Jean Seitek est une valeur ! »

Or, un vieux professeur du Collège avait pris sa retraite dans une petite maison du bourg, au fond de Ruzac'h, au milieu de jardins parfumés, proche de l'église et du presbytère. Un sage, qui avait enseigné les sciences physiques et naturelles à trente ou quarante générations d'écoliers, devenus officiers, ingénieurs, coloniaux, quoi encore ?... et pas un

(1) Froment.

n'avait perdu le souvenir de M. Beuzit. Une soutane verdie, d'où émergeait un visage sculpté à coups vigoureux, un nez... le nez de Cléopâtre s'il avait été plus court... des cheveux blancs fournis et rudes, le front noble et haut, les yeux fiers enfoncés dans les orbites profondes, brillants, avec un regard si droit que parfois il gênait. La bonté même, encore bien qu'un peu prolixe, et une curiosité infinie de toutes les nouveautés scientifiques. De lui à Yann Seitek l'affection sacerdotale, — paternelle, familière et un peu dominatrice — avait conservé et affermi des relations confiantes et profitables.

— Pendant trente-cinq ans, disait M. Beuzit, j'ai formé des cerveaux d'enfants. Avec Yann, c'est une volonté que je pétris. Il sera un homme.

A la brune, Yann Seitek posa son vélo contre la porte de M. Beuzit, et il sonna.

— Ah! c'est toi, Yann! Qu'est-ce qui t'amène si tard, dis-moi?

— Monsieur Beuzit, dit Yann, je vais me marier; mais il faut d'abord que je sois Président de la République.

— Voilà deux choses intéressantes, vieux Yann. Entre donc. Assois-toi. Tu aimes mieux la tonnelle ou mon cabinet?

— Votre cabinet, si cela ne vous gêne pas, monsieur Beuzit. Dans le jardin les murs ont des oreilles.

Ils entrèrent dans le cabinet de travail: des livres le long des quatre murs, et de haut en bas, deux cartonniers-fichiers, une armoire remplie de dictionnaires en multiples tomes, une table couverte de papiers; et par les deux baies ouvertes l'odeur des roses et des héliotropes, fleurs que M. Beuzit préférait à cause de la Vierge, rose de Saron, et de saint Jean,

son premier patron de baptême, qu'une tradition affirme très sensible au parfum de l'humble borraginée.

— Tu prends une cigarette? dit le vieux savant, qui tendit un paquet de gitanes, de ses doigts jaunés par la nicotine.

— Merci, dit Yann.

Ils allumèrent le calumet de la paix, propice aux délibérations graves, et M. Beuzit reprit:

— J'écoute, mon Yann. Tu deviens le locataire national de l'Elysée, et tu te maries: et alors?

Yann raconta les refus de M. Brenterc'h, sa promesse ironique, la simple confiance de Marie-Jeanne Tanguy, sa propre décision d'essayer.

— Sérons les questions, répondit M. Beuzit. Premièrement, mariage: je vais te faire cadeau, comme à tous mes vieux fils dans le même cas, du « Catéchisme du mariage »: tu auras le temps de le potasser, si tu attends la cinquantaine pour recevoir le sacrement. Secondement, Elysée: je te ferais bien un beau cadeau utile pour cette histoire-là, mais à une condition; écoute...

Yann regarda son vieux maître, très intéressé. Du petit doigt il taquinait le bout de sa cigarette, qui n'avait plus de cendre. M. Beuzit se leva. Aussitôt Yann se leva.

— Mon ami, tu vas me jurer le secret, et je te mets en route pour l'Elysée. Jure-moi que tu ne révéleras à personne — ni à ta mère ni à Philomène ni à personne — absolument rien du cadeau que je t'aurai fait, et il est à toi.

— Je jure! dit Yann. Pas un mot à personne. Ni un mot ni rien.

— Je savais bien, dit M. Beuzit. Tu n'as qu'une

parole. Tant mieux pour toi. Tu sera le mari de Philomène. Et puisque se marier jeune est le meilleur, mon cadeau t'y aidera.

Il ouvrit un des cartons verts. Il en retira une vieille boîte de cartes de visite. Il saisit un paquet de papier mousseline, qu'il défit.

— Une montre! s'écria le jeune paysan.

— Si tu veux. Assois-toi, je t'explique. Le cadran n'a, tu vois, que dix divisions, chacune à cinq degrés. Au sommet, à la place du nombre 12 des horloges et des montres, j'ai mis une lettre: R. A la place de l'heure 2, tu lis un W. Au lieu du 4, un G; au 6, un R; au 8, un O; au 10, un V. Les deux aiguilles n'avancent pas, ni ensemble ni autrement. Tu les règles comme tu veux, à la main. Tu pousses le bouton de contact que voici, au dos du cadran. Tu saisis?

— Oui, mais je ne comprends pas à quoi sert la manœuvre.

— Mets le cadran sur la table, et rappelle-toi que tu as cinq sens. Le toucher, laisse-le tranquille pour le moment; je n'en ai rien tiré de bon pour ton affaire.

— Ah! bon!... je comprends: V, c'est la vue! W, c'est l'ouïe; G, c'est le goût, O, l'odorat... Mais les R, par exemple!... je ne sais pas.

— Parfait! Tu fais honneur à ton vieux professeur; tu iras loin! Je ne vais pas t'emberlificoter les méninges avec des tas d'histoires qui ne t'expliqueraient que des choses inutiles. Attrape le but et le maniement de l'appareil, et tu es maître.

— Je crois que j'attrape, fit Yann dont les yeux brillaient.

— Mets la grande aiguille sur V... Bien... Mets la petite sur W. Qu'est-ce qui se produit?

— Rien, ma foi! dit Yann Seitek ennuyé.

— Parbleu! tu n'avais pas poussé à fond le contact. Vas-y... Et maintenant?

Yann pâlit comme un mort.

— Je suis aveugle! dit-il. Mais vous criez comme cent mille hommes à la fois!

M. Beuzit lui reprit le cadran. Il remit les deux aiguilles sur les deux R.

— Et maintenant?

— Je vois clair et je vous entends comme avant la manœuvre. C'est renversant.

— Mets la grande aiguille sur O et la petite sur G.

— C'est écœurant, grands dieux! Tous les parfums de tous les marchands de sent-bon!

— C'est que tu as changé l'odeur des roses et des héliotropes en sensations du goût, voilà tout, vieux fils. Si tu veux maintenant changer mes parolés en parfums, attaque à la fois le W et l'O.

— Le parfum est assez capiteux, et fort agréable. Seulement, je ne vous entends plus du tout.

— Non: tu as transformé mes paroles en odeurs. On n'entend pas des odeurs.

— Merveilleux! s'écria le jeune homme.

— Ça m'a donné du mal, continua M. Beuzit comme s'il n'avait pas eu d'autre interlocuteur que lui-même. Pour changer les impressions auditives en impressions visuelles, et réciproquement, il ne s'agissait que de trouver le moyen d'interchanger les vibrations de l'éther, qui transmettent la lumière, et celles de l'air qui transmettent le son: l'air du reste habitant l'éther. C'était dur. C'est fait.

— Dans la télévision, fit Yann, des impressions

électriques et des sensations visuelles sont bien interchangeables!...

— Si tu veux, Yann... Il suffisait donc de trouver le transmutateur d'ondes aériennes et éthériques. Tu l'as expérimenté. Mais les sensations olfactives et gustatives, au fond, elles pourraient bien n'être que des combinaisons chimiques, des particules microscopiques émancipées des corps et conduites aux narines et à la bouche. Ces organes fournissent les éléments adaptés. Et de la réaction résultent les odeurs et les saveurs. Tu suis, vieux Yann?

— Je suis, monsieur Beuzit.

— Alors, c'est simple. Si tu intervertis les courants, tu portes aux narines les corpuscules qui seraient allés à la bouche, et tu envoies à la bouche les odeurs. Ce qui vient de t'arriver, et tu as eu la bouche pleine de roses et d'héliotropes.

— Le cadran magique intervertit donc d'une part les vibrations d'air et d'éther, de l'autre les émissions de particules: compris.

— Restait à trouver, dit M. Beuzit, la transmutation des vibrations qui donnent lumière et son, en saveurs et odeurs. C'était toute une histoire. Mais enfin, si nous admettons que les corpuscules voyagent, le milieu où s'opère la migration ne peut être que l'air. De nouveau, agissons sur l'air et l'éther. Simple affaire de magnétisme, d'aimantation, de radiation... Le nom t'importe peu et le moyen aussi: c'est le résultat qui t'intéresse, n'est-ce pas?

— Ainsi votre appareil opère à son gré tous les changements possibles? La lumière devient saveur, le son devient odeur, l'odeur saveur, le son lumière, etc?...

— Oui, et avec les dosages que tu veux. Tout à

l'heure tu as failli faire éclater tes tympans et tu as cru devenir aveugle, parce que tu as mis les aiguilles à bloc sur le V et le W. Si tu avais préféré les degrés intermédiaires, il te serait resté quelque luminosité, et le bruit aurait été assourdi.

— Monsieur Beuzit, l'utilisation pratique, s'il vous plaît?

— Comment! Tu ne saisis pas? Et ça veut être Président de la République, et épouser Philomène, par-dessus le marché!... Pauvre France, où vas-tu!...

— C'est que, M. Beuzit, de ce petit cadran au gouvernement de la France, il y a de la marge, aussi.

— Si peu que pas, répondit le vieux savant. Pour te faire élire, tu tiendras des réunions publiques, je pense?

— J'ai parlé dans les journées rurales et aux congrès cantonaux.

— Et même avec succès, je sais: mais sans contradicteurs. Dans tes campagnes électorales, les adversaires auront la langue bien pendue, je suppose.

— C'est à croire. Mais je n'ai pas peur.

— Quelquefois il vaut mieux réduire l'adversaire au silence. Bien. Tu mets la grande aiguille sur W (sons), la petite sur V (lumière), tu montes le ressort; voilà une lumière immense dans la salle, mais pas un bruit. Ton bonhomme peut s'égosiller; personne n'entend; on voit la bouche s'ouvrir et se fermer; aucun son ne sort, tout le monde rit, tu es vainqueur.

— Mais on ne m'entend pas davantage, moi?

— Ô bienheureuse simplicité! Quand c'est toi qui parles, tu rends la liberté à toutes les vibrations, et tout va comme sur des roulettes.

— Ah! bien!

— En somme, tu annihiles ton adversaire par la

physique et la chimie, et tu es maître. Prends mon cadeau s'il te chante, vieux fils.

— Comment assez vous remercier, monsieur Beuzit?...

— Quand tu seras à l'Elysée nous verrons ça, vieux fils. Par où commences-tu la marche triomphale?

— Je me présente pour le siège du Conseil municipal de Saint-Majan. Elu, je postule pour l'écharpe municipale.

— Contre ton futur beau-père?

— Aucun autre moyen!

— C'est ma foi vrai. Vas-y. Bonne chance! Mais tu feras bien d'aller voir le gros Brenterc'h d'abord. Tu n'auras mon cadran qu'après l'élection. Je le travaillerai en vue de plus rudes combats!

II

OU L'ON CROISE LE FER

Dès le lendemain Yann Seitek entra chez M. Brenterc'h, le cœur moins assuré que l'allure. La vieille servante le reçut d'abord, figure sévère, lèvres pincées, quelque loucherie dans l'œil gauche, la coiffe blanche ramassant les cheveux gris.

— C'est toi, Yann? Si c'est pour Philomène que tu viens, tu peux t'en aller. Le monsieur a dit que tu ne l'auras jamais.

— C'est pour le monsieur que je viens, dans son intérêt. Dites-lui tout de suite, Séza (1).

La vieille regarda Yann par-dessus son épaule droite. Elle grommela. Elle sortit en traînant les pieds. Une minute après, elle revint:

— Il est dans son bureau à t'attendre. Tu sais la route.

M. Brenterc'h était assis dans son fauteuil de paille. Il ne se perdit pas dans les bagatelles de convention qu'on appelle politesses.

— Ta mère t'a dit que je te refuse Philomène, n'est-ce pas?

— Ma mère m'a dit que vous m'accordez Philomène...

(1) Françoise.

M. Brenterc'h mit ses deux poings sur la table et avançait son mufle.

— ... à condition que je devienne Président de la République. Je suis venu vous remercier et vous demander à fréquenter ma future.

M. Brenterc'h luttait contre un coup de sang qu'il sentait venir... Quand il put ouvrir la bouche, il éclata en paroles bégayantes.

— Ma... ma fille... Phi... Philomène! A toi, un Yann Seitek! qui n'a rien du tout...

— J'ai au moins votre parole, et je pense que vous la tiendrez.

— Ecoutez-moi ça! cria M. Brenterc'h... Est-ce que tu es Président de la République? est-ce que tu le seras jamais? Paotr Kerzister à Paris! (1) Non!... Tu ne sais pas ce que tu dis, mon pauvre Yann. Tu n'es même pas conseiller municipal de la commune, voyons!

— C'est précisément la deuxième raison qui m'amène. Je suis candidat au siège vacant. Une fois élu...

— Mais je t'empêcherai bien d'être élu, mon garçon!

— Il faut pourtant que je commence petit, pour m'habituer et pour me faire connaître. Une fois élu conseiller, je désire être maire.

— Et moi, alors?

— Vous êtes premier adjoint: vous continuerez.

— Tu viens m'insulter chez moi, espèce de garnement? C'est moi qui serai maire, tu entends! Moi l'adjoint d'un Yann Seitek! a-t-on jamais vu!...

— Nous avons le temps de revoir la chose, dit

(1) Le gâs de Kerzister.

Yann conciliant. Je vous ai informé selon mon devoir.

— Je te mettrai un concurrent, et tu verras...

— Chacun son droit, monsieur Brenterc'h. Voulez-vous me permettre de dire un mot à Philomène, au moins cette fois?

— A la porte! Voilà tout ce que tu mérites! Va-t'en de là!

— Je m'en vais, monsieur Brenterc'h. Dites seulement à Philomène que je l'attendrai. Je sais qu'elle m'attendra.

— Dehors, sale gars!

Péniblement M. Brenterc'h s'était extrait de sa chaise curule. Il tendait son bras court vers le grand laboureur très droit qui le dominait de toute la tête. Ses yeux blancs, sa bouche contractée, les rides de son front étroit et grasseyant disaient toute sa colère.

— Sans rancune, dit Yann; je vous respecterai toujours quoi qu'il arrive. Si jamais nous sommes opposés, je ne vous en voudrai pas. Pour moi, toujours, vous n'êtes que le père de ma Philomène.

Yann Seitek tendit la main à M. Brenterc'h. En vain. Il sortit du bureau, le corps en sueur de s'être trop contenu: désormais la maison Brenterc'h lui était fermée!

Or quand il s'en allait par le couloir bas et sombre, dans l'ouverture d'une porte latérale une forme féminine l'attendait.

— Vous? dit Yann.

— Yann, j'ai voulu vous dire que je ne serai jamais qu'à vous. Je vous aiderai à parvenir, autant que je pourrai sans manquer au respect que je dois à mon père. Je sais bien que si ma mère vivait, c'est

à vous qu'elle me donnerait. Comptez sur moi, Yann. Et moi, je suis sûre de vous.

Yann, le Yann si éloquent du Cercle et des Congrès, l'homme courageux entre tous, Yann ne trouvait pas un mot. Philomène lui tendit la main, comme depuis leur adolescence elle avait accoutumé de le faire. Il la serra énergiquement. Ils se regardèrent sans trouble, avec confiance. Et ils se séparèrent, donnés l'un à l'autre pour toujours.

Yann Seitek se rendit chez M. Beuzit :

— Les dés sont jetés, dit le vieux prêtre à son élève. Te voilà sur un rude chemin, mon Yann. Tu verras que le monde est mauvais, et que pour faire le bien malgré tout, il faut se cuirasser l'âme d'une triple cuirasse. Mais tu feras le bien ; que Dieu te garde !

Mais qu'allait faire M. Brenterc'h ? Susciter un concurrent ? Se tenir neutre ? Financer une campagne adverse ? Se réserver pour l'unique lutte pour l'écharpe municipale ? Et pouvait-on compter sur la faveur populaire ?

Yann Seitek sentait bien l'étroitesse de sa surface électorale, et sa fragilité devant la fortune, la situation acquise, l'âge de M. Brenterc'h, et devant la force presque infrangible des habitudes locales.

Mais il n'est plus temps de regarder en arrière. Avancer et vaincre sont deux lois nécessaires. Le sort de deux vies se joue ; et dans l'aventure qui commence et qui s'amplifiera — qui sait ? — jusqu'à devenir un drame national, le pauvre secret d'amour sera jeté en pâture au monstre populaire : de lui la pitié ? la raillerie ? la haine ? ou bien la victoire et l'apothéose ? ... L'avenir est à Dieu ...

La commune de Saint-Majan apprit sans se trou-

bler la candidature de Yann. Tous l'avaient applaudi une fois ou l'autre. Tous le connaissaient dévoué et compétent. Beaucoup aimaient sa loyale énergie. La masse le sentait supérieur. Quelques-uns murmuraient bien qu'il était ambitieux, de vouloir s'élever si jeune et si pauvre. Mais somme toute, s'il était seul candidat, on pourrait bien voter pour lui, pour voir, cette fois-ci.

Les jeunes filles n'hésitaient pas et elles parlaient assez fort : Yann, ce martyr, devait être élu et devenir Monsieur le Maire. Et ce beau feu douchait les sympathies des vieux, qui se cabraient à l'idée de voter pour satisfaire une amourette. Les moins de trente ans, fiers de leur orateur ordinaire, menaient grand bruit en sa faveur ... Et Yann fit campagne à domicile.

Saint-Majan compte cent quarante feux, cent quatre-vingt-trois électeurs, répartis sur quatre kilomètres carrés. En pleine récolte, rien à faire le dimanche pour le candidat : les électeurs sont épuisés par six jours de chacun seize heures de travail sous le soleil de feu ; et une fois les offices finis, bien vite dormir et encore dormir, et jamais assez dormir ! ... Sur semaine en revanche, les repas dans les champs ou dans les maisons, par groupes nombreux, voilà des palabres, des miniatures de congrès, des prises de contact profitables, et aussi d'amicales taquineries : la campagne électorale, sillon après sillon, d'homme à homme, directe.

— Quelle couleur tu prends, Yann ?

— Candidat des intérêts de la commune.

— Oui, mais tu es blanc ou bien tu es rouge ?

— Ni rouge ni blanc : républicain.

— Ah!...

Le silence durait un petit instant. Et puis:

— Alors, Yann, c'est pour te marier que tu veux être maire? et même tu seras Président de la République, que tu dis?

— Ça, on verra. Pour le moment, nommez-moi conseiller: je ne peux pas tout faire à la fois, ni vous non plus.

Yann exposait partout son programme municipal, sans se lasser, sans se fâcher des contradictions et des incompréhensions, tranquille, sûr de lui et de ses projets, d'accord avec les camarades du Cercle et avec les dirigeants des Mutuelles agricoles. Il réclamait de bons chemins ruraux, la force et la lumière électriques à bon compte, l'adduction d'eau de source, la construction de maisons à bon marché... Il discutait les lois agraires et agricoles, les partages forcés, les taxes successorales, la plus-value, les baux à long terme, les droits de douane, les prix des transports... Il appréciait les concours, les marchés, la vie chère. Il exposait le mécanisme des lois d'assistance et d'assurance, les subventions, les allocations, les mille et une industries de l'Etat en faveur des petits. Il révélait les progrès désirables. Mais:

— Et le Brenterc'h vieux, qu'est-ce que tu le fais? demandait ici ou là un auditeur plus hardi.

— Il est notre adjoint-maire premier, répondait Yann avec simplicité.

— Mais s'il va contre toi?

— Chacun est libre: toi, moi, lui, tout pareil; et personne n'a jamais été plus avancé quand il s'est fâché: je ne suis pas fâché contre M. Brenterc'h.

Seulement, les derniers jours, M. Brenterc'h apprit que Yann gagnait de plus en plus et que sa propre

étoile risquait d'être éclipsée. Personne ne se moquait plus du candidat. Son succès était certain. Si unanime, croyait-on, que le Conseil ne pourrait pas ne pas l'élire maire.

— Ils n'oseraient pas! s'écria M. Brenterc'h.

Pour plus de sûreté cependant, il chercha parmi ses fermiers un concurrent possible. A contre-cœur Louis Le Bihan accepta la corvée: brave homme mais besogneux, et qui ne devrait le succès — s'il passait — qu'à son rôle de doublure du riche marchand.

— Tu comprends, dit-il à Yann Seitek, je ne suis pas pour refuser au vieux, moi. Mais je voterai pour toi. Bien sûr, c'est à toi tout seul que je dis ça, et je n'ai pas le droit de dire aux autres de faire comme moi. Mais sois sans souci; c'est toi qui passeras.

M. Brenterc'h se démena, poussa son homme, parla pour lui, promit, paya, se travailla de toutes ses forces. Mais contre Yann il ne pouvait trouver que deux arguments, l'un et l'autre à double tranchant. Yann est trop jeune, Yann est trop pauvre. « Faut-il donc n'élire que des moribonds ou des millionnaires? » répondait le peuple en son cœur. Et puis, lequel des électeurs ignorait que Louis Le Bihan était un volontaire forcé?...

Toutefois, M. Brenterc'h était reçu partout comme il se doit. Toutes les familles lui offraient le pain et le vin quand il arrivait; les conversations ne manquaient ni d'entrain ni de longueur; les poignées de main étaient de bon aloi, — oui, et sous les marques extérieures de considération, M. le premier adjoint-maire de Saint-Majan percevait un je ne sais quoi auquel il ne trouvait pas de nom dans sa langue et qui lui faisait dire:

— Non ! voilà trente ans que je les connais tous, et je ne sais pas encore ce qu'ils ont dans le ventre !...

Le Cercle d'études avait embrassé la cause de son président avec autant de fougue que de sérieux. Neuf paysans, solides, la langue pas mal emmanchée et rapide, le feu de la jeunesse et la volonté de vaincre, certains de la valeur de leur chef et de son bon droit, heureux de se trouver devant une tâche définie et toute proche, à leur mesure et à leur goût, fiers de se dévouer, pas fâchés de montrer que le Cercle ça peut servir à quelque chose, et puis pas tant de raisonnements : Yann se porte candidat, ses hommes l'épaulent, et vous n'avez plus rien à faire excepté dire : « Ils ont parbleu raison ! »

Ah ! les neuf illustres Muses ! comme les appelait M. Beuzit.

Pierre Le Moan, grand diable sec, perché sur deux jambes de coq (vous l'auriez cru fendu jusqu'aux épaules), capable de lâcher deux dents mots à la minute, et renommé pour les beaux produits de son élevage ; Jacques Lamendour le portézer (1), gai comme un pinson, siffleur comme un merle, fameux moineau et rude lapin, jamais à court de plaisanteries, cinglant comme son fouet quand il veut, et au demeurant le meilleur homme qui mange pain ; Jean-Marie Denmat, aussi large que haut, sa grosse tête tout de suite dans ses épaules, et ses yeux tout petits perdus au fond de son crâne sous des sourcils hérissés, la parole brève et forte, pleine de sens, toujours efficace ; Jean Kervazé, trop bon, nature trop délicate, artiste qui sans se connaître cherche le frisson du beau où il peut : dans les couleurs des

(1) Garçon meunier.

fleurs d'autel, dans les lumières autour de l'ostensoir, au bout des horizons mauves où la mer s'endort, sur les talus où les ajoncs dans le vent palpitent et chantent-pleurent, sur les cimes aussi où le Devoir fixe les âmes fortes qui vivent en dedans : celui-là pour la cause aurait péri sans reculer d'un point ! Avec eux le trio des Arzel — Jean et François, les deux frères, Guillaume, leur cousin — grégorianistes comme des Bénédictins, boute-en-train dans les noces ; hé ! sans leurs chansons, seraient-elles valides tout-à-fait ? Et encore Yvon Marc'hadour, habile à vendre les chevaux ; vous savez : celui qui ne sait pas jouer, qu'il n'aille pas jouer ! car si l'on va en foire, c'est pour prendre ou pour être pris ; mais Yvon ne pousse à bout son avantage, n'est-ce pas, que dans les limites tracées par la saine morale... Vous auriez aimé Vincent Malgorn, benjamin de la troupe, Visantik depuis son baptême, et Visantik tant qu'il vivra : orateur de vingt ans, il manque un peu de bouteille ; mais tant pis pour le contradicteur ! un argument, une ironie, un sarcasme mine de rien, et voilà l'adversaire déshabillé, cloué, vidé, ridicule, néant, et l'auditoire trépigne de joie...

Mais en l'occurrence, foin des discours et des chansons ! Bataille, vieux fils ! Bataille électorale, où le plan, la manœuvre, la vigilance, le détail, la cuisine, font plus que la gueule ou le poing ou la bourse.

Les Neuf, tandis que Yann court les champs et les fermes, ont révisé les listes électorales. Trop tard pour ajouter ou retrancher des noms, à temps encore pour noter les morts, les inscrits sans droits, les absents, les soldats, les marins, les infirmes, les malades, les « changés d'adresse ».

— Il faudra des autos pour amener les invalides : c'est ton affaire, Yvon !

— Les militaires en congé, se doutent-ils qu'ils ont le droit et donc le devoir de voter ? En route, le trio chanteur ! A vous l'Armée et la Marine !

— Jean Kervazé, tu as écrit à tous les absents ? ta moto a-t-elle alerté les assoupis, les oublieux, les pantoufflards ? Ne rêve pas, artiste ! Réveille, réveille-moi ça !

— Visantik et Jean-Marie, allons, les listes ne seront pas copiées à temps si vous lambinez ; et comment alors émarger les noms amis ? Comment rectifier les erreurs possibles du Bureau ?

— Pierre et Jacques, vous verrez, les bulletins ne seront pas prêts. Ou bien il en manquera. Le compte est-il fait et refait ? Cinq par homme, c'est un minimum : un qui sera porté à domicile, deux ou trois à mettre dans l'isoloir, le reste pour la casse. Allons, jambes de coq et sifflet de merle, en route pour Brest ! Pour vous l'imprimerie du *Courrier* a graissé rouleaux et engrenages et tout le bataclan. Jacques le portézer, Pierre l'éleveur, n'oubliez pas les armes, les munitions !

Ni Pierre ni Jacques ni aucun des autres n'a oublié sa consigne. Ils en ont mis et ils en ont remis. Ils ont vu tous les quartiers, toutes les maisons, chacun des électeurs. Ils ont confié aux femmes les faibles et les derniers ivrognes saints, s'il en reste à Saint-Majan. Ils ne peuvent plus rien faire : parce que tout, ils l'ont fait... A Dieu vat !... Même pour le Président de la République, on n'aurait pas pu davantage...

Le grand jour se leva, plus tôt que les Saint-Majonais recrues de fatigue. Le ciel était bleu, bleu pâle

comme le beau châle de pardon de Soizik, la jolie couturière, et brodé par ci par là de petits bouts de nuages blancs un peu dorés, tout-à-fait comme sur le tablier de Génove, que tout le monde sait coquette.

Le soleil monte sans se presser : n'a-t-il pas près de vingt heures à lui ? et n'est-il pas assez grand seigneur pour avoir pitié, le matin, des pauvres humains qu'il écrase toute la sainte journée ?

Voilà les gens de la messe matinale qui entendent le deuxième son du carillon de Ploudalmézeau : en route ! Ce n'est pas bien gai... les pauvres corps sont gourds et la route est plus dure que le bon lit... mais le Seigneur appelle : les bons chrétiens de Saint-Majan sont en route, sont arrivés à l'église... Le petit prône est vite enlevé ; cette semaine, personne n'eut le temps de mourir : à cause du travail, vous pensez ! Deux ou trois « bannies » de rien du tout. Pas celles de Philomène et de Yann, bien sûr ! Mais ce sera pour un autre dimanche...

Et la messe finie (monsieur le vicaire n'est pas un mangeur de chandelles, non, vraiment : on voit bien qu'il a été soldat à la guerre), bien vite les commissions expédiées, les camarades à peine salués... Ah ! on n'a pas le temps aujourd'hui ! c'est la voterie de Yann Seitek, bonnes gens, et depuis longtemps nous n'avions pas été à pareille fête. Au revoir ! le plus tôt le meilleur : mais aujourd'hui, non, non, pas le temps, on vous dit. Voter et voir voter... nul ne peut davantage, excepté revenir au dépouillement, si l'on n'est pas tombé endormi au coin du tas de paille dans l'aire, ou sur le lit de la chambre là-haut.

— Alors c'est Yann qui passe, avec vous ? demande un ploudal goguenard.

— Pas de doute, c'est lui. Du moins si Louis Le Bihan ne passe pas.

— Ou aucun des deux ?

— Ça, c'est encore dans le pot aux billets ! Viens ce soir : tu verras.

C'est M. Brenterc'h qui préside au bureau, comme de juste. Ses assesseurs sont l'électeur le plus vieux et l'électeur le plus jeune présents à l'ouverture de la salle : ainsi le veut la loi, ainsi siègent Michel Lamendour, grand-père de Jacques le portézer, quatre-vingt-deux ans, bon pied, bon œil, et assez de malice ; et Jean-Marie Denmat, pas encore vingt-deux ans, dont la masse courte et muette inspire tout le respect désirable. Par où l'on voit que Yann Seitek n'entend pas laisser grand'chose au hasard aveugle des circonstances et au caprice clairvoyant des humains.

Yvon Marc'hadour le maquignon et Pierre Le Moan l'éleveur sont assis non loin de la table nue où l'urne, d'abord ouverte, agitée, cadencée, puis immobile et vénérée, attend l'heure de décider entre Yann Seitek et Louis Le Bihan. Les deux amis tiennent sur leurs genoux les copies de la liste d'émargement. Ils ne bougeront pas. Ils ne parleront pas. Ils émargent les noms de tous les votants, imperturbablement. A midi, Jacques Lamendour et Jean Kervazé les relaieront, et ils iront quérir en auto les impotents.

M. Brenterc'h estime que voilà beaucoup de précautions et de méfiance : n'est-il donc pas un honnête homme, et pour qui le prend-on ? L'air lui manque. Son sang épais frappe trop sec ses artères trop dures. Mais son courage le soutient, et son orgueil. Il crânera, tant qu'il faudra. Son cœur est assez près, oui,

de battre la chamade. L'homme se raidit. Il fait face féroce à l'ennemi.

Les trois Arzel surveillent les auberges, mine de rien, sans négliger les abords de la salle, dont les couloirs et les doubles portes sont propices à l'erreur.

Le groupe des gens de la « basse messe » a voté vite : il faut rentrer au logis à temps pour que ceux de la grand'messe arrivent avant le troisième son. Yann Seitek a voté avec eux, et tout le Cercle d'études aussi, excepté Visantik qui n'a pas l'âge. Mais Visantik se rend utile ; il préside au dépôt de bulletins pour l'isoloir, il encourage d'un mot au passage les camarades, il fortifie l'ambiance de victoire ; son action ne comptera pas seulement pour une unité dans les suffrages de la mairie, ce soir, au dépouillement.

— Alors, tu es élu conseiller, Yann ? demande Çoise l'aubergiste, quand le jeune homme s'attable avec des amis.

— Eh ! Çoise, ça se pourrait bien. Ça a l'air de marcher comme il faut. Mais on ne sait jamais.

— Dommage que les camarades Pierre et Yvon soient partis en auto tout à l'heure, chacun de son bord. Ils auraient pu te donner un coup de main, comme les autres du Cercle.

— Ne vous en faites pas pour eux, mère-vieille. Se promener, c'est travailler, quelquefois.

— On sait bien que tu as plus d'un tour dans ton sac, monsieur le conseiller, et tes affaires ne regardent que toi. Un renard c'est, que tu es !

Pierre et Yvon ont couru tous les secteurs par toutes les sentes. Dans toutes les fermes, ils ont chargé les vieux, les goutteux, les demi-grabataires fiers de l'aubaine. Dans les villages de plusieurs communes voisines ils savent trouver des électeurs

de Saint-Majan; en voiture! Des abstentionnistes, n'en faut plus! Il s'agit de commencer à faire un Président de la République, réfléchissez! Allons, allons, venez pour faire votre devoir, ou bien parce que la gageure vous fait rire, ou pour voir le spectacle... Venez et votez, c'est tout ce que l'on vous demande! Voyons, une promenade en auto et c'est fini; vous dormirez tout votre saoul dans le foin, la paille ou le lit, tout le reste de la sainte journée; mais votez, et votez pour Yann, avant de dormir!

Yann ne paie pas à boire, bien entendu. M. Brenterc'h non plus: c'est une justice à lui rendre. De mauvais esprits ont soupçonné d'avarice le richard, à cette occasion; eh! bien, voyez comme on se trompe et comme le monde est méchant, tout de même: c'est Philomène, la douce jeune fille, qui a suggéré à son père de s'abstenir de l'ignoble pratique, parce que, dit-elle, entre chrétiens ce ne sont pas des choses à faire. M. Brenterc'h a haussé les épaules. Mais il aime trop sa fille unique, et il a obéi. Aujourd'hui son destin lui paraît vacillant. Est-ce possible? Un Yann Seitek le battre? Ouvrir la guerre par une défaite? Pourtant, si M. Brenterc'h triomphe, Mlle Brenterc'h va pleurer!... Ah! c'est absurde, des histoires pareilles! Est-ce que la fille ne devrait pas toujours prendre parti pour son père? Elle est folle, de s'amouracher d'un Seitek, de Kerzister, un sans-le-sou, elle qui sera millionnaire et même mieux!... Non, c'est une affaire décidée, Yann Seitek est battu, et M. le premier adjoint-maire sera maire, et il gardera sa fille pour une meilleure et plus riche occasion...

A six heures le soir, qu'est-ce que ça veut dire? Toute la salle de vote est remplie! des électeurs par-

tout! à peine si les deux tables des scrutateurs trouvent à se loger! Louis Le Bihan surveille la première, Yann Seitek surveille la seconde. Les citoyens entourent les scrutateurs. Ils se pressent. Ils s'entassent. Ils se heurtent. Ils se compénètrent. L'air est chaud. Il sent fort. Toutes les odeurs humaines. Celle de la sueur dans les vêtements. Celle des chaussures en été. Les pipes, les cigarettes, des chiques. Les haleines parfumées à l'auberge, confites depuis des années, nec plus ultra. Des cris. Des attrapades. Des lazzis. M. Brenterc'h fait la grosse voix. La masse l'écoute. Le brouhaha décroît et s'éteint presque. Une rumeur indistincte le remplace.

Par les fenêtres ouvertes, les paroles confuses des Ploudalméziens accourus à la fête, et les reproches des Saint-Majanais en retard, à qui la salle est interdite par la foule... Les scrutateurs dénombrent.

— Le Bihan, une. Le Bihan, deux. Le Bihan, trois. Le Bihan, vingt. Seitek, une. Seitek, deux. Le Bihan, vingt-une. Seitek, trois. Seitek, dix. Seitek, trente. Seitek, cinquante. Le Bihan, vingt-deux. Seitek, soixante. Seitek, cent...

— Vive Seitek! cria la salle.

— La paix! hurla M. Brenterc'h.

— Seitek, cent dix!

Un remous se produit. C'est Yann qui par la fenêtre a crié à Jean Kervazé: « Vas-y! » Jean, d'un coup de pédale, file sur Kerzister où la vieille maman attend en disant son rosaire.

— Seitek, cent vingt. Louis Le Bihan, vingt-trois. Seitek, cent trente. Seitek, cent quarante. Le Bihan, vingt-quatre!

Un silence.

— Monsieur le président, a dit un scrutateur, c'est tout. Voici les chiffres.

M. Brenterc'h, président, a pâli. Il saisit le papier. Il lit et il relit des yeux comme s'il espérait, à force de lire, réussir à changer les résultats.

— Plus fort ! crie Jacques Lamendour.

— Voici les résultats du scrutin, dit enfin M. Brenterc'h. Elections municipales complémentaires du 20 août 1932. Commune de Saint-Majan. Inscrits : 184 ; votants : 164. Ont obtenu : Louis Le Bihan, 24 ; Yann Seitek, 140, élu. M. Yann Seitek est élu conseiller municipal de Saint-Majan.

— Vive Yann ! Bravo ! Ça y est ! Vive Yann !...

Clameurs diverses et enthousiastes. Louis Le Bihan serre la main du vainqueur, et ils ont le sourire. Yann Seitek remercie le Président.

— Alors, c'est la guerre à mort ? fait M. Brenterc'h.

— Monsieur Brenterc'h, vous savez bien qu'au lieu d'être adversaire, je ne demande qu'à devenir votre beau-fils !

— Jamais de la vie ! Ah ! non !... Tout, mais pas ça !

— Philomène serait...

— Je te défends bien de dire son nom devant moi. Toi, qui veux m'empêcher d'être maire !...

— Alors, M. Brenterc'h, il faudra qu'on soit de revue, dans huit jours, pour l'écharpe ?

M. Brenterc'h toisa l'élu et sans répondre il sortit, se jeta dans son auto, mit les gaz, et bonsoir !

Les jeunes déjà chantaient l'hymne triomphal :

« ... Le jour de gloire est arrivé ! Contre nous de la tyrannie ... »

Les vieux, très graves, regardaient fuir la poussière derrière le char de feu du vaincu.

III

C'EST POUR L'ÉCHARPE TRICOLORÉ !...

Le lendemain, jour de marché à Ploudalmézeau, Marie-Jeanne Tanguy, veuve Seitek, rangea ses petites « moches » propres et à peine suantes dans son long panier plat sans couvercle, sous des feuilles de chou recouvertes d'une mousseline blanche comme la mousse de savon. Dans son panier noir ventru aux anses souples, elle disposa parmi la paille les œufs de la semaine, les blonds et les blancs, les gros et les petits, pas trop serrés, pas trop lâches. Et puis, les deux charges suspendues au pli de ses deux coudes, le tricot avec la pelote de laine rude et les aiguilles longues tout prêt sous le tablier pour le retour, Marie-Jeanne ferma la porte de Kerzister, mit la clé sous une brique dans la lucarne de la crèche, et paisible elle suivit le petit sentier jusqu'à la route de Saint-Renan, qui conduit au chef-lieu du canton.

Près d'elle, à la frôler, rapides et rouges passaient les jeunes ménagères à vélo, les marchandises attachées au guidon ou sur le porte-bagages. Elles saluaient la vieille maman d'un enclin et d'un bonjour alerte. Elles filaient. Marie-Jeanne se hâtait dans leur sillage, sans violence : n'a-t-elle pas ses clientes certaines au bourg, toujours les mêmes dans le même coin de la place aux œufs, fidèles à Kerzister comme

leurs grand'mères et comme, sans doute, leurs petites-filles quand elles en auront ?

Philomène Brenterc'h en était, et la veuve se demandait — avec toute la résignation placide de la Bretonne — si elle oserait continuer sa pratique à la mère du rival de son père. Mais M. Brenterc'h avait-il songé à interdire le commerce habituel ?

Marie-Jeanne, en arrivant par la rue étroite, cherchait du regard vif de ses petits yeux la figure aimée de la jeune fille, sa belle-fille peut-être un jour. L'affluence n'était pas déjà totale. Les affaires chômaient presque. Les revendeuses se réservaient. Les acheteuses du bourg n'arrivaient qu'une à une. Marie-Jeanne attendit plus d'une heure, debout sous le grand soleil joyeux et lourd. Et puis :

— Bonjour, Marie-Jeanne ! C'est dix livres de beurre qu'il me faut aujourd'hui, et tous les œufs que vous avez !...

Mlle Brenterc'h en personne, tout-à-fait gentille sous sa coiffe marmotte aux brides rejetées sur la nuque, avec son joli tablier gris perle à piécette, et son châle grenat à petite frange, Mlle Brenterc'h n'avait pas l'air plus gênée que si la veille son terrible père était revenu de Saint-Majan auréolé par la victoire.

— Sur ce qu'il me semble, dit Marie-Jeanne, il m'est plus sûr de n'aller pas jusqu'à votre maison, je pense ? Comment faire pour les œufs et le beurre ?

— Venez au moins jusqu'à la porte, Marie-Jeanne. Donnez-moi un de vos paniers, et nous irons ensemble en causant, si vous trouvez bon.

— La chose que vous aimerez, répondit la veuve. Puisque vous dites, je vais.

En chemin, la jeune fille — sans rougir, puisqu'elle agissait devant tous et puisque son père, s'il

voulait, pouvait suivre la scène — la jeune fille exposa le péril.

— Vous comprenez, Marie-Jeanne, mon père a mis dans sa tête que c'est lui qui sera maire dimanche. Si Yann est élu et pas lui, il ira en colère et il me défendra de penser à votre fils pour mari.

— Bien sûr, Philomène. Seulement, si Yann ne passe pas maire, il ne peut pas être député, qu'il croit. Et pour être Président de la République, puisque ton père veut, les hommes disent qu'il faut être au moins député, pour commencer.

— Est-ce qu'il pense aller à Président, pour de bon ?

— Faut bien, puisque sans cela il ne peut pas t'avoir.

— Mais il ne m'aura pas, non plus, s'il passe maire de Saint-Majan.

— S'il avait pu être maire ailleurs, l'affaire était arrangée. Mais tu sais bien qu'ailleurs il ne peut pas.

— Peut-être, s'il attendait... On ne sait jamais...

— Attendre !... Ah ! tu trouves que ça ira vite, toi, d'aller maire, conseiller général, député, ministre, président ? Quel âge tu as, ma Philomène pauvre ! C'est ne pas attendre, qu'il faut. Prendre la première occasion, qu'est-ce que tu veux !...

— Mais si elle est mauvaise ?

— Un mauvais sabot vaut mieux que rien, pour aller dans la boue.

— Enfin, mère vieille, vous en parlerez à Yann ?

— A ton désir, petite fille.

M. Brenterc'h regardait la cohue, du pas de sa porte. Quand il aperçut sa fille et Marie-Jeanne ensemble, son épaisse figure s'empourpra violemment,

son buste se pencha vers la rue et ses yeux faillirent s'exorbiter.

— Père, dit Philomène sans embarras, j'ai acheté la provision de beurre et les œufs, comme d'habitude. Marie-Jeanne vient les porter à la cuisine.

— Bonjour, monsieur Brenterc'h, dit Marie-Jeanne. Comment va le monde avec vous, aujourd'hui ?

M. Brenterc'h marmonnait quelque reproche indistinct : il rentra dans son magasin en bougonnant. Philomène ainsi maîtresse de la place, Marie-Jeanne put se reposer une minute... dans les quartiers mal défendus par l'ennemi.

Quand elle sortit, elle avait promis d'essayer d'arranger les choses. Yann avait tant d'esprit, et il aimait tellement sa mère et Philomène, que certainement il trouverait le moyen de conquérir sa fiancée sans s'aliéner le cœur du maître de céans.

Mais Yann, le soir, eut beau chercher ; sa mère eut beau l'aider ; ni l'un ni l'autre ne trouvèrent l'échappatoire. Yann n'était ni électeur ailleurs, ni éligible assez tôt ailleurs, et il n'y avait pas d'apparence qu'un pauvre petit conseiller municipal de Saint-Majan (184 électeurs) fût jamais choisi pour des mandats plus élevés. Il fallait émerger davantage. La conquête de l'écharpe s'imposait.

— Que voulez-vous, mère ! Une fois élu député, je pourrais bien céder la mairie à M. Brenterc'h (si alors hériter de moi ne le fâche pas encore plus), comme le cavalier lâche la crinière une fois qu'il est assis sur le dos du cheval. Dites-le à Philomène, si vous êtes d'avis. C'est tout ce que je peux.

— S'il se fâche, M. Brenterc'h te refusera Philomène, dit Marie-Jeanne.

— Mais il me la refuse aussi, si je ne suis pas maire !

— Hé ! Yann, mon fils, tu crois que plus d'une autre ne sera pas contente de venir à belle-fille à Kerzister ?

Yann regarda sa mère, les yeux dans les yeux. Derrière la lumière adoucie des iris bleus fixés sur son visage contracté, il scrutait le désir maternel secret et en même temps il implorait un secours :

— Mère, dit-il, Philomène a promis qu'elle n'aurait jamais un autre homme que moi. Je lui ai donné ma parole. Si elle vous a dit autre chose, dites-moi la vérité.

— Je t'ai dit toute chose, mon enfant.

— Me conseillez-vous d'aller rendre sa parole à Philomène ?

— Yann mon fils, Philomène savait qu'il y aurait bataille entre son père et toi et elle t'a dit qu'elle est à toi. Mais moi, ta mère, je ne sais pas lequel des deux sera plus fort, du père ou de la fille, et je ne sais pas si le père tiendra même sa parole. Alors, je t'ai dit : « Il y a d'autres femmes à Ploudalmézeau, ou ailleurs ».

— Pour moi, il n'y a que Philomène !

— Tu as ton âge, mon fils. Ton destin est sur toi. Tu as choisi, et tu as bien choisi. Ta mère n'ira pas contre toi.

— Alors, vous croyez que je serai gagnant ?

— Nous ne sommes que de pauvres gens, Yann Seitek, et l'Ange bon ne dit pas à ta mère ton avenir. Mais du milieu de mon cœur, mon fils, parce que tu es capable et que tu respectes ta mère, oui, je crois que tu gagneras.

Alors Yann sentit ses larges mains trembler, et il

pâlit. Sa mère, la pieuse et sagace Bretonne, avait d'une phrase fixé sa vie.

Autour d'eux, à Saint-Majan, à Ploudalmézeau, dans les communes voisines, la compétition étrange passionnait les familles. Des paris s'engageaient. Les aubergistes allaient faire fortune. Des montagnes de canettes et de bocks, et les litres de rouge et même de jaune, hélas ! et les bouteilles de toutes les couleurs étaient retenus. Partout on supputait les chances. On calculait les degrés de parenté, les alliances d'autrefois et celles d'aujourd'hui, les rancœurs et les amitiés, les promesses et les avances de l'un et de l'autre candidat, les sympathies de chacun, la capacité des dix conseillers et leur résistance à la boisson, les avis possibles de leurs femmes, les jalousies, les conséquences de la victoire et de la défaite pour la commune et pour le Conseil lui-même... Çoise Kaérik était peut-être la seule qui gardât le plus parfait sang-froid : n'était-ce pas dans son auberge que le repas électoral serait donné, comme d'habitude, par le nouvel élu quel qu'il fût, à sa fidèle majorité et même aux autres?... Yann et M. Brenterc'h pouvaient se disputer les suffrages ; leurs visites à domicile et dans les champs pouvaient se multiplier ou se borner au strict nécessaire ; les paris pouvaient grossir ou s'atténuer... Mme Kaérik, elle, ne jouait ni à la hausse ni à la baisse ; elle savait aussi bien que tout le monde que l'assemblée municipale élirait un maire, et un seul maire : condition nécessaire pour que sa caisse se portât mieux, et voilà l'essentiel. Ah ! si la loi ordonnait de changer de maire tous les ans, ou tous les mois !... Il conviendra d'y penser, quand Yann Seitek sera Président de la République...

Sera-t-il monsieur le maire ce dimanche ?

Une nouveauté assez curieuse fut remarquée dans la paroisse : les « gens de la messe matinale », pris d'une dévotion soudaine, avaient proposé à ceux de la « messe sur chant » de leur céder leur tour : afin, disaient ces bons apôtres, de permettre à leurs parents et amis, fatigués par la moisson, de dormir depuis le petit déjeuner, tout à leur aise. Eux, ils se sacrifieraient, fussent-ils ronfler sur leurs chaises à l'église, pendant tout le prône de M. le Recteur, et se faire montrer du doigt et du menton par les voisins ! Or les gens de grand'messe n'avaient voulu rien savoir ! Ils découvraient des charmes insoupçonnés aux mélodies tumultueuses de Jopik ar Skiban, chantre paroissial incomparable et mugissant, et au crincrin phtisique décoré du nom d'harmonium, que Visanta Milbeo essayait en vain d'animer de sa propre ferveur.

Tout Saint-Majan entendait être de « messe de repas », parce que M. le maire de Saint-Majan devait être élu, aussitôt après le grand Angélus... vous savez, la mélodie si douce qui chante avec toutes les cloches du carillon quand le dernier Evangile commence, et que le bon François Coppée a mis en vers français... comme si c'était la même chose ! (Mais ceci est une autre histoire). Mais M. le Recteur, qui était debout au milieu de l'autel, devant le Crucifix, pour réciter les trois *Gloria Patri*, sentit bien que son peuple désertait le saint lieu avant le dernier *Sicut erat*. Il sourit en dedans, certain de l'indulgence infinie du Seigneur, et dans son action de grâces, il pria, sans passion et sans hâte (il datait du Second Empire) pour que le meilleur fût élu et que l'autre, en vrai chrétien, se résignât.

Sur la place, les hommes et les femmes qui avaient si prestement quitté l'église, comme s'ils avaient entendu les craquements sinistres, précurseurs de l'effondrement, de l'écrasement et de la mort, tout ce monde tassé par groupes attendait en regardant vers la Maison de ville. Là se jouait une partie qui déciderait de tant d'autres ! Tous les paris, d'abord. Les affaires communales un petit peu ; mais ceci n'a qu'une moindre importance. Une intrigue sentimentale : ce qui donne à rire aux uns, à soupirer aux autres. Le sort même de la France :

— « L'écharpe de soie tricolore de Saint-Majan, avait déclaré Visantik Malgorn très sérieux (mais l'œil trop malin) est le premier degré du fauteuil d'or de l'Elysée ! »

Oui, l'enjeu était immense, et la curiosité patriotique des citoyens et des citoyennes mérite les plus beaux éloges.

Un à un, les dix conseillers s'étaient glissés, tels des conspirateurs, dans le temple auguste de l'autorité municipale. D'un petit glissement de rien du tout, ils avaient essuyé sur le paillason la boue absente de leurs souliers. M. le premier adjoint les avait accueillis avec un bon sourire, le sourire électoral et commercial. Yann Seitek arriva le dernier, par respect pour les anciens, et il attendit pour s'asseoir que M. Brenterc'h eût occupé la chaise présidentielle, au haut bout de la table en bois blanc, et que les dix autres se fussent assis sur les deux bancs sans dossier, l'un devant l'autre, comme s'ils voulaient entamer une partie de dominos.

— Eh ! bien, Yann, dit Jacques Pérès, de Kergonvel, doyen de l'assemblée et second adjoint, il y a

de la place ! Viens donc. Tu es du Conseil, toi aussi. Assois-toi.

Lan ar Sann ajouta, bon papa :

— N'aie pas peur. On ne te mangera pas, Yann Kerzister.

Paul Cadour se mit à rire et dit :

— Plutôt, c'est lui qui nous mangerait, croyable !

— La séance est ouverte, coupa M. Brenterc'h.

Du coup, dix pipes sortirent des poches, toutes bourrées ; les briquets et les pierres à feu craquèrent sur l'amadou ; dans les volutes bleues des calumets la sagesse descendit et régna. Le silence aussi. A part les jets de salive par-dessus l'épaule, de temps en temps, vers les coins d'ombre, poliment.

M. Brenterc'h donna lecture des papiers officiels, fit approuver le procès-verbal, exprima les regrets et l'admiration posthume du Conseil pour l'ancien maire trop tôt disparu. Il souhaita rapidement la bienvenue au douzième conseiller, et se déclara obligé par la Constitution de la République Française (ceci était absolument vrai) de faire procéder à l'élection d'un nouveau magistrat. Personne ne pipait mot. Les bouffées de fumée allaient toujours.

— Alors on va voter, dit M. le premier adjoint, en proie à une légère excitation.

Il ne put s'empêcher de loucher du côté de Yann Seitek : Yann était très occupé à consolider son équilibre sur les derniers centimètres du bout du banc.

Jacques Pérès, vieil habitué des scrutins municipaux, ôta son chapeau et le mit sur la table, bien au milieu.

— Pour faire la coutume, dit-il.

Et il ne put s'empêcher de regarder vers Yann Seitek, qui fixait les rubans de velours du chapeau.

— Oui, dit Paul Cadour, le chapeau c'est l'urne; tu comprends, Yann?

— Bien sûr, fit le jeune homme en souriant, tranquille.

Chacun des conseillers avait écrit son bulletin de vote, dans le plus grand secret, lentement, avec autant de réflexion que si depuis au moins la veille le choix n'était pas fait, et les douze bulletins sont dans l'urne de feutre enrubannée.

— Tout le monde a voté? demande M. Brenterc'h. C'est fini.

Les conseillers se regardent et s'interrogent avec des hochements de tête; oui, les douze ont voté; on n'a plus qu'à compter les suffrages.

M. le premier adjoint maîtrise tout juste ses nerfs et sa langue. Il tient la victoire dans sa main qui plonge parmi les douze papiers: la victoire de qui?

Les pipes ne tirent pas plus fort. Les yeux brillent de quelque malice. Les lèvres ne traduisent pas le secret des âmes. Le dépouillement est vite fini, et M. l'adjoint proclame le résultat, d'une voix rauque:

— Votants: 12. Suffrages exprimés: 12. Majorité absolue: 7. Ont obtenu: M. Brenterc'h, 6; M. Seitek, 5; M. Pérès, 1. Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue, il y a lieu de recourir à un second tour.

M. Brenterc'h n'était pas content. Les onze autres fumaient, les coudes sur la table, immobiles comme au coin du feu, l'hiver, pendant qu'on raconte les histoires d'autrefois. S'agissait-il du Monomotapa ou de Saint-Majan, Dieu seul savait, probablement. Le second tour n'est pas plus difficile que le premier, n'est-ce pas? S'agiter? A quoi bon? Seulement un conseiller, au moins, s'avisa que M. Brenterc'h avait

voté pour soi, et Yann pour le vieux second adjoint. Cette remarque se traduisit au deuxième scrutin par un résultat surprenant.

— Votants: 12, dit M. Brenterc'h de nouveau. Suffrages exprimés: 12. Majorité absolue: 7. Ont obtenu: M. Brenterc'h, 5; M. Seitek, 6; M. Pérès, 1. Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue, il y a lieu de recourir à un troisième tour et dernier.

M. Brenterc'h suait: du front, de la nuque, des joues, des mains. Son haleine se précipitait. Ses doigts incertains lâchaient la feuille de pointage. Est-ce qu'il ne pleurerait pas même, qu'on dirait?

Lan ar Sann souffla à Pierre Lijel, son voisin:

— Le Brenterc'h vieux n'est pas au fricot, aujourd'hui.

— Et s'il était obligé de proclamer Yann élu? fit Pierre Lijel.

— Une chose cruelle, cependant! répondit Lan.

La porte de la chambre du Conseil s'ouvrit soudain:

— On peut entrer, M. Brenterc'h? C'est une dépêche très pressée. « Urgent. A remettre en mains propres », qu'il y a dessus.

— Mais pour qui?

— Ah! oui... pour Yann Seitek, comme de juste.

Yann se leva, prit la feuille bleue, remercia le « piéton », lut des yeux, et calme se rassit. Les autres, silencieux comme lui, se remirent à la besogne des bulletins, troisième et dernière série. M. Brenterc'h écoutait son cœur battre à grands coups irréguliers sous l'épais tissu adipeux de sa vaste poitrine. Ah! s'il avait pu arracher son secret au jeune et redouté concurrent! Et que faire, si Yann gagne seulement une

autre voix au scrutin définitif ? Que diront les gens si lui, le riche marchand, est battu par cet homme de rien ? Et Philomène, qui préfère-t-elle, à cette heure ?

La voix paisible de Yann Seitek s'éleva.

— Merci à ceux qui ont voté pour moi, dit-il, et bonnes amitiés aux autres quand même. Cette fois-ci, je ne suis pas candidat. Ne votez donc plus pour moi. Si j'étais élu, je démissionnerais aussitôt. Je prie mes partisans de reporter leurs suffrages sur M. Brenterc'h, pour qui je vote moi-même.

Stupeur. Arrêt des pipes. Regards interrogateurs. Personne ne comprend plus rien. Les plumes reprennent leur besogne, et le chapeau étonné de tant d'acharnement vacille sous les mains impatientes des électeurs.

Cette fois, c'est très simple : M. Brenterc'h, 12 voix ! élu à l'unanimité. Le sort a royalement fait les choses.

M. le maire remercie, d'une voix qui tremble et bien vite s'affermir. Il proclame M. Jacques Pérès premier adjoint, conformément à la loi. Il propose de nommer le second sans désenparer.

— Tu veux être nommé, Yann ? demanda alors Paul Cadour. M. Brenterc'h te doit bien ça, et nous on sera content.

— A votre sentiment... si vous voulez.

Yann fut élu second adjoint : 10 voix et 2 bulletins blancs ; même dans son triomphe, M. le maire ne désarmait pas !

Le peuple Saint-Majanais parut déçu. Au fond, même ceux qui avaient misé sur Brenterc'h gagnant s'attendaient au succès de Seitek, et personne ne comprenait cette étrange péripétie qui avait renversé les ultimes pronostics : Yann, sûr d'être élu au troisième

tour, et sans rime ni raison lâchant pied et refusant l'écharpe... Non !...

— C'est le coup de la dépêche, disaient les uns.

— Qu'est-ce qu'il y a dessus ? demandaient les autres.

Seul, à ce moment précis, M. le maire aurait pu répondre. Car Yann s'était arrangé pour sortir de la salle en même temps que lui et s'expliquer si possible.

— Monsieur le maire, disait-il, si je désirais l'écharpe, vous savez pourquoi ; je la jugeais nécessaire pour m'aider à briguer des mandats plus hauts. Du moment que cette nécessité tombait, je n'avais plus le droit de vous concurrencer.

M. Brenterc'h, fermé, écoutait sans un mot.

— Le télégramme urgent portait ceci : « Acceptez-vous candidature Conseil général canton Morlaix ? Signé : Jean Molin, président comité action sociale républicaine ».

— Une attrape ! éructa M. Brenterc'h.

— Peu probable. Mais possible, c'est vrai. Aussi ai-je hésité une seconde. Mais j'ai pensé que rendu à ce point, je pouvais sacrifier le risque — très incertain — à la joie de Philomène ; elle sera heureuse que je me sois effacé devant vous. Et ma mère aussi, ajouta-t-il d'une voix plus contenue.

M. Brenterc'h haussa les épaules.

— Voulez-vous me serrer la main, Monsieur le maire ?

Mollement, vaguement, M. Brenterc'h tendit une main sans chaleur.

— Est-ce que tu comptes passer conseiller général ? demanda-t-il avec autant de curiosité que de dédain.

— Vous en savez aussi long que moi, Monsieur le maire: c'est vous qui me jetez dans ces bagarres.

— Non, mais!... tu n'imagines pas, parce que tu es deuxième adjoint-maire, que tu passeras Président de la République?

— S'il le faut pourtant pour avoir Philomène?

Songeur, M. Brenterc'h traversa la place et s'attabla chez Çoise Kaérik.

On laisse à penser la vie que firent les douze édiles, aux frais de M. le maire. Yann fut taquiné; M. le maire avec tout son argent et avec son écharpe, n'échappa point aux allusions caustiques; enfin, ce fut très bien et Saint-Majan put constater que M. Brenterc'h avait eu une installation conforme à toutes les traditions, et qu'il fallut le troisième son de Vêpres pour arracher les gens du Conseil aux délices de chez Çoise.

Visantik Malgorn avait porté au bureau des P. T. T., à Ploudalmézeau, le télégramme suivant: « Entendu. Arriverai ce soir. — Yann. »

IV

S'ILS TE MORDENT, MORDS-LES

M. Jean Molin, président du Comité morlaisien de l'Action Sociale et Républicaine, vint au dernier train prendre Yann Seitek, qu'il avait plus d'une fois applaudi dans des congrès.

— Cher ami, disait ce digne pontife, vous serez battu. Aucun doute là-dessus. Absolument aucun doute. Nous ne sommes qu'une minorité, une poussière, à peine une force d'appoint si quelqu'un daigne accepter notre concours.

— Très bien, dit Yann Seitek.

— C'est pourquoi aucun morlaisien ne pouvait se hasarder, vous comprenez. Cependant désertir la bataille, laisser se débander nos pauvres troupes, avouer notre néant, c'était impossible.

— Oui, fit Yann Seitek.

— Aussi, connaissant votre dévouement, votre éloquence, votre...

— Merci, fit Yann Seitek.

— ... et la circonscription comptant beaucoup de terriens, j'ai fait appel à votre amitié. Combien merci, cher ami! Mais vous serez prudent, n'est-ce pas?

Nous sommes une minorité, une poussière, vous ai-je dit. Et les adversaires ne vous ménageront pas.

— S'ils te mordent, mords-les (1), fit Yann Seitek.

(1) Devise de Morlaix.

— N'excitez pas les chiens enragés, cher ami.

— Où en sont-ils de leur campagne ? demanda Yann Seitek.

— Mon Dieu... que vous dire ? Ce soir les socialistes tiennent une réunion publique et contradictoire au Treillis-Jaune...

— Conduisez-moi, cher ami, dit Yann Seitek.

— Mais... il est vingt-deux heures!... et tout de suite, comme ça, au débarqué?...

— Nous n'avons que six jours devant nous, après ce soir. Utilisons les minutes. J'interviendrai, parmi ces socialistes.

— Attention ! Nous n'avons pas songé à faire la salle. Vous serez seul contre la horde. Ma responsabilité...

— Je prends tout sur moi. En route, cher ami.

Yann Seitek se révélait plus énergumène qu'on aurait pensé ou désiré. Encore un qui croyait que c'était arrivé ! Une curieuse engeance, vraiment. Après tout, le scrutin le douchera et son compte sera liquidé dimanche prochain... Avant, toute!... et tant pis pour le naïf paysan, à qui son élection de deuxième adjoint au maire de Saint-Majan (184 électeurs) paraît bien avoir tourné la tête. Cependant, M. Jean Molin hasarda une objection :

— Le comité s'est réuni pour vous offrir un punch d'honneur, dès votre arrivée. Venez d'abord prendre contact.

— Très touché, cher ami. Veuillez prier ces messieurs d'attendre un instant, c'est-à-dire une heure ou deux, n'est-ce pas ? Je désire mettre au point avec eux notre plan de campagne, car le temps presse, et il faut que demain matin le démarrage soit foudroyant.

— Une nuit blanche alors ?

— ... Suivie, j'espère, de six autres de même, déclara Yann Seitek, féroce.

Le désespoir aux traits pâles descendit dans le cœur de M. Jean Molin : plus de doute, il avait invité un fou !

— Bien, dit-il avec effort. Je cours avertir nos gens, et je vous laisse aux griffes des socios. A tout à l'heure.

Yann Seitek entra dans la salle, comme chez lui. Cinq cents hommes étaient assis : instituteurs, employés, commerçants, ouvriers, quelques paysans, faces tendues vers la tribune drapée de rouge et décorée de deux drapeaux rouges, tous attentifs, avides de recevoir la lumière et l'élan, assez disposés à porter l'orateur en triomphe pour peu qu'il trouvât le chemin de leurs âmes.

L'orateur, un professeur bien en chair, que la faim ne damne pas tous les jours et qui connaît à fond tous les emplois et toutes les formes du pronom je ou moi, parlait de la misère, des exploités, de la révolution bienfaisante, du paradis socialiste, de la religion « opium du peuple ». Un verbiage fleuri, avec accompagnement de coups de poing sur la table, et de doigts grassouilletés largement étendus sur le gilet barré d'une chaîne d'or ou de doublé. Un air avantageux. Tous les bobards usés dans tous les coins. Un robinet dont tous les joints ont lâché et d'où l'eau tiède suinte et coule sans arrêt, comme pour inonder d'ennui la salle.

Les cinq ou six messieurs, président, assesseurs, comparses, qui flanquaient M. Romain Danjon, l'éminent orateur, réprimaient avec courage des bâillements désintéressés. La salle tenait mieux. Mais le coup de gueule manquait. Enfin, le professeur bien

nourri éructa sa péroration : « A bas la réaction !... Serrons-nous et demain... Le prolétariat en marche... La Révolution du peuple... Aux urnes, pas d'abstention !... L'Internationale vous délivrera !... »

Deux minutes de souffle oratoire, et voilà toute la grisaille de trois quarts d'heure dissipée, et les mains applaudissent, et les yeux brillent : « On les aura ! »

Le président, M. Mortier, député S. F. I. O. d'une circonscription voisine, grand gaillard barbu mais vide, remercia le citoyen Danjon, dont le dévouement est à la hauteur de l'éloquence (ô pince-sans-rire de Mortier !) et fit appel à la contradiction.

Motus.

M. Mortier insista :

— Nous faisons appel à la contradiction. Nous promettons une entière liberté de parole à tout citoyen de toute opinion. Nous ne redoutons pas les objections. Nous voulons la lumière. Citoyens, une dernière fois, je prie les contradicteurs de monter à la tribune, avant que je mette aux voix l'ordre du jour.

Déjà il commençait à lire : « Mille citoyens, réunis dans... » lorsqu'une voix impérieuse retentit tout au fond :

— Je demande la parole.

Toutes les chaises tressaillirent et gémirent. Toutes les têtes se tournèrent vers l'interpellateur inconnu. Les messieurs de l'estrade chuchotaient. Yann Seitek, de son pas assuré de terrien, par le beau milieu des files de chaises, les yeux dévisageant au fur et à mesure les hommes surpris, hostiles, curieux, franchissait hardiment l'espace, et voilà qu'il a gravi les marches. Il fait face à l'assemblée. Il n'attend pas qu'on lui demande son nom, qu'on le présente, qu'on lui fixe un temps de parole. Très droit, les

maines solidement appuyées sur la petite table au verre d'eau, les regards plantés sur un rang qui paraît combatif, Yann Seitek, de sa plus belle voix de commandement, a commencé :

— Citoyens !...

Personne ne bronche. Trois syllabes et la foule a senti qu'un chef est là, que l'homme ne sera démonté par rien, qu'il dira tout ce qu'il voudra, et que de l'écouter sera un charme... peut-être douloureux, mais certain. Et puis, le prestige de l'inconnu.

Yann Seitek brosse un tableau ému, émouvant, des souffrances des travailleurs. Il stigmatise leur misère imméritée. Il condamne leurs adversaires de mauvaise foi (*applaudissements*). Il vitupère les excès du capitalisme (*acclamations*). Il se retourne contre les haines sociales (*ovation*). Parmi les semences de haine, il range la doctrine marxiste, qu'il dépouille rudement de ses masques et qu'il n'appelle pas socialiste (*un peu de trouble*). Mais la salle suit et applaudit. Eloge du travailleur. L'enthousiasme remonte. Et puis, soudain, une grande douceur dans la voix, un geste presque immobile, les yeux brûlants porteurs d'un magnétisme qui va comme envoûter la salle, l'inconnu lance son finale recueilli :

— Il est un ouvrier, citoyen, toujours vivant parmi nous. Le marteau, le ciseau, ont durci les cals de ses deux mains. Sa parole a libéré l'esclave. Son sacrifice a sauvé les damnés de la terre. Sa doctrine aujourd'hui... aucune autre n'est salvatrice. Et pour vous, et pour moi, pour le monde il ne sera jamais de salut qu'en son nom, dans le nom que devant vous, ce soir, j'ai la fierté, citoyens, de proclamer et de vous demander d'applaudir : l'Ouvrier, fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

D'un groupe massé au fond de la salle, les applaudissements crépitent. Peu à peu, ils s'étendent de rangée en rangée, jusqu'au bas de l'estrade, tandis que des murmures et des hou hou s'élèvent çà et là. *Marseillaise*, *Internationale*, se croisent et s'enchevêtrent. Des chaises sont brandies. Des poings levés s'abattent. Le patron coupe le courant. Hurlements dans la nuit. Evacuation. Silence. L'ordre du jour?... Dans la lune!

Yann Seitek, dès son dernier mot prononcé, avait pris le chemin de la porte: des membres de son comité, accourus pour lui prêter main-forte quand M. Molin avait averti son monde de l'inconscience dangereuse du candidat, l'attendaient pour le féliciter et le conduire aux bureaux de l'A. S. R. C'étaient eux qui avaient, à la fin, applaudi et sauvé sans doute l'orateur d'une bordée de sifflets, sinon pis. Ils ne disaient pas, comme leur président, que la défaite est acquise. Dans l'âme vibrante de Seitek, ils avaient reconnu leurs âmes, et maintenant, à fond, la Jeune Garde allait donner!

— Nous vous conduisons à votre chambre, dit Jean-Marie Quémeneur, ouvrier de la Manufacture. Le Comité l'a louée pour huit jours.

— Bon. Il faudra la louer pour quinze, puisque évidemment il y aura ballottage: six candidats, vous pensez!

— C'est que, dit Jean-Marie, on n'avait pas l'intention de pousser jusque-là.

— A fond! mon ami, à fond! Au ballottage, c'est nous qui gagnerons.

— Vous croyez? crie la bande.

— Et je vous dirai tout de suite pourquoi: c'est parce qu'il faut que nous gagnions. Donc, que ce

soit une affaire entendue: on donne à fond, on perd dimanche, on gagne dimanche en huit. Et maintenant au travail! Quel est votre plan de campagne?

Evidemment cette question n'avait pas été abordée en l'absence du candidat... dans la certitude de l'échec... avec une ville comme Morlaix... et si peu de temps... La litanie défaitiste ne manque pas d'éloquence.

— Donc, dit Yann, ce n'est pas à mon garni que nous allons. Au bureau. Où est-il?

— Au local de la *Résistance*, 28, rue Basse. L'ami Guillermou tient la permanence. Un dévoué. Une bonne plume. Vous verrez ça.

Au bout de la longue rue étroite, montueuse, inégale, qui conduit à l'antique église Saint-Mathieu et au moderne collège Saint-Joseph, tout humbles dans leur coin retiré, les bureaux de la *Résistance* veillaient, selon la consigne; l'heure ne comptait pas, ni la fatigue: seule, la Cause!... En deux minutes, le candidat et le journaliste s'étaient compris, jugés, attachés; le même idéal les attirait, les animait, les tendait; leurs deux volontés n'en feraient qu'une; le bon travail suivrait.

— Vous avez, dit M. Guillermou, cinq concurrents: les maires des cinq communes du canton: MM. Vilers, communiste, de Morlaix; Le Yéo, socialiste, de Saint-Martin; Larmor, radical-socialiste, de Ploujean; Gouarec, radical, de Plourin; Rouden, gauche radicale, de Sainte-Sève.

— Quel nombre de voix à chaque candidat, aux dernières élections cantonales?

— En gros, voici. Communiste, 800. Socialiste, 900. Radical-socialiste, 1.000. Radical, 300. Gauche radicale, 1.200.

— Nos hommes à nous, combien estimez-vous leur nombre ?

— Ils reportèrent leurs voix, comme vous savez, sur le candidat qui avait le plus de chances de battre la Franc-Maçonnerie, et qui depuis a trouvé mieux. Il est donc difficile de préciser le détail de nos forces.

— Cela fait combien ?

— Admettons 1.000 voix, à peu de chose près.

— Par conséquent, nous déplacerons 1.200 suffrages. Il faudra parler, écrire, et dépenser. De quels crédits disposons-nous ?

— Pratiquement, tout ce que vous voudrez.

— Le comptable ou le trésorier, c'est qui ?

— C'est l'administrateur de la *Résistance*, Mlle Mercier. Vous la verrez demain.

— Une femme ? Pour la propagande, excellent. Pour la tenue des livres, je ne sais. Or, le gaspillage est un crime.

— Comptez sur Mlle Mercier comme sur moi : l'ordre en personne.

— Quels aides pour nous ?

— Morlaix-Ville a ses chefs de rue. Saint-Martin-des-Champs de même. Les trois autres communes, l'ouvrage est en train.

— Pour demain soir, il faudra que les chefs de secteurs soient trouvés et mandatés en Plourin, Ploujean et Sainte-Sève. Avez-vous des orateurs ? Des conférenciers ?

Les questions se suivent, nettes, presque impérieuses.

La composition des affiches et des tracts est confiée au rédacteur de la *Résistance*. Les réunions des chefs de secteurs, à Jean-Marie Quéménéur de les convoquer tous les jours : M. Molin présidera. Dans

chaque commune, Pierre Le Sage aura dès demain constitué le comité local de l'A. S. R. et servira d'agent de liaison. Tous les soirs, conférences de Yann Seitek : lundi, Plourin et Ploujean ; mardi, Sainte-Sève et Morlaix ; mercredi, Saint-Martin ; jeudi 8 septembre, Sainte-Sève, après la première messe ; Plourin avant la grand'messe ; Ploujean après la grand'messe ; Saint-Martin à 16 heures ; Morlaix à 20 heures. Vendredi, selon les besoins. Samedi, Saint-Martin et Morlaix.

— Mais vous courez au suicide ! hasarda M. Guillemou.

— Non. Au succès !

La claque fut organisée. Les salles marquées. La place des groupes amis fixée aux points stratégiques. Des amis chargés de relayer le candidat et de traiter surtout les questions locales. Les contradicteurs choisis pour toutes les réunions adverses.

Quand tous les détails — ou presque — furent réglés, six heures du matin sonnaient au clocher tout proche.

— A 10 heures, conclut Yann, nous commencerons les visites à domicile. A midi, les restaurants. A 17 heures, les cafés. Tous les jours ainsi. Chacun en aura sa claque, probablement. Il faudra tenir jusqu'au ballottage. Après, on verra. Messieurs, je vous remercie. Le canton est à nous.

Les hommes se séparèrent.

— Vous savez, dit Jean-Marie Quéménéur, pour un homme c'est un homme. On se demande s'il ne réussira pas.

Mais Albert Montfort :

— Il fait tout de même un peu trop le patron ! Débarqué hier soir, il nous vole notre nuit, comme

ça, sans crier gare. Et il n'y a plus qu'à obéir au doigt et à l'œil... Je n'aime pas ça.

— Nous l'avons appelé. Appelé pour être chef. Il est chef. Il a raison.

— Et puis quoi ! remarqua M. Guillermou, cela va faire huit ou quinze jours de grabuge, et six ans de paix victorieuse. Ça vaut le coup, je pense.

— C'est vrai, dit Albert, je suis une tourte : l'envie de dormir, je pense ? On en mettra, tant qu'il faudra. Yann Seitek *da viken* ! (1)

La campagne fut agitée, comme il fallait s'y attendre.

Radicaux et socialistes avaient trop souvent confondu leurs votes pour se livrer maintenant des batailles fratricides, et tous savaient que les communistes, livrés à eux-mêmes, étaient impuissants. La combinaison avait été acceptée, d'un socialiste élu par l'appoint des radicaux au Conseil général, et d'un radical élu par l'appoint des socialistes à la Chambre des Députés. La double affaire était dans le sac, et voilà ce Yann Seitek qui s'amène à la dernière heure, d'un trou inconnu du Bas-Léon, qui parle en maître, qui secoue amis et adversaires, qui fait à la réaction dresser la crête !... on n'entend que lui, on ne voit que ses affiches, il promène partout sa garde prétorienne, il met tous les concurrents sur les dents, il bouscule toutes les habitudes et il piétine toutes les conventions... Non, mais !... de quoi se mêle-t-il, cet étranger ?

Des placards le dénonçaient, sur tous les « emplacements » communistes, socialistes et radicaux, ce jésuite à robe courte, ce cafard, ce matamore, ce sup-

(1) A jamais.

pôt de toutes les réactions, ce jeune gonflé soudoyé par l'or de la cléricaille, ce Léonard qui se targuait de faire la loi aux Trégorois, cet arriviste vomi par son propre canton, et quoi encore ! On parla même de lui casser la figure, de le renvoyer en petits morceaux à sa brousse natale, de l'étripier tout vif. Pour un peu, on lui aurait dévoré le cœur et les boyaux...

Dans une réunion publique à Morlaix, comme un éloquent citoyen proposait de jeter l'énergumène des « blancs » dans le Queffleut ou le Jarlot ou le Dossen (1), Yann Seitek — qu'on ne savait pas là — monta de son large pas tranquille sur la tribune.

Sans rien dire il regarda l'orateur, un maigrichon bedonnant au crâne piriforme, qu'il dominait de toute la largeur de ses épaules. Et comme le pauvre « rouge » bafouillait, verdissait, tremblotait, se rapetissait, se rencaquait, et que le silence emplissait la salle, Yann Seitek, avec une grande douceur, lui dit :

— Reposez-vous, monsieur : je parlerai à votre place.

Personne du bureau n'avait bronché. Plus d'un assistant se retenait de rire ; et le reste, bouche bée, attendait la suite. La Jeune Garde de Yann s'était glissée aux endroits décisifs. Le paysan de Saint-Majan parla trois quarts d'heure, applaudi à outrance par un auditoire complètement retourné. Les droits du travailleur, les lois sociales toutes amorcées, élaborées, votées par les catholiques, les encycliques-sœurs : la *Rerum novarum* de Léon XIII et la *Quadragesimo* de Pie XI, si dures pour les exploiters de tout acabit, si tendres pour les opprimés, si représentatives du seul Maître Jésus-Christ ; l'œuvre de paix

(1) Rivières de Morlaix.

de l'Eglise, ses discours et ses actes; un grand appel à la paix française, à la fraternité, au cœur du peuple admirable trompé par trop de profiteurs; et alors, qu'est-ce que vous voulez! voilà des centaines d'hommes qui acclament, qui comprennent, qui un moment s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, et qui, dimanche... oui, attendez dimanche et vous verrez!

Pour ce soir-là, l'ordre du jour proposé par Yann fut adopté à mains levées, unanimement ou autant dire; et le lendemain les cinq communes du canton purent lire ce texte remarquable, affiché en vitesse dans les cadres réservés au candidat A. S. R.:

« Huit cents électeurs socialistes, réunis dans la salle du Treillis-Jaune, sous la présidence du citoyen Ruztan, après avoir entendu la contradiction du citoyen Seitek, votent par acclamation l'ordre du jour suivant: « Huit cents citoyens socialistes, travailleurs syndiqués, reconnaissants à l'Eglise de son action persévérante en faveur du peuple, acclament la candidature républicaine et sociale de Yann Seitek, et invitent les camarades à voter pour lui ».

Les groupes devant les affiches s'en donnaient à cœur joie:

- C'est un démon, ce Yann Seitek!
- Non!... ce qu'il les a eus!
- Pas possible!... C'est lui qui passera!
- Et les huit cents, ce qu'ils doivent être verts, quand ils lisent ça!... Savaient pas ce qu'ils votaient, sûr!
- N'étaient pas tous saouls, pourtant!...
- Y a pas, il les met dans sa poche, le type!
- C'est un as! dommage qu'il soit Léonard.
- Léonard ou pas, il sait y faire, non! M'en fous s'il est blanc, y en a pas un qui déroise comme lui.

— Tu vas pas voter pour lui, tout de même?

— Non, je vais me gêner peut-être? Il est pour le peuple, celui-là! Je te dis que c'est lui qui passe.

Parmi les catholiques (ceux de l'A. S. R. et ceux des autres partis et les indépendants) plusieurs jugeaient ce Yann un peu bien agité, un peu sans équilibre, clérical comme il n'est pas bien porté de l'être, exagéré, avec sa manie de brandir sa foi comme un drapeau rouge, ses discours plus ou moins bibliques, son travers de mettre ses grands pieds dans tous les plats et de les agiter avec frénésie. Un apôtre, peut-être; mais Lénine fut en son genre un apôtre, aussi. « Où allons-nous, mânes de nos pères!... » Mais la masse marchait, fière de suivre un chef qui parlait ferme, qui s'imposait à l'adversaire, qui dopait son entourage et qui obtenait de chacun un rendement inattendu, impressionnant.

— Je ne sais pas si Yann Seitek vaincra, avait dit le très charitable et très écouté Mgr du Hault de Lysenaye, prélat retiré en Sainte-Sève; mais nous aurons vécu, grâce à lui, de grandes heures. Je ne mourrai pas sans avoir pu chanter mon *Nunc dimittis*.

Ce qui avait ramené au « jeune paysan » de nobles sympathies jusque-là hésitantes...

La veille du scrutin, à minuit entre le samedi et le dimanche, quand toute propagande dut cesser de par la loi, et qu'il ne resta plus que les surveillances à assurer pour le scrutin, les bureaux de la *Résistance* offrirent un spectacle lamentable et superbe: tous les propagandistes affalés, vaseux, fourbus, déjetés, fiévreux, hagards, M. le président Molin comme les autres et plus qu'eux, gorgés de besognes et de fatigues, à refus... Et Yann, vanné, aphone et confiant, tandis que tous allaient dormir sur les lits de camp

à la permanence, Yann enfin libre écrivait à sa vieille maman et aux neuf du Cercle qui pour lui, à Kerzister, avaient achevé la moisson.

A sa mère, Yann disait de prier, de le rappeler au souvenir de Philomène, et qu'il rentrerait dans huit jours, après le succès. A ses amis: « Ici une équipe admirable. Ils n'ont peur de rien. Ils se tuent pour la Cause. Si vous n'existiez pas, ils seraient les premiers propagandistes du monde ».

V

LE CADRAN MAGIQUE

Le lendemain, soit le dimanche, le dépouillement du scrutin plongea l'A. S. R. dans un profond marasme: Yann Seitek obtenait 1.585 voix, et ses adversaires en totalisaient 3.160. M. Molin, le vénérable Président, ne put qu'exprimer au candidat évincé ses meilleures condoléances et ses plus affectueux remerciements.

— Nous aurions aimé, lui dit-il, voir récompenser par le succès une compagne admirable et qui honore la Cause. Mais il faut nous incliner et céder, pour un temps, à la fortune contraire. Aussi...

— Cher ami, interrompit Yann, la bataille est perdue; il est encore temps de gagner la seconde; nous avons huit jours pour vaincre.

M. Molin le regarda doucement, avec une très vive compassion.

— Reprendre la lutte? demanda-t-il. Vous avez obtenu le tiers des suffrages; vous ne dépassez pas le total ordinaire de vos prédécesseurs catholiques dans la rude carrière; vous n'avez pas opéré le déplacement de voix rêvé; il n'y a rien à faire. Nous rendons hommage à votre...

— Que je déplace 800 voix au deuxième tour, et je passe.

— Evidemment. Mais l'expérience prouve que

vous ne les déplacerez pas. Personne n'aurait mieux lutté que vous. Vous étiez le candidat idéal. Il faut donc nous résigner à l'inévitable et attendre des jours meilleurs.

— C'est-à-dire donc attendre dimanche prochain, et la victoire.

M. Molin leva les yeux au ciel, et se tut.

— En tout cas, reprit Yann, il convient de savoir les projets de nos adversaires. Que feront-ils, soit que je recommence la campagne, soit que je me désiste, soit que je leur laisse ignorer mon dessein pour les forcer à découvrir les leurs? Feront-ils bloc sur un seul nom, ou iront-ils chacun à sa bataille?

— Nous pouvons assurer le succès du moins mauvais en reportant nos voix sur son nom.

— Et s'il reportait ses voix sur le nom du candidat A. S. R.?

— Cela ne s'est jamais vu, mon ami.

— Mon cher ami, parlons net. Ma décision est irrévocable, après comme avant le scrutin: je vais jusqu'au bout et je serai élu. Rien ni personne ne m'arrêteront.

M. Molin, exténué par la semaine de fatigues surhumaines, poussa un profond soupir.

Yann continua:

— J'espère, je suis sûr, que plusieurs des A. S. R. m'aideront. Des héros: je les connais! L'argent me manque: le Comité m'en donnera-t-il? Si oui, je réponds de la victoire.

Il regardait intensément le Président.

— Yann, dit celui-ci avec lenteur, nous demandons au Comité ce qu'il peut faire. Mais voici: si le Comité, qui est sur les dents et dont le moral peut souffrir de l'épuisement physique de tous, si le Co-

mité, dis-je, n'assure pas les frais d'une nouvelle campagne, alors vous me ferez l'amitié de compter sur moi, et ensemble nous vaincrons.

Yann lui prit les deux mains et les serra à les broyer; deux larmes lourdes glissaient sur les joues du jeune lutteur.

— Vous me faites un peu mal, cher ami, fit remarquer M. Molin. Ne vaudrait-il pas mieux que nous convoquions le Comité dès ce soir, croyez-vous?

Au Comité, M. Guillermou entraîna les hésitants.

— Ce soir, dit-il, nous avons l'humeur peu combattante, après cet écrasement inattendu; et puis nous sommes vannés. Cependant deux considérations s'imposent. D'abord notre vénéré Président, par un geste qui l'honore plus même que toute son activité, se porte fort pour toutes les dépenses du ballottage, si le Comité s'abstient. J'en pense, messieurs, que nous restons solidaires dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

Les hommes, ou trop énervés ou trop accablés, plusieurs à demi assoupis, ne réagissaient guère. Le directeur de la *Résistance*, paisible, continua:

— Seuls nous ne pouvons pas vaincre. Yann Seitek a semé, avec une rare maîtrise. La semence lèvera-t-elle assez et assez vite (puisqu'il faudra 100 % en sept jours), personne ne sait. Il convient de recourir, outre son éloquence et notre argent, à une combine...

Plusieurs à ces mots se redressèrent: mordre, oui; combiner, non! M. Guillermou allait toujours:

— Nous avons apporté nos voix sur un plateau d'argent à notre adversaire le moins mauvais, jusqu'à présent. C'est son tour de nous apporter les siennes...

— Acceptera-t-il? insinua M. Molin.

— Moyennant que nous l'aidions, par exemple, pour le Conseil d'arrondissement, ou encore que nous aidions dans un autre canton un de ses coreligionnaires à passer.

— Pas de marchandage! cria Montfort. La conquête!

— Le panache, n'est-ce pas? quitte à attraper la bûche! grommela Pierre Durec.

— Je propose, reprit le directeur de la *Résistance* que demain matin nous allions trouver le candidat gauche-radical, lui ou son comité, et nous lui demanderons de se désister soit en faveur de Yann, soit purement et simplement. L'essentiel est de dissocier le bloc des gauches.

— Il promettra et il trahira en dessous. Rien à faire! objecta une voix grondeuse.

— Il ne promettra peut-être pas, fit M. Guillermou. Mais s'il promet, il tiendra sa parole.

— Et s'il ne promet pas?

— Nous aurons fait une démarche, et il en restera bien quelque chose. Du reste, qu'en pensent M. Molin et Yann?

M. Molin déclara que la démarche devait être tentée, et que pour lui-même il marcherait, en tout état de cause, en son nom personnel sinon au nom du Comité, aux côtés de Yann et jusqu'au bout.

Yann Seitek le remercia et dit:

— Le maintien de ma candidature ne peut que gêner les plans de nos adversaires, habitués à nous trouver moins coriaces. La lutte devra se circonscrire entre le candidat adverse le plus favorisé, et moi: parce que s'ils ne font pas le Cartel, ils ne peuvent rien augurer du résultat final. Or, le plus favorisé, c'est le socialiste. Un fort groupe de radicaux ne vo-

teront jamais pour lui: les uns s'abstiendront, les autres viendront à moi. Et parmi les abstentionnistes du premier tour, c'est nous qui avons le plus à grappiller.

— Donc inutile de solliciter le Comité de la gauche radicale? demanda M. Guillermou.

— Solliciter, non. Informer, oui. Lui dire que je reste candidat, et le remercier d'avoir été loyal. C'est tout.

— Et s'il se rebiffe?

— Il sait bien que nous ne lui devons rien et que seul il est impuissant.

— Lui offrir une compensation?

— Au moins, attendre qu'il la demande.

M. Guillermou interrogea du regard M. Molin, et il brusqua la conclusion.

— Au point où nous en sommes, dit-il, je constate que nous ne discutons plus le maintien de la candidature de Yann, mais seulement des modalités accessoires. Je m'occupe donc des affiches et de l'article de la *Résistance*. Vous allez dormir, et demain, selon les réactions des adversaires, on agira en conséquence.

Tout cela n'était pas enthousiasmant à l'extrême; mais comme disait M. Molin avec douceur, après la fête la table est toujours un peu sale...

La lutte reprit acharnée. Le socialiste et l'A. S. R. restèrent en présence. Le Cartel de toutes les Gauches était formé, grâce à de multiples combines, promesses et... gracieusetés: la situation était claire, mais menaçante. Une affiche, d'une rare violence, fut apposée avec surabondance dans les cinq communes, par les soins de la S. F. I. O. et de la Loge, qui siégeait au deuxième étage de la Mairie. L'excès des

insultes et des accusations avait de quoi empêcher leur effet, et plus d'un homme de sang-froid décida, du coup, de refuser sa voix à l'énergumène qui avait mis son nom au bas du factum : « Vu, le candidat, Le Yéo ».

Yann Seitek répondit, par la plume de M. Guillermou, avec une richesse de sarcasmes et un mépris tranquille, des arguments saisissants, des formules incisives... Il intitula sa réponse : « Ils ont peur ! » en caractères de trente centimètres. Il conclut : « A dimanche, les vaincus ! »

Ce fut le régal quotidien des Morlaisiens, cette bataille d'affiches et de tracts où s'étalait la fureur maçonnique du Yéo et où s'amusait la force narquoise du Léonard.

— N'empêche, disaient les badauds, c'est le Léonard qui le met dans sa poche !

Tout de suite, la tactique des Gauches coalisées apparut : la voix de Yann Seitek serait étouffée dans toutes les réunions publiques, et même ses réunions privées seraient envahies et sabotées. Yann le constata dès le lundi. Il se contenta d'affirmer que si le mardi sa liberté de parole était violée, personne ne parlerait plus ; et il ne se montra pas autrement affecté. La *Résistance* devenue quotidienne publia des articles, signés de lui, sur les affaires locales et cantonales, surtout sur les œuvres ouvrières, mutuelles, économiques, sociales, — articles qui le montrèrent plus averti, plus généreux, plus allant que son adversaire.

— Ce n'est pas lui qui écrit ce qu'il signe, disaient les Gauches.

— C'est lui, répondait Guillermou. Mais s'il se contentait de les lire et de les approuver, il primerait

encore les Rouges. Laissez-le parler, et vous saurez s'il n'est pas renseigné !

Le mardi matin, Yann reçut une lettre de sa vieille maman. Elle avait profité du repos dominical, après les vêpres, pour écrire ses vœux et les nouvelles à son grand fils.

— « La moisson allait bien, grâce aux amis du Cercle. Les cours ne fléchissaient pas. Le bétail tenait. La santé à peu près, souhaitant que la présente trouve Yann de même. Philomène lisait la *Résistance* tous les jours. Son père aussi. M. Brenterc'h était content que Yann ait le dessous ; mais tout de même il n'était pas fâché que les étrangers (les Morlaisiens) fussent secoués par son deuxième adjoint. Samedi, certainement, Marie-Jeanne ira à Kersaint mettre une messe pour les élections, et elle était bien pressée que son fils revienne... Enfin elle signait : « Ta mère pour la vie », et Yann aurait bien voulu l'embrasser, bien sûr, de tout son cœur.

Et pourquoi, ma foi, n'irait-il pas ? Deux heures de voiture pour aller et revenir, deux heures pour le repas et la causette... et peut-être M. Brenterc'h, par-dessus le marché, comprendrait qu'un monsieur qui roule carrosse n'est pas tellement à dédaigner... A neuf heures, Yann avertit la permanence qu'il ne serait disponible qu'à treize heures, et en route !

Il ne s'arrêta pas à Ploudalmézeau. A peine s'il prit le temps de faire un détour pour revoir la maison Brenterc'h, où personne ne parut sur le seuil ou à la fenêtre. Dare-dare sur Saint-Majan, où il pria Çoise Kaérik d'inviter les trois Arzel, Kervazé, Malgorn et les quatre autres à dîner chez elle à onze heures, avec sa mère et lui. Enfin, Kerzister... et

Marie-Jeanne qui pleure de joie, comme la mère de Moïse retrouvant son fils sauvé des eaux.

— Maigri tu es, dit-elle, et tes yeux sont venus noirs sur le tour. Tu ne dors pas, mon fils ?

Yann regardait sa vieille *mamm* (1) avec des yeux tout neufs, comme le jour qu'il était rentré du service.

Il se sentait, corps et âme, le fruit de la douce et forte Bretonne, et il luttait contre le reproche intime et lancinant : « Pourquoi l'avoir quittée, pour l'amour d'une autre ? » Mais n'était-ce pas pour la Cause, mille fois plus que pour Philomène ? Pauvre Maman !... Les mères enfantent leurs fils toute leur vie...

Ensemble, ils visitèrent la maison, l'étable, la soue, le clapier, le poulailler, la paille en meules, le froment bien doré sur l'aire au grand soleil, la prairie et ses canaux de drainage, les champs bossués par les sillons où les chaumes courts criaient sous les pas, les talus couronnés d'ajoncs et tapissés de fougères. Les vaches regardaient Yann sans bouger, avec un air de réfléchir et de comprendre. La jument Ghel, quand il l'avait caressée en l'appelant par son nom, avait frémi ; sa robe fine s'était humectée de sueur ; ses yeux malins avaient fixé son maître aimé, et elle avait plongé sa tête jusque sur la poitrine de Yann...

Yann avait contemplé l'horizon lointain ; il avait largement aspiré l'air pur et le parfum de sa bonne terre...

— Ah ! mère, laisser ces choses-ci toutes ! Me laisser moi-même c'est, et vous perdre. Allons à la maison, mère : ici, c'est trop dur à mon cœur.

(1) Mère.

— Yann pauvre ! avait répondu la mère douloureuse.

En silence, ils étaient rentrés. Puis, Marie-Jeanne avait mis ses « habits de basse messe ». Elle était montée dans l'auto conduite par Yann, « comme une dame », disait-elle. Et chez Coïse Kaérik le couvert s'était trouvé mis, et les neuf du Cercle étaient là, et ç'avait été la reprise un peu timide du contact perdu depuis une grande semaine — une semaine si différente de toutes les autres jusque-là et si étrange — et après la soupe drue et saine, enfin l'on avait causé comme aux plus beaux jours. Yann racontait les histoires de Morlaix ; les gâs riaient ; Marie-Jeanne conservait tout en son cœur pour instruire Philomène ; les nouvelles de Saint-Majan fusaient ; c'était la causerie confiante, heureuse, familiale et jeune, trop brève pour tous.

— Mais vous savez, dit Yann, quand il fallut encore partir, une fois conseiller général il faudra monter à député, et il y aura le labeur pour vous tous. Dans la première de Morlaix, le Comité marchera ; dans les dix autres circonscriptions, puisque le scrutin de liste oblige à travailler partout à la fois, c'est vous et moi, nous dix, qui prendrons les mancherons de la charrue.

— Tu seras candidat, Yann ?

— Dame ! des trois cantons je serai le seul conseiller de notre bord ! C'est forcé, que je sois choisi pour la bonne liste, à un par circonscription, si l'on choisit comme l'autre fois.

— Et si tu n'es pas élu conseiller général ? demanda Visantik Malgorn en riant.

— Alors, je te proposerai à ma place, répondit Yann de même.

Les dix se séparèrent, bons frères d'armes toujours. Yann reconduisit sa mère à Kerzister et promit de se ménager. Quelques minutes après, il sonnait chez M. Beuzit, à Ploudalmézeau.

— Ah ! c'est toi, vieux fils !

M. Beuzit achevait de baguer un jeune pigeon voyageur, futur champion de vitesse et d'endurance des concours colombophiles : car ce savant, spécialiste de T. S. F., de télévision, de toutes les ondes les plus... modernes, aimait les messages ailés — les ailes vivantes — qui, depuis le patriarche Noé jusqu'au commandant Raynal au fort de Vaux, ont porté aux humains les nouvelles suprêmes. « Quand toutes les communications, disait-il, sont brouillées ou coupées, s'il reste un pigeon, l'encerclement et le silence ne sont pas encore mortels : le pigeon peut sauver la France ».

— Je tenais à vous présenter mon respect, répondit Yann, étant venu en permission de détente pour quatre ou cinq heures.

— Ah ! bon. Et les affaires de ton mariage, ça marche ? Tu sais, il faut se marier jeune, vieux fils !

— Vous avez appris que je suis en ballottage, avec les deux tiers des votants contre moi ?

— Les deux tiers, oui. Cela n'a aucune espèce d'importance. Somme toute, grâce à toi, le bon parti a gagné dans les quatre cents voix. Au deuxième tour, tu grignoteras encore un sixième du total, et j'ai bien du plaisir à te féliciter, monsieur le Conseiller général !

— J'ai donc raison, croyez-vous, de maintenir ma candidature ?

— Il faudrait être un serin pour penser le contraire, mon Yann. Tu passeras tout juste, avec dix ou vingt voix de majorité. Mais tu auras six ans pour fortifier

ta situation électorale ; après quoi, tu garderas le siège à titre définitif.

— Merci, Monsieur Beuzit.

— Revenons aux affaires sérieuses, vieux fils : est-ce qu'il est temps que je prépare mon discours de mariage ?

— Me marierai-je jamais ?

— Un peu, mon neveu !... Tu n'as pas vu Philomène ?

— Elle lit la *Résistance* tous les jours, m'a dit ma mère. Après, je ne sais rien.

— Passe devant chez elle, vieux fils. Il se trouvera toujours bien quelqu'un pour lui raconter qu'on t'a vu.

— Je passai devant, en arrivant ; personne nulle part.

— Recommence, voilà tout.

Quelques phrases encore, et l'adieu :

— Vieux fils, conclut M. Beuzit, tu m'as l'air éreinté, ta voix s'éraïlle et tes yeux se cernent. Prends le cadran magique : il te remplacera, à l'occasion. Tu te rappelles le truc, je suppose ?

— Combien merci, M. Beuzit !

— Je l'ai un peu perfectionné, et même j'ai fabriqué un second : pour la casse, tu comprends. Quand tu seras mûr pour la députation, je t'ai déniché une surprise plus épatante : ils en resteront baba, je te prie de croire.

Lorsque Yann Seitek quitta M. Beuzit, toute la joie du monde habitait son âme. Devant la maison Brenterc'h, il klaksonna si joyeusement — tel Guynemer atterrissant après une victoire — que Philomène sursauta et accourut à la fenêtre, sans lâcher la brassière qu'elle tricotait. Yann regarda. Philomène

regarda. Yann et Philomène rougirent. Si ç'avait été l'heure de sortir de la classe, on ne peut pas savoir combien d'enfants auraient passé sous les roues du bolide écraseur : l'apparition amoureuse avait donné le vertige au moteur emballé, l'essence se volatilisait à une cadence de folie ; les ronrons sur le châssis étaient des mugissements ; les roues arrachaient le bitume comme une herse broye les mottes ; la voiture engloutissait la place, la rue, les ruelles, la route, — cent vingt à l'heure, et une pluie de procès-verbaux si les gendarmes avaient eu le nez assez creux pour soupçonner la fugue !... Amour, quand tu nous tiens !... Il faut avouer qu'en certains cas l'adresse et le dévouement des Anges gardiens sont mis à rude épreuve. Vives félicitations, saints Anges !

Cette allure fantastique dura jusqu'à Landivisiau. Les lacets de Saint-Thégonnec la ralentirent, Dieu merci ; et le calme était revenu lorsque Yann, tournant à l'angle de la place Thiers, grimpa la paisible rue Basse et s'arrêta près de la vieille église Saint-Mathieu, repeinte à neuf.

M. Guillermou l'attendait : cet homme attendit pendant toute la campagne, jour et nuit, à toute heure, toujours prêt.

— Rien de neuf ? lui demanda Yann.

— Il paraît que c'est pour ce soir le grand chahut. Ils ont juré de vous faire rentrer tous vos discours dans la gorge, et qu'eux seuls et leurs amis parleront.

— On verra ça, dit Yann ; cela n'a aucune espèce d'importance.

VI

ILS SONT VERTS !

Le mardi soir. Des hauteurs de Sainte-Sève et de Saint-Martin, de Ploujean le long de la rivière, de Plourin plus montagne, de toutes les rues, ruelles, venelles en cascades de Morlaix-ville, les files interminables dévalent vers la Salle de Venise remplie, débordante, accueillante toujours, la foule tassée à la limite de la compressibilité indéfinie des corps humains. Les affiches et les journaux ont annoncé la grande réunion publique et contradictoire : les deux candidats, le « rouge » et le « blanc » vont s'affronter.

L'A. S. R. a fait de son mieux pour placer son monde aux endroits qui commandent l'assemblée. La S. F. I. O. et la Loge ont recruté des tape-dur, facilement reconnaissables, dont le contrôle aux portes dénonce les cartes d'électeurs inauthentiques : mais comment refouler ces intrus, quand une masse imperméable se presse, obstrue les ouvertures, tempeste et pousse sans arrêt ? Emportés par le flot, les barrages sont rompus ; les contrôleurs ne contrôlent plus ; les chaises et les bancs reçoivent des auditeurs en sur-nombre ; les lampes sont des points rouges dans la fumée de tous les tabacs de la Régie ; la houle gronde, la rumeur s'épand, la température monte, et nul ne sait comment tout cela finira.

Sur l'estrade, M. Le Yéo et Yann Seitek, avec leurs Comités respectifs : douze personnes en tout. Le bureau est agréé sans mouvement de salle aucun : M. Ruztan, socialiste, présidera, avec M. Valois, radical, et M. Cadour, catholique, comme assesseurs. Le tirage au sort donne le premier tour de parole à Yann Seitek. Il est convenu que chacun des deux concurrents parlera une demi-heure et aura droit à dix minutes de riposte. Les contradicteurs pourront parler chacun sept minutes. A minuit au plus tard, le président mettra l'ordre du jour aux voix.

Les cartellistes vous ont des airs de satisfaction et d'orgueil, seigneurs et maîtres dans la salle louée à frais communs avec l'Action Sociale et Républicaine. Les partisans de celle-ci, moins nombreux semble-t-il, ne paraissent pas moins résolus. De toute évidence, l'affaire sera chaude.

Yann Seitek affiche un optimisme qui fait plaisir à voir. La semaine précédente a multiplié les preuves de son éloquence et de son habileté manœuvrière. Mais le scrutin a révélé qu'il ne dispose que de trente-trois suffrages sur cent. Sa force est surtout en lui-même : domptera-t-il cette salle surchauffée et plutôt hostile ? Pourtant, il cause avec son comité, avec son adversaire, avec le bureau, aussi assuré et souriant qu'au cercle de Saint-Majan. En vérité, ce Léonard ne manque pas d'estomac !

Le président donne un coup de clochette. Silence immédiat. Il énonce les conditions du match. Il recommande la dignité qui convient au peuple réuni en ses comices. Il affirme qu'il fera expulser les perturbateurs, à quelque parti qu'ils appartiennent. Il donne la parole à Yann Seitek. Il se rassoit, en clignant de

l'œil vers les citoyens Mortier et Danjon, chefs de claque socialistes.

Yann a surpris l'oeillade au passage.

— Je suis informé, dit-il à M. Ruztan, du coup de Jarnac que le Cartel me réserve. Gare à mes affiches demain ! Mais allez-y de bon cœur : je vous aurai.

Et puisque c'est à lui d'essuyer les plâtres, il commence le discours attendu.

— Citoyens, dit-il, un tiers des électeurs morlaisiens pour moi, deux tiers pour le Cartel : telle est la situation. Dimanche prochain, la moitié moins vingt pour le Cartel, et la moitié plus vingt pour moi, tel sera le résultat final. Je serai dimanche soir, à cette heure, votre conseiller général. Mes pointages sont faits, sans erreur possible. Je dis la vérité. Je ne cherre pas. Je ne bluffe pas. Je dis les choses comme elles sont. Mon triomphe dimanche ne sera pas dans le chiffre énorme de ma majorité, mais dans mon succès lui-même, remporté sur une coalition hétéroclite, qui veut réunir contre moi des partisans de la propriété privée et ses adversaires, des patriotes et des sans-patrie, des catholiques et des sans-Dieu, des réactionnaires comme sont les francs-maçons et des hommes de progrès comme sont plusieurs de mes adversaires de dimanche dernier. Pour l'Action Républicaine et Sociale, qui m'a fait le grand honneur de m'appeler...

Interruptions, clameurs, trépignements, sifflets, castagnettes. Coups de sonnette poitrinaire du président. Vacarme total. Le chef d'orchestre a laissé quelques mesures pour rien, et maintenant, la cacophonie consciente et organisée bat son plein tout à coup. On ne distingue même plus les mots. Yann est-il conspué ? Acclamé ? Le socialiste reçoit-il plus d'injures ou plus de vivats ? Le grand chahut, voilà ! Ce ne sont plus

des hommes qui se servent de la parole pour exprimer leur pensée, ce sont des fauves hurlant dans la jungle. Les poings se tendent, les mufles se contractent et se portent en avant, les yeux fous voudraient mitrailler l'orateur. Ouragans de fureurs. Explosions sans arrêt du volcan populaire. Tous les démons sortis de l'abîme. Une bien belle pagaye!

Yann regarde. Quand une accalmie paraît s'annoncer, il place quelques syllabes. Le tohu-bohu aussitôt absorbe sa voix. Il s'arrête. Il ne lutte pas autrement. Il sait le plan des adversaires. Il tient.

A la trentième minute, M. Ruztan s'approche de lui :

— M. Seitek, dit-il, vos trente minutes sont écoulées. C'est au tour du citoyen Le Yéo de parler.

— Pardon ! J'ai parlé une minute, j'ai donc droit à vingt-neuf autres minutes.

— Mais la salle ne veut pas vous écouter !

— Si elle ne m'écoute pas, elle n'écouterà personne. Ceci est très décidé par moi. Vous vous en apercevrez.

M. Ruztan lève les épaules, consulte le citoyen Mortier, revient à son fauteuil... Le tumulte va son train... Les furieux paraissent en avoir pour toute la nuit. Ils s'en donnent à gueule que veux-tu. Yann s'est assis. Il regarde paisible.

Soudain, les lampes électriques brillent d'un éclat singulier : un survoltage accidentel ? La splendeur augmente. La salle fulgure. Les plombs tiendront-ils ? Et tout en même temps les bruits peu à peu s'estompent, se diluent, s'assourdissent, s'exténuent, et s'apaisent tout à fait. Un silence monstrueux s'établit sous la clarté insolente des lustres menaçants. Et pourtant les bouches passionnées sont ouvertes ; les gorges éructent les injures ; les sabots, les chaussures

à clous frappent le parquet ; dans les sifflets à roulette les jeunes soufflent éperdus... Et rien, pas un son, pas un bruit... Le silence écrase !

Les citoyens se regardent. Chacun se demande si ses tympanes n'ont pu résister au chahut et s'ils sont crevés. On crie pour s'assurer que vraiment on n'entend pas le cri. Par gestes, les voisins se demandent si tous sont devenus sourds. Qu'est-ce que cette épidémie soudaine de surdité ? Quel cas stupéfiant d'infirmité collective, sans prodromes, sans symptômes morbides, sans souffrances, sans faiblesse concomitante, sans rien de commun avec aucun autre état pathologique connu ?

Le bureau sourd s'agite. La salle sourde finit par se taire. Yann se lève et reprend son discours. Merveille ! Les lampes retrouvent leur voltage normal, la voix est entendue, l'auditoire se calme et les mains tâtent les oreilles : un curieux accident, en vérité ! Peu à peu l'assurance revient. Un citoyen excité insulte l'orateur. Un Yannik (ainsi les cartellistes appelaient les partisans de Yann, qui ripostaient par l'épithète de Yeviks) un Yannik riposte avec une connaissance exacte de l'argot. Allez-y, messieurs ! Le monstre populaire, de nouveau déchaîné, se livre à un tapage digne des dieux quand ils empoignaient les montagnes pour se les jeter à la tête les uns des autres. Yann se rassied. Le président le prie de céder à l'orage. Il refuse. M. Molin lui représente que la lutte est inutile dans de pareilles conditions et que, certainement, le coup du silence forcé n'est qu'une frime du Cartel. Yann répond que tant qu'il occupe la tribune, l'adversaire est neutralisé.

— J'y suis, j'y reste, conclut-il à la façon de Mac-Mahon.

Mais qu'est-ce que cette odeur peu à peu répandue à mesure que la lumière décroît? Ah! évidemment, les lampes ont trop donné tout à l'heure et leurs filaments n'en peuvent plus.

— Les ampoules! des ampoules! crie la salle sur l'air des lampions.

Le tenancier change les ampoules: fuligineuses. Il en apporte d'autres: insensibles au courant. Il n'y comprend rien. Personne n'y comprend rien. Mais quelle odeur! quelle sentine! Mais on ne peut pas tenir, là-dedans! Qui a jeté des boules puantes? C'en est plein. A la porte! C'est effroyable. Les charniers des tranchées étaient de la violette, en comparaison. Pas moyen de respirer. « Ouvrez les fenêtres! » crie un habile. Rien n'y fait. On a beau chercher les foyers d'infection, on ne découvre rien. C'est une feuillée universelle. Et ces ampoules qui s'obstinent à distiller une lueur de sépulcre!

— Non mais, Thomas, vas-y voir ton compteur, espèce de mal réveillé! Eh! Thomas, grouille-toi.

— Videz Thomas! crie un loustic.

Plusieurs esquissent un mouvement vers la sortie. Mais Yann avait dit un mot à M. Molin, qui avait avisé un Jeune Garde, lequel avait posté des camarades à toutes les ouvertures, par grappes massives, et impossible de les faire démarrer. On tousse, on se mouche, on respire par la bouche, et on ne peut plus crier. Ah! on a assez à faire à lutter contre l'asphyxie. Des citoyens se trouvent mal. Quelques-uns rient comme des insensés. D'autres pleurent. Ça pourrait bien finir par une crise de nerfs générale. Ah! non, assez! Dehors vivement... et personne ne retiendra la foule hystérique. Tant pis pour les commissaires!

On leur passera sur le corps, Mais on sortira. On n'en veut plus, de cette abomination...

Subitement, l'odeur s'évapore, la lumière resplendit, les clameurs s'éteignent.

Yann est toujours devant son verre d'eau intact. M. Ruztan rit jaune. M. Molin débarrasse ses narines du large mouchoir blanc par quoi il essayait de tamiser les parfums trop généreux. L'orateur socialiste est verdi: la foi au surnaturel commence à l'envahir et son cœur est soulevé par des spasmes douloureux et... dangereux. Il s'agit bien d'élections! ah! oui! en voilà des histoires! Voyons, est-ce que c'est vrai? On se tâte, on hume l'air surchauffé, on interroge les voisins: où a passé l'odeur nauséabonde? A-t-elle existé, seulement? Evanouie, comme le feu du rasoir sous le vaporisateur? Bizarre, vous ne trouvez pas? Et ces lampes qui se réveillent sans dire ni quoi ni qu'est-ce? Pas naturel, dites donc!

M. le président, par sa clochette longuement agitée, réclame le silence. Les conversations peu à peu s'interrompent. Yann, impassible, reprend le fil de son discours, sans même daigner ébaucher une allusion aux phénomènes étranges. Mais on voit bien qu'il n'y comprend rien et qu'il a hâte d'en finir. De guerre lasse, on lui permet de conclure, dans un chahut modéré, et la parole est au citoyen Le Yéo.

— Citoyens, je flétris avec vous les lanceurs de bombes puantes...

— C'est toi qui les paies! hurle un Yannik.

— ... et les éteigneurs de lumière...

— C'est toi qui fais couper le courant! crie un deuxième Yannik.

Le président intervient:

— Je ferai expulser les perturbateurs.

- Viens-y donc, feignant! Hou! hou! enlevez-le.
- Laissez parler l'orateur.
- Ta bouche, bébé!

Tant bien que mal, la paix s'établit et le citoyen esséfiote parle une minute, dans un silence relatif, sans incident. Après quoi, tout le monde voit bien qu'il ouvre la bouche, et même très grande, qu'il l'arrondit, qu'il ferme à demi les lèvres, qu'il les distend jusqu'aux oreilles, qu'il produit tous les mouvements qui constituent le rire, privilège essentiel de l'homme; mais on n'entend plus rien. Toute sa mimique est parfaitement ridicule. Il est certainement atteint de folie: il ne s'aperçoit même pas de son extinction de voix! Mieux: voilà qu'il se gratte le crâne, qu'il se gratte la figure, gratte les bras, les jambes, la poitrine, le dos... Quoi? la gale subite? une invasion de totos?

Hé! là... hé! là... Mais bonté de sort, quel pucier! il y en a pour tout le monde, il paraît. Plus moyen de tenir en place. Des compagnies de puces, des régiments, des groupes d'armées! D'où ça sort-il, toute cette vermine? Ce que ça grimpe, malheur!.. Flanque-moi un coup de poing dans le dos, l'ami! Vas-y de bon cœur... Ecrase-les, te gêne pas... Marche-moi sur les deux pieds, nom de dila! j'en ai plein les godil-lots... Attends un peu que je tombe la veste: la liquette en grouille, pas possible!.. Faudra qu'on se mette à poil, t'à l'heure?... Jamais de la vie... Dis donc, Anatole, carapatte-toi chez le pharmacien, en vitesse: deux ou trois tonnes d'insecticide, au trot!..

Sur la tribune ça ne va pas mieux, on dirait. Le président saute sur ses poux, comme un type qui n'aurait que ça à se mettre sous la dent après un jeûne de quarante jours. Ce qu'il est tordant!.. Tu parles,

le Ruztan: un écorché vif, à le voir. Il sait se gratter, celui-là! De naissance ou par sa bonne éducation?... On lui demandera ça quand il sera guéri. Ce soir, c'est peut-être pas l'heure de lui poser des questions: trop occupé avec sa charogne, le zigüe!.. Le petit père Molin fait de son mieux pour garder sa dignité. Lui, c'est au crâne que ça le chatouille. Une cargaison dans son melon, tu paries!.. Yann, toujours parfaitement assuré, a passé derrière la coulisse: si ça le démange, personne ne voit...

L'orateur a cessé de pérorer. C'est la salle qui trépigne et qui crie. On ne l'entend plus. Mais elle n'a pas le temps de sonder le silence. Tous se grattent, se trémoussent, se frottent, se tournent et se retournent comme saint Laurent sur son gril. Les voisins s'administrent des tapes réciproques. On sue, à tant lutter. Surdité tout à l'heure, maladie de peau maintenant?

— Eh! bien, mon vieux Thomas, tu peux te vanter d'avoir une salle comme on n'en fait pas! Elle est ensorcelée, ta salle! Amènes-y tout le service municipal de la désinfection, et celui de Brest par-dessus le marché. Et vas-y carrément. T'en as jusqu'à la fin des siècles à l'arroser de crésyl. Quelle poisse! On vient pour des discours, c'est des poils à gratter qu'on absorbe!

On sortirait bien, parce que s'épouiller n'est pas le rêve, et en voilà assez, mais la plupart se trouvent là en service commandé, pour chahuter Seitek, et il faut tenir tant que Le Yéo ne la ferme pas. Les autres, qui craignent pour Seitek s'ils le laissent seul, ne partiront qu'après les adversaires. Jamais on n'aura vu pareille fête.

Le brouhaha recommence, et la maladie de peau

se calme et guérit en cinq sec. Est-ce bien sûr? On n'ose pas trop laisser les sous-vêtements toucher la peau, tout de suite, sans précaution. On respire. Ça va mieux. Ça va bien. Quelle bonne sensation d'être à son aise! Pourvu que ça dure. Ah! tout le mal est passé. Est-ce que c'est bien vrai, qu'on était tous des affolés en train de se chercher des puces? Non. Ça n'arrive pas, des choses comme ça. Les savants, ceux qui lisent les journaux sérieux, ne sont pas loin de penser qu'il s'est produit une hallucination collective, une erreur de sensation; demain ils interrogeront les médecins; justement quatre ou cinq, étrangers ou pas, ont fait du grattage en commun, comme tout le monde, tout à l'heure: qu'est-ce qu'ils en pensent?..

Le président réapparaît avec sa sonnette. Va-t-il expliquer le prodige humiliant? Rien du tout:

— La parole est au citoyen Le Yéo, fâcheusement interrompu par l'accident général de fort mauvais goût dont je flétris les auteurs. Je vous prie d'écouter et de laisser écouter.

L'atmosphère n'est pas précisément favorable à l'éloquence. Le marxiste aura bien du mal à ressaisir l'auditoire. Il essaie, pour sauver la face. Bientôt les relents de tabac, de chair humaine, de vêtements entassés, se dissipent et l'on respire un air pur: sans que nul souffle ait chassé les miasmes, sans qu'un ventilateur ait joué, sans qu'un courant d'air ait été établi. Tant mieux! Une salle remplie à craquer, depuis trois heures, c'est un peu un cul de basse-fosse. Pour l'air pur, merci!

Mais quel mauvais goût dans la bouche! C'est amer, âcre, alliacé, cuivreux... comme si tous les cachets et comprimés du monde s'étaient fondus ensemble dans toutes les bouches des assistants. L'ipéca

à forte dose. L'huile de ricin à jet continu. Une envie de cracher irrésistible. Les gorges sollicitées à outrance d'expulser tout l'intime. Tous les mouchoirs hors des poches. Toutes les lèvres, les gencives, les joues râclées, nettoyées à grand renfort de salive. Les glandes salivaires taries et subitement trop fécondes. Diantre! pourvu qu'on puisse limiter les dégâts! Ça devient incoercible. Est-ce qu'il faudra lâcher tout? Et cet air pur, de plus en plus pur, qu'on dirait qu'il se moque du pauvre monde! C'est diabolique, enfin! C'est un guet-apens. On ne peut plus vivre. On va tous tomber pile. La clôture!

L'orateur, le bureau, les tribunards n'en mènent pas large. Ils sont verts. Ils sont blancs. Ils sont décomposés, livides, plumbeux, tordus, avachis, fétides, sans force, sans voix, domptés, finis, zéro. Voilà qui s'appelle tordre le cou à l'éloquence!

Ils sont tous à se regarder, du parterre aux galeries, des promenoirs à l'estrade, blêmes, vaseux, silencieux, tous les mouchoirs sur toutes les lèvres, comme les cœurs... Comme tournoi d'éloquence, c'est parfait! Le dégoût est au paroxysme. Alors Yann Seitek avance à toucher le premier rang. L'odeur de tabac se répand de nouveau. Les saveurs irritantes et asphyxiantes ne sont plus qu'un souvenir de cauchemar. Les bouches sont fraîches comme la fleur du pommier. C'est singulièrement aimable de n'avoir plus la bouche mauvaise! On se poulèche avec intensité. On est un peu assommé, d'avoir passé par toutes ces émotions. On n'a plus envie de rugir, pas le moins du monde. On savoure en paix la joie de vivre sans heurt. Yann arrive au bon moment!

D'autorité, il prend la direction des opérations.

— Citoyens, dit-il, j'étais averti qu'on ne me laiss-

serait pas parler. J'ai parlé. Le citoyen Le Yéo a essayé de parler; il n'a pas parlé. Le président n'a pas su maintenir l'ordre. Je le laisse tomber et je mets aux voix l'ordre du jour: « *Quinze cents électeurs de tous les partis, réunis dans la salle de Venise pour entendre les citoyens Seitek et Le Yéo, flétrissent les organisateurs de l'obstruction et réclament la liberté de parole pour toutes les opinions* ».

Bonne enfant, « la salle adopte l'ordre du jour et la séance est levée à minuit, sans incident ». Ainsi s'écrit l'histoire.

Le lendemain, lorsque M. Beuzit reçut *Chronique Brestoïse*, le quotidien catholique qui s'était fait très vite une si grande place dans la presse de doctrine et d'information, il chercha d'abord, comme d'habitude, les échos morlaisiens... et il se mit à rire de toutes ses dents.

— Le gaillard connaît la manière de s'en servir! « Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître, et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître ». Il les a eus. C'est un démon.

Il plia le journal, le mit dans son bréviaire jauni à tous les coins de page, roula une cigarette entre ses pouces nicotinés, et partit allégrement pour Kersister.

— C'est la mère Seitek qui va faire un nez, dit-il à ses roses-thé, quand elle saura que son Yann est passé sorcier!..

A Morlaix, les cartellistes étaient verts...

VII

CONSEILLER GÉNÉRAL DU FINISTÈRE.

Jean-Marie Quémeneur, chef général des sections « Yanniks », se présenta le mercredi matin, dûment mandaté par le Comité du Parti, chez M. Romain Danjon, manager de M. Le Yéo. Il traita d'emblée de puissance à puissance, avec une apparence légère de se sentir le plus fort. Le citoyen Danjon essaya bien de le prendre de haut; Jean-Marie le rabattit d'un mot:

— Pour l'instant, dit-il, vous représentez un candidat et je représente un candidat. Nous n'avons pas peur de vous. Et vous avez peur de nous...

— C'est archi-faux!

— Vous avez peur, puisque vous tentez de nous empêcher de parler. Je viens précisément m'entendre avec vous pour le respect de la liberté. Si nous parlons, vous parlerez. Sinon, non.

— Nous dénoncerons vos tours de sorcier!

— Quels tours de sorcier? Les phénomènes de la salle de Venise? Qui me prouve qu'ils ne sont pas de votre invention?

— Par exemple!

— Vous avez juré de nous faire taire: ces moyens-là étaient parfaits. Avec un autre que Yann Seitek,

ils auraient pris. Mais, avec lui, non. Vous ne vous êtes pas levé assez matin pour l'avoir.

— Alors, ce n'est pas de lui la surdité, les puanteurs, l'huile de ricin et le reste?..

— Alors, ce n'est pas de vous, non plus?

— Vous devez bien le savoir...

— Je vous donne ma parole que jamais il n'avait été question de toute cette prestidigitiation entre nous, que nous n'avions pas truqué la salle, que nous n'avions fait aucun préparatif, que nous sommes les premiers étonnés.

— Bizarre!

— Bizarre ou pas, respecterez-vous désormais la liberté de parole?

— Il faut que je consulte mes amis.

— J'ai mandat de rapporter une réponse immédiate et affirmative. Si je sors d'ici sans un oui, tant pis pour vos réunions. Nous les sabotons toutes.

— Vous n'oserez pas.

— Vous trouvez que nous avons manqué de culot depuis dix jours?

— Laissez-moi téléphoner à Mortier, du moins.

— Vous avez cinq minutes. Mais dites-lui que ce sera œil pour œil, dent pour dent, et peau pour peau.

Les citoyens Danjon et Mortier capitulèrent.

Ils comptaient se rattraper par la violence de leurs attaques dans leur journal. Peine perdue! M. Guillermou, qui savait son Louis Veuillot par cœur et qui s'imprégnait tous les matins des articles du *Père Duchesne*, du *Vieux Cordelier* et des autres feuilles révolutionnaires, leur prouva de façon péremptoire que leur vitriol avarié ne mordait plus. En revanche, il leur asséna des formules qui faisaient balle, des traits empoisonnés, des histoires de leur politique, dans une

langue merveilleusement acide, sans grossièretés, mais rude, cinglante, qui emportait le morceau à tout coup.

On s'arrachait la *Résistance*. Les Yéviks avaient une fois voulu venir la conspuer et casser les carreaux de ses bureaux, au grand scandale des pieuses adoratrices de Saint-Mathieu, dérangées dans leurs suaves oraisons. Mais la Jeune Garde yannik descendit dans la rue et fit place nette en dix minutes. L'expérience ne fut pas renouvelée...

Le cran des catholiques renversait tous les plans des ultra-rouges. A qui se fier désormais, si les moutons deviennent enragés!..

Toute cette violence ne plaisait pas à tous les tenants de l'ordre et de la bonne cause. Les conseils de modération, hautains ou timides, se faufilaient ou s'imposaient. Yann répondait avec sa douceur ordinaire:

— Il faut « leur » en imposer une bonne fois. Deux, ce serait trop, probablement. Il faut, pour ce premier combat, prendre l'ascendant sur l'adversaire. L'essentiel, c'est de réussir. Et paraître le plus fort, pour nous c'est déjà l'être.

Il semblait bien, en effet, que l'A. S. R. tenait le bon bout. Guillermou, Quéménéur, Le Sage, M. Molin lui-même considéraient comme possible et probable le succès: les huit cents voix à conquérir ne leur paraissaient plus un Malakoff inaccessible. Les réunions quotidiennes où Yann, sans mettre son drapeau dans sa poche, traitait surtout des intérêts matériels du Finistère et du canton de Morlaix, étaient suivies avec un visible intérêt par des hommes de tous les partis. Il s'affirmait comme un chef. Un radical avait dit: « Ce Yann a l'empan des meneurs de peuple », et le

propos n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il avait été affiché partout, avec la signature !

Des simples disaient :

— Ah ! si seulement il voulait se mettre socialiste sur son programme, alors on voterait tous pour lui ; et il irait du côté qu'il voudrait, après ! Mais qu'est-ce que vous voulez, on est forcé de voter pour le Parti, nous autres !

Les chefs du Cartel morlaisien ne croyaient pas à leur chute pour cette fois. Le terrain ne s'effondrait pas sous eux : mais ils le sentaient glisser ; ils se demandaient si une deuxième campagne du même genre n'emporterait pas leurs positions ; ils redoublaient de violence dans leurs journaux, leurs placards, leurs discours. D'avoir été contraints de renoncer à leurs manœuvres d'obstruction, c'était une humiliation et surtout un lourd handicap. Essayer de la fraude le jour de l'élection, c'était bien aléatoire et même illusoire. Malgré l'appui moral qu'apportait à leur candidat la présence des cinq maires du canton devant les urnes, — malgré tout l'argent dépensé, — malgré la pression semi-officielle, — malgré une habitude de cinquante ans qui portait le corps électoral à voter à gauche parce qu'il fallait rester « bons républicains », — est-ce qu'on sait jamais ?.. Le Cartel se rassurait en supputant le peu de chances que Yann Seitek pouvait avoir de rejoindre le leader sur le poteau et de le dépasser même d'une demi-tête :

— Pas possible qu'il arrive, voyons ! Ce serait invraisemblable ! Huit cents voix, pensez donc !

— Mais puisque vous discutez cette invraisemblance, disait le vieux manœuvrier Ruztan, c'est que vous ne l'admettez pas comme absolue. Prenez garde ! Votre moral est atteint.

— C'est qu'il n'est pas n'importe qui, objectait Le Yéo. Né à Morlaix, il nous battrait haut la main !

— Il est sûr qu'ils ont eu la main heureuse, affirmait le citoyen Mortier en lissant sa barbe de fleuve. Nous n'avons qu'à taper dessus de plus en plus fort.

C'est sans doute pour obéir à cette consigne que le *Drapeau Rouge*, organe des S. F. I. O., publia en première page, au beau milieu, en grandes lettres, sur trois colonnes, l'avis bref et suggestif que voici : « *Morlaisiens, le Yann Seitek ne cherche pas vos suffrages. Il ne cherche qu'une fille !* »

En période électorale une jurisprudence constante, et du reste peu éloignée de la pratique populaire, admet que les insultes ne signifient à peu près rien. Traiter le concurrent de vendu ou d'acheteur des consciences, de voleur et même d'assassin, l'assimiler aux bagnards fameux ou lui promettre qu'il finira sur l'échafaud, se livrer aux pires écarts de plume, c'est comme donner un lavement à une puce, ni plus ni moins. Mais Yann Seitek, qui supportait sans mal les injures personnelles, ne put admettre que sa fiancée fût livrée à la risée de la populace.

— Tu ne répondras pas à cette ordure, dit-il à Guillermou (le tutoiement leur était venu tout seul, après tant de fatigues endurées en commun). Je m'en charge.

Il avait un air de si froide fureur que Guillermou s'inquiéta.

— Tu ne vas pas le démolir, tout de même ?

— Va-t'en louer pour deux heures un camion de paille pressée. Amène-le sous les fenêtres du *Drapeau Rouge*. Tu verras la suite.

M. Guillermou se demanda un instant si Yann était la victime d'un transport au cerveau, effet du surme-

nage insensé de la double et triple campagne électorale. Il hésita.

— Comme tu voudras, dit Yann. Mais tant pis pour Danjon.

A ces mots, M. Guillermou détala comme un dératé. Quand Yann arriva sur le quai de Léon, aux bureaux du journal des révolutionnaires en peau de lapin, l'auto-camion attendait sous les fenêtres, moteur au ralenti.

— Va au café en face, dit Yann à M. Guillermou. L'affaire de cinq minutes. Dis au chauffeur de démarquer dès que j'aurai complété son chargement, et de circuler pendant deux heures, assez bon train, dans les rues qu'il voudra.

Il monta seul au premier étage. Il frappa aux bureaux de la rédaction, avec le plus grand calme.

— Entrez.

Il entra. Avec une politesse d'Ancien Régime il salua M. Danjon étonné. Puis :

— C'est bien vous qui avez rédigé ou autorisé la saleté contre ma fiancée ?

— Quelle saleté ? quelle fiancée ?

— Oui, l'ordure en première page de votre numéro d'aujourd'hui.

— Peuh ! c'est la matière électorale courante, ça !

— Je veux des excuses, ici, et dans le journal.

— Vous êtes fou ? Répondez dans la *Résistance*, voilà tout.

— Je répète : je veux des excuses, ici, et dans le journal.

— N'oubliez pas que vous êtes chez moi, n'est-ce pas, et que je n'ai d'excuses à faire à personne, surtout pas à un Yann Seitek.

— Vous avez une minute pour réfléchir.

Danjon, abasourdi, se tut pendant toute la minute.

Yann fit le tour de la table devant laquelle M. Danjon était assis. Sa large main d'agriculteur saisit le professeur au collet. Le professeur s'agrippa des deux mains à son fauteuil. Yann souleva et entraîna le tout, ouvrit de la main gauche la baie qui donne sur la rue, pencha le buste en avant, desserra les doigts de la main droite, laissa tomber le colis, ferma la fenêtre, et s'assit devant le propre buvard de M. Danjon. Il écrivit :

Monsieur,

J'étais venu pour vous parler. Vous êtes absent. Je le regrette vivement. Je reviendrai quand vous voudrez.

Il signa, sécha, mit sous une enveloppe à l'adresse de M. Danjon, bien en évidence, et il descendit : le camion avait déjà commencé sa ronde, couronné par M. Danjon et son fauteuil, en équilibre instable sur les cubes de paille... et pas moyen de descendre du piédestal branlant !

Par un hasard aimable, les deux pieds arrière du fauteuil s'étaient calés entre deux bottes voisines, et la chute paraissait impossible, de ce chef. Mais quitter le siège grotesque, se mettre debout au sommet de l'édifice en marche, essayer de se glisser sur la plateforme, et de là retrouver le plancher des vaches, non, toute cette gymnastique exigeait des talents d'acrobate, que la nature imprévoyante avait refusés à M. Danjon et à son ventre bedonnant.

Crier au secours ? interpeller le chauffeur magnifiquement indifférent ? attester le ciel qu'on faisait violence à la Liberté en sa personne ? faire du haut de

la pyramide agreste un appel au peuple, tout ce qu'il y a de plus éloquent?... Le bon peuple se composait d'abord de cinq ou six gamins qui jouaient à se battre dans la rue, et qui furent soudain réconciliés par l'étrange apparition du rédacteur sur sa chaise curule au sommet du tas de paille. Ils sifflèrent avec une joie non dissimulée. Ils se prirent par le bras. Ils dévalèrent au pas de gymnastique derrière le camion. Ils entonnèrent l'*As-tu vu, la casquette*, profitant des ralentis aux carrefours pour reprendre haleine. Bientôt, derrière eux, d'autres gamins et des gaminés grossirent le cortège triomphal. Au chant de la *Casquette* succéda la *Marseillaise*, et l'on entendit avec stupeur ces héros de dix et douze ans vitupérer « les féroces soldats qui viennent jusque dans leurs bras égorger leurs sœurs et leurs compagnes! » Ici ou là le chauffeur modérait l'allure jusqu'à du quatre ou six à l'heure, et les enfants lui faisaient un bout de conduite, par politesse. A toutes les portes, à la plupart des fenêtres, des figures étonnées, curieuses, joyeuses, moqueuses, abasourdies, gouailleuses, apparaissaient et s'effaçaient. Dans les rues, les Morlaisiens s'interpellaient, en riant. Plusieurs consultaient les journaux et les calendriers, incapables de se rappeler tout seuls quelle mascarade on célébrait ce jour-là. Les gosses allaient toujours, prodiguant les plus beaux morceaux de leur répertoire, français et breton, en un pot-pourri effroyable et démesurément satirique.

Là-haut, verdâtre, M. Danjon trônait : et c'était tout ce qu'il pouvait faire, victime tragique de sa plume et d'un écart de polémique, jeté aux gémonies de l'opinion populaire, ridicule à tout jamais. Pendant deux heures, pas un Morlaisien qui ne l'eût contemplé avec surprise, comme un désaxé, comme un amateur abusif

de Pernod fils, ou comme, tout simplement, un mannequin-sosie du triste rédacteur socialiste.

Devant la porte du grand entrepreneur de déménagements, le camion sans hâte décrivit une courbe de longtemps étudiée, passa sous le porche dont le plafond faillit décapiter M. Danjon, s'arrêta dans la cour au milieu de véhicules disparates... et le chauffeur, indigné de voir un pareil phénomène sur son carrosse, l'interpella dans la langue de Cambronne avec une vivacité singulière.

— Et une autre fois, conclut-il, quand vous aurez envie de vous ballader à l'œil, espèce de guignol, vous tâcherez moyen d'aller faire le zigoto ailleurs, hein ? ou bien je vous promets une de ces dégelées de coups de chambrière... Voulez-vous vous dém...ener plus vite que ça, et vous cavalier en vitesse !

M. Danjon, à moitié mort de rage et de honte, se laissa choir du mieux qu'il put, le long du chargement hirsute.

— Et votre fauteuil ? lui cria le chauffeur inexorable. Vous croyez que je vais faire le déménagement gratis, par-dessus le marché ? Ma parole, ça ne doute de rien, le monte-en-l'air !

Il laissa pourtant M. Danjon s'esquiver, la crête basse.

Alors des gamins se précipitèrent sur les bottes de paille, descendirent le fauteuil sans trop de casse, s'assirent dedans l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'une fillette aux cheveux ébouriffés eût proposé une motion :

— Il faut aller le rapporter au propriétaire !

Quatre costauds de douze ans prirent chacun un pied du fauteuil où ils avaient assis un petit frère apeuré. Ils élevèrent sur leurs épaules le pavois nou-

veau style, et vlan ! en route pour le quai de Léon, toujours chantants.

— Non, dit la mère Mazé, ils ne savent pas quoi inventer, tout de même !

... Ils eurent le front de demander leur salaire à l'infortuné journaliste : « pourquoi on a ramené votre fauteuil, monsieur ; c'est rien lourd, vous savez ! »...

M. Danjon, au comble du dégoût, les renvoya sans une obole.

— En voilà un qu'est moche, oui ! dirent les gamins.

Ce fut toute l'oraison funèbre de la défunte considération de M. Danjon, socialiste et berné.

La vengeance est un plat qui se mange froid : le difamateur réfléchit avant de faire payer à Yann Seitek l'affront public. Un duel ? Yann ne pouvait que refuser, parce qu'il est catholique et parce que cette sottise est devenue vieux jeu. Essayer de le faire passer pour lâche, à cause du refus ? Tout le monde sait le courage du paysan, et la correction à prévoir enlèverait au citoyen accusateur toute aptitude à récidiver... Insulter de nouveau ?.. Nouvelle punition certaine ! Appeler devant les tribunaux ?.. L'avocat de Yann Seitek se paierait la tête de Danjon, dans les grands prix, et le public serait pour lui... Aucun projet ne tenait debout. En désespoir de cause, M. Danjon finit par décider de venger son défilé carnavalesque par un défilé imposant des Républicains de toutes nuances, unis contre la Réaction. On irait conspuer Yann, Guillerrou, Molin et toute leur clique aux bureaux de la *Résistance*. On verrait même à casser des carreaux ; à opérer une conduite de Grenoble ; à rendre au centuple le ridicule subi. Ah ! on allait voir de quel bois M. Danjon se chauffe !

Le vendredi, en effet, un défilé s'organisa. Toutes les forces des Loges mirent sur pied des braillards, énergumènes, chômeurs très volontaires, citoyens sans aveu : deux cents, peut-être, et qui eurent le mauvais goût, malgré les objurgations des meneurs, d'arborer des drapeaux rouges en quantité. La *Carmagnole* et des chansons obscènes remplacèrent l'*Internationale* désormais dépassée. Des menaces aux bourgeois. Des cris de mort. Des coups de matraques dans les portes. Un chahut monstre devant la *Résistance*. Un double chahut ! Car derrière la horde plus ou moins avinée, Jean-Marie Quémeneur avait lancé toute une meute de gamins, alléchée par l'émouvante promesse d'une distribution de gâteaux cassés, si les chants marchaient bien.

— Moi je sais *T'en fais pas Bouboule*, M'sieur !

— M'sieur, moi je sais *La fille à sa mère*...

— Oui, mais c'est mon père qui porte le drapeau rouge avec les hommes, dit un troisième.

— Alors, dit Jean-Marie, tu as droit à un pareil. Attrape celui-ci.

C'était un fanion de piquet de touche, pour match de foot-ball. Tout ce qu'il fallait.

Les gosses emballés braillaient, prêts à se replier si l'affaire menaçait de tourner mal, réconfortés à la limite par la présence du « grand » à leur tête. Les hommes en devinrent tout chose ; de voir leurs compagnons lilliputiens, ils se sentaient ridicules.

Aux fenêtres de l'immeuble, les membres du Comité Social et Républicain regardaient de tout leur cœur, ni intimidés ni même intéressés : un peu curieux, simplement. Un à un, ils s'éloignèrent, en ayant vite assez du spectacle bête. La cohue dut s'en aller. Elle n'avait pas osé se livrer à des actes qualifiés

crimes ou délits par la loi. Elle se dispersa, aussitôt payés les cent sous promis à chacun... Et la population avait compris, du coup, quelle lie peut être agitée pour porter à la surface les politiciens rouges de toutes les nuances. Derrière le Cartel, elle avait vu l'Anarchie, — et M. Danjon avait manqué son coup! Mais les gamins profitèrent: oh! s'il pouvait y avoir des élections tous les jeudis et tous les dimanches!... Etre des manifestants! manger des gâteaux à l'œil!

Le dimanche soir, après une journée morne d'une pluie intarissable qui avait incité les citoyens à s'enfermer dans les auberges, les cafés, les théâtres et cinémas — et personne n'aurait pu songer à la promenade — les pronostics allaient leur train. Dans les salles de vote, les scrutateurs étaient surveillés avec frénésie. Les paquets de bulletins étaient acclamés ou honnis, comme s'ils avaient été les candidats en personne. Les sections de Morlaix restaient douteuses. Les ruraux feraient le succès. Yann Seitek, à la mairie, attendait tranquille, peu parlant, sans sourire, sans crispation: l'homme maître de soi, le granit infrangible.

Les résultats arrivaient par téléphone. Des exprès rectifiaient. L'espoir changeait de camp de quart d'heure en quart d'heure, de minute en minute. Des bruits fous circulaient. Sainte-Sève avait brisé les urnes. La mairie de Ploujean flambait. Yann Seitek, que tous voyaient dans la salle, Yann venait d'être assommé à Plourin. M. Molin avait été précipité dans le Dossen. Quoi encore! Les dizaines et bientôt les centaines de suffrages s'additionnaient. Le citoyen Le Yéo arrivait à 2.000. Yann s'arrêtait à 1.900. Puis la marque repartait. Un dernier total — l'officiel — et voilà tout le monde qui cesse de respirer, excepté

le maire communiste qui avale une bonne lampée d'air et qui hurle:

— *Le Yéo, socialiste, 2.041 voix.*

Yann Seitek, A. S. R., 2.203 voix. ELU.

Les jours suivants, on a bien pu chercher les traîtres, les vendus, les dégonflés des partis rouges; on a pu découvrir que les radicaux-socialistes s'étaient partagés par moitié; que radicaux et gauche-radical avaient donné en tas pour Yann, et que des « abstenus » du premier tour avaient rallié le drapeau tricolore... oui, très bien, et coupez des cheveux en quatre si c'est votre vocation... Mais ce soir-là, le Cartel ne songea qu'à recompter, recompter, additionner, tourner, retourner: l'ahurissement total, énorme, écrasant... la douche à la millième puissance... l'enterrement... la fuite.

Quant à l'ovation pour Yann, on l'entendit de Landerneau!..

M. Molin pleurait doucement...

VIII

LA MÈRE DOULOUREUSE.

Le temps de rédiger l'affiche de remerciements, de promettre que le succès serait exploité à fond, d'assurer les adversaires que les injures étaient oubliées, et Yann Seitek, reposé par cinq heures d'un sommeil de plomb, partit pour Saint-Majan. Dès le soir, il devrait avoir revu Morlaix, pour le vin d'honneur inévitable et d'ailleurs mérité : mais la vieille maman avait bien droit à la bonne nouvelle, et qui sait si à Ploudalmézeau une fenêtre ne s'ouvrirait pas, au bruit rapide de l'auto, et si même... oui... après tout?... si M. Brenterc'h demeurerait inexorable ?

Marie-Jeanne Tanguy, veuve Seitek, finissait son premier bol de café de la journée lorsque Yann arriva.

— Oh ! mon fils, dit-elle, si tôt te voici ! Et content es-tu du combat d'hier ?

— Elu je suis, mère !

— Ah ! que viendra Kerzister à être, alors ? demanda la pauvre maman. Il te faudra bien être vu souvent à Morlaix, et aussi même à Quimper avec tous les messieurs du Conseil. Ah ! Yann, je devrai mourir toute seule dans le lit de ton père (Dieu lui fasse paix !) et mon fils sera loin, ce jour-là !

Yann regardait sa mère, des larmes assiégeant ses

paupières, et il savait bien que la bonne vie familiale, à eux deux, entre les souvenirs de l'enfance et les espoirs de l'âge mûr, oui, la politique un jour — si le succès durait — briserait toute joie et d'abord le cœur de la vieille femme douloureuse... Il regardait les pauvres mains déformées par les tâches trop rudes, les doigts durcis et raidis, les veines qui saillaient trop, les épaules vides, le visage résigné, aminci, diaphane, et les yeux clairs et las qui le fixaient et qui l'interrogeaient...

— Mère, dit-il, si vous voulez, je vais chauffer du café pour moi aussi, et encore pour vous. J'avais hâte de manger du pain de la maison. Laissez-moi ; je ferai vite.

Ensemble, tandis que les tranches épaisses et longues, beurrées sans avarice, lentement disparaissaient, la mère, dans son humble soumission, et le fils, très doux protecteur, causèrent comme autrefois. Marie-Jeanne reprenait cœur.

— A Quimper, disait Yann, je n'irai que deux ou trois fois par an. A Morlaix, probablement chaque semaine, pour commencer. Et nous vivrons à Kerzister, vous verrez.

— Et si tu dois aller à député ?

— Alors, trois jours à Paris et trois jours à Kerzister, pendant les mois qu'il faut. Mais on n'est obligé que la moitié de l'année.

— Oui, tu es à chercher à me consoler, parce que tu as toujours porté respect à ta mère : mais si tu vas encore plus haut ?..

— Mère, dit Yann, croyez-vous que Philomène me sera donnée à épouse, puisque le Brenterc'h vieux avait comme promis ?

La vieille Bretonne ne se demanda point si le cœur

de son fils était plus débordant de l'amour de sa fiancée ou de piété filiale; elle proposa, très douce:

— Peut-être, puisque tu es adjoint-maire et conseiller général, peut-être il dira oui. Mais c'est un homme difficile, mon fils, et dure sa tête. J'irai lui demander encore, si tu veux.

— Non, ma mère; vous n'irez pas. Une fois vous avez eu à souffrir de sa part; vous n'aurez pas deux fois à cause de moi. Aujourd'hui est le lundi de foire à Ploudalmézeau. J'irai, et s'il plaît avec Dieu, je dirai quelque mot au Breterc'h.

— Sois paisible avec lui, Yann! Les hommes, quand ils se disputent, ils vont vite à frapper.

Le jeune homme, devant cette douceur, cette simplicité, cet amour presque déferent, sentait tout fondre en lui de sa rudesse de lutteur. Un sanglot gonflait sa gorge et il s'échappa... Alors Yann Seitek, comme un petit enfant qui a du chagrin, mit ses deux bras sur la table, la table des repas quotidiens et la couche mortuaire des vieux qui, l'un après l'autre, avaient été exposés là entre les cierges... et alors, la fatigue d'un mois surhumain, toutes les douleurs du fils et du terrien qui sent briser les racines ataviques, l'angoisse enfin de l'inconnu que le temps précipite et qui n'écoute aucun regret... tout ce qui pesait sur l'âme bandée, tout à coup fit jaillir la source des larmes, et longuement, sa tête enfouie entre ses bras, sous le regard de sa maman silencieuse, le chef indomptable pleura...

A la fin, Marie-Jeanne osa dire:

— Yann, si c'est trop dur, peut-être j'ai eu tort de te dire d'essayer; peut-être nous pourrions nous tirer autrement.

— Ma mère, répondit fermement le fils, s'il n'y

avait eu que Philomène, je sais bien que d'autres avec le temps ont pu s'arranger et oublier celle qu'ils avaient aimée d'abord; je suis fait de la même boue que ceux-là! peut-être je ferais comme eux, et mon cœur brisé se remettrait à la fin; mais il y a autre chose, ma mère.

— Dis à ta mère, Yann.

— Il y a que j'ai rendu service, à Morlaix. Peut-être un autre aurait fait mieux: mais ils n'ont trouvé que moi. Eh! bien, vous ne savez pas comme les gens sont mauvais, comme les bons sont faibles devant le monde, comme il faut se lever et rester debout, ferme, pour défendre Dieu et le Pays, comme nous ne sommes pas beaucoup pour donner du courage aux autres et pour faire peur aux méchants... Non, mère, vous ne pouvez pas savoir, et il vaut mieux, allez, que vous n'ayez pas vu l'enfer sur la terre, comme je l'ai vu. Seulement, là-bas, j'ai compris que je suis né pour la bataille et que j'ai beau ne pas l'aimer, c'est mon sort qui m'appelle.

— Alors il faut aller, mon fils.

— Jusqu'à dix-huit ans, ma mère, nous avions cru que Dieu me voulait prêtre, et j'ai pleuré, comme tout à l'heure, quand j'ai vu que tous nous nous étions trompés. Maintenant, je sais. Pas prêtre, apôtre quand même. Avec un pauvre cœur qui a besoin d'une femme et de petits enfants après le combat. Au Cercle, je sentais bien quelque chose qui frappait dans ma poitrine, avec les camarades: je n'étais pas capable de deviner ce que c'était. Mère, c'était la grande main de Dieu qui me prenait par mon cœur pour m'envoyer parmi les hommes, les conquérir, et les lui rendre.

— Tu parles comme un prêtre, mon fils.

— Mère, Dieu m'a donné la force, la parole, la vocation ; je n'ai qu'à obéir quand il m'appelle, comme un bon chrétien. Vous étiez digne, vous, d'avoir pour fils un prêtre : quand vous serez grand'mère, vous en aurez plus d'un, puisque moi je n'ai pas été digne !

— Chacun doit aller suivant son devoir, mon fils.

Yann se leva. Sa mère avait dit les mots qu'il fallait au lutteur fatigué. Par elle, il avait lu dans sa propre conscience. Avec Philomène ou sans elle, décidément, il irait au devoir, le devoir pur et strict révélé au long des luttes électorales, imposé par la parole simple de l'âme maternelle. Ensemble, encore, la mère et le fils vaquèrent aux soins de la maison et de ses dépendances. Ghel et Moriane hennirent de joie, et les quatre vaches pies-noires arrêtaient leur ruminement éternel, posèrent leur bon regard étonné sur le Maître revenu...

Tôt après midi, Yann graissa son vélo et partit — insouciant de tous ses mandats électifs et de leur gloire — pour la foire de Ploudalmézeau. L'importance des transactions, l'affluence des maquignons étrangers, le hasard des rencontres et des séparations, le va-et-vient des foules et leur masse ici et là impénétrable, rien ne pouvait empêcher que bientôt Yann fût le centre d'attraction de nombreux amis et camarades : son triomphe illustrait sa patrie, et lui avoir parlé serait un souvenir honorable et joyeux... Oui, dans les années futures, on redirait en l'adaptant : « Il vous a parlé, grand'mère ? » (soit dit sans manquer au respect dû au Petit Tondu et à Béranger !)

On s'accorda généralement sur ce point que Yann était toujours le même bon gâs, mais que la ville l'avait maigri. En effet !

Comme l'élu du peuple souverain allait entrer dans

l'hôtel de Bretagne où Louis Botéraou avait préparé « quelque chose de bien », comme il disait, pour le Conseil municipal de Saint-Majan invité par Yann et pour les neuf membres du Cercle, un remous fit soudain le vide derrière lui : M. Brenterc'h, maire, paraissait dans le sillage, et les camarades lui laissaient la voie libre, avec tout le respect dû à son écharpe, à ses écus et à son humeur.

La réunion fut quand même pleine d'entrain. Jacques Lamendour, le *portézer*, chanta la spirituelle gwerze (1) « levée » par Jean Kervazé pour la circonstance ; Vincent Malgorn et Pierre Le Moan portèrent des tostes malicieuses, panachées d'une émotion contenue, mais fière ; Jacques Pérès, de Kergonvel, premier adjoint, et Nestor de la bande, évoqua le bon vieux temps et déclara que, sur sa foi ! il y a encore maintenant des jours qu'on a plaisir à vivre. M. Brenterc'h lui-même n'hésita pas à féliciter son deuxième adjoint et à lui demander de rester Saint-Majanais de cœur. Yann Seitek répondit, tour à tour sérieux, taquin, familier, éloquent, si bien que Lann ar Sann l'interrompit d'un « Tu es un, toi ! » admiratif, et que Pierre Lijel résuma l'impression générale en concluant : « Un sapré raconteur avec nous, celui-là ! »

A la sortie, Yann s'arrangea pour se trouver seul avec M. Brenterc'h.

— Monsieur le maire, dit-il, je ne suis toujours que Yann Kerzister et votre deuxième adjoint, pas plus riche aujourd'hui que le mois dernier. Cependant, d'homme à homme, dites-moi, le conseiller général de Morlaix peut-il vous demander si Mademoiselle Philomène Brenterc'h est pour lui un trop beau rêve ?

(1) Chanson ou romance.

— Tu me méprises, je crois, avec ton titre tout neuf?

— Je ne mépriserai jamais celui qui, je désire et j'espère, aura mes fils pour petit-fils.

— Tu ne les as pas encore.

— Je le sais trop, monsieur le maire. Mais si l'argent ne m'est pas venu, du moins j'apporte à votre fille un nom-honorable et un titre que j'ai conquis comme vous savez.

— Et que tu ne garderas pas longtemps!

— Nul ne sait l'avenir, ni vous, ni moi, monsieur le maire; mais autant qu'on peut prévoir, Morlaix me réélira.

— Eh! bien, puisque tu es tellement sûr de ton siège, puisque te voilà si bien parti, tu n'as qu'à continuer! Passe député, Yann Seitek!

— Je ne dis pas non, monsieur le maire. Mais alors me donnerez-vous votre fille?

— Alors tu seras devenu un très gros personnage, et tu ne la regarderas plus.

— Raison de plus pour me l'accorder maintenant, monsieur le maire.

— Pour que tu regrettes, après? Et même, si vous vous mariez maintenant, qui me dit que tu essayeras d'être député, — si c'est cela que tu veux en vrai et non pas les honneurs?

— S'il ne faut que cela, je vous donne ma parole. Vous me croyez, tout de même?

— Tu n'auras jamais l'argent qu'il faut pour une élection, et je ne donnerai pas ma fille à un sans-le-sou qui aurait fait des dettes et qui serait obligé de se vendre pour les payer, comme tous ces voleurs de la Chambre!

— Monsieur le maire, vous êtes sur le point de

vous oublier. Je n'ai pas d'argent, nous sommes d'accord là-dessus. Mais pour les élections, les Comités en trouvent...

— Alors, tu es à l'aumône? Ma fille à un mendiant?

— L'argent, dit Yann, c'est pour la Cause, pas pour le candidat. Il n'est rien resté dans mes poches de ma campagne de Morlaix. D'ailleurs, c'est le Comité qui traitait avec les fournisseurs et les employés, et la trésorière payait tout, sans passer par moi. Soyez sans crainte!..

— Vrai ou pas, en voilà assez! J'ai dit: « Quand tu seras Président de la République »; tu n'es pas Président, n'est-ce pas? Alors, si tu veux que nous restions en paix, tais-toi jusque-là.

Une servante de l'hôtel frappa:

— Monsieur le maire, c'est Philomène qui demande si vous êtes là.

— Oui. Qu'est-ce qu'elle veut?

La servante s'effaça.

— Tu peux venir, Philomène; ils sont ici.

La jeune fille serra sans embarras la main de Yann.

— Père, dit-elle, c'est M. Alaouré, de la Banque du Léon, qui veut absolument vous voir. Une grosse affaire, il prétend.

M. Brenterc'h baissa les yeux, plissa le front, serra les lèvres et même un peu les poings.

— Avec celui-là, fit-il, deux sûretés valent mieux qu'une.

Il fit un gros effort, il souffla des deux narines, il tendit la main à Yann.

— Puisque te voilà conseiller général, conclut-il, peut-être bien il osera moins devant toi, et puis, là-bas, tu as appris plus d'une chose, je pense. Tu viens à la maison, Yann?

Ils sortirent tous les trois ensemble, M. Brenterc'h entre les deux jeunes gens; et aussitôt la nouvelle courut, telle la flamme dans la paille sèche, du bourg de Ploudalmézeau à toutes les fermes du secteur: le mariage de Philomène et de Yann était chose faite, la dot était d'un demi-million, et plus de cinq cents invités seraient au « fricot »!.. La renommée va vite, hélas! plus vite que la vérité; et le bonheur des héros attendra, si jamais il peut naître. Mais d'être considéré comme un secours, et en affaires d'argent, — d'être prié d'entrer — de pouvoir, avec prudence mais sans crainte, jouir de la présence de l'aimée, chez elle, allons! c'était un peu de baume, un élixir d'espérance, et Yann à longs traits le savoura. Philomène aussi, d'ailleurs: mais la jeune fille ne doutait pas du succès final, ce qui rendait sa joie moins troublante et plus calme. Yann s'enivrait un peu...

Toutefois, il ne s'envola pas pour Kerzister. Il retrouva les neuf amis du Cercle d'études. Il tint avec eux, disait-il, un Conseil de guerre. Sûr de leur discrétion comme de leur intelligence et de leur dévouement digne du sien, il leur dit ses projets. Choisir une liste de candidats députés (et les neuf amis seront des agents de liaison et, au besoin, des excitateurs), mener une campagne comme personne jamais nulle part n'en aurait vu, faire élire toute la liste à toute force, retravailler ensuite le Conseil général, bousculer partout l'adversaire en bloc et en détail, ne s'arrêter après une victoire ou défaite que le temps de préparer et de remporter un succès... refaire le département électoral, et ensuite, ou en même temps, assurer l'avenir par les institutions et les mœurs nécessaires, et pas de repos jusque-là.

Les neuf jeunes gens écoutaient, les yeux dilatés les cœurs battant d'enthousiasme.

— Tu crois qu'on pourra, Yann? dit Jean Arzel.

— Rien que nous?.. objecta Jean-Marie Denmat.

— Nous, nos amis et Dieu, c'est tout ce qu'il faut, répondit Yann. Nous en reparlerons, puisque désormais le Cercle va reprendre. Il y aura du travail pour tout le monde. On les aura!

Le soir, quand Marie-Jeanne Tanguy revit son grand fils, quand elle eut entendu le récit de la visite chez le Brenterc'h vieux, elle dit avec simplicité:

— Tu as gagné beaucoup aujourd'hui, mon fils. Il te donnerait bien Philomène, je crois, n'était qu'il a honte de sa première parole. Si tu passes député, croyable il ne dira plus rien.

— C'est mon sentiment, ma mère.

— Dieu et la Vierge seront pour toi, Yann, parce que tu as eu pitié de ta mère.

Aussitôt la prière du soir dite et la *Buez ar Zent* (1) lue selon la coutume, Yann reprit l'auto, descendit sur Ploudalmézeau où il sonna « à force » en passant devant la maison Brenterc'h, « envergua » les kilomètres avec entrain, et le voilà au vin d'honneur de la *Résistance*, à l'heure marquée.

Des drapeaux tricolores, des guirlandes sobres de sapin, des lumières tant qu'on veut, biscuits et champagne... Très bien.

Tous les membres du comité de l'Action Sociale et Républicaine, les afficheurs bénévoles, les jeunes de la claque, tous les « premiers moteurs » de la victoire. Un triple ban lorsque Yann, assez ému (pour une fois!) fut accueilli à la porte par M. Molin.

(1) Vie des Saints.

— Depuis cinquante ans, dit le Président, Morlaix ne s'était vu à pareille fête. L'invraisemblable était réalisé. L'avenir même s'ouvrait sur une perspective de promesse. Un homme, et voilà un canton debout, peut-être plus qu'un canton, sûrement même !

M. Molin donna la parole à M. Guillermou, qui avait bien mérité cet honneur par son admirable campagne d'articles et de tracts.

— Mon cher ami, dit-il, quand nous avons voulu vous offrir un souvenir de cette quinzaine grâce à vous libératrice, nous nous sommes rappelé votre premier soir morlaisien. Dès votre arrivée, dans une salle socialiste, vous avez fait applaudir « l'Ouvrier, Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ » par tant d'hommes de bonne volonté que de mauvais bergers ont écarté de Lui, et vous avez rapproché de Lui son troupeau. Acceptez cette image. Au fond, n'est-elle pas toute notre campagne ?

Yann découvrit la toile inspirée, et un long moment il ne put répondre.

Sous la lumière orientale, le Bon Pasteur debout, tunique blanche, manteau blanc rejeté sur l'épaule. Le capuchon blanc protège le front. L'ombre descend du front aux lèvres. La main droite devant les yeux prolonge le regard. La main gauche, grande ouverte, soutient la tête de la Brebis confiante, pressée par le troupeau tout blanc. Les yeux cherchent au loin, inquiets, douloureux, ceux qui sont perdus et qui ne reviennent pas. La bouche accuse un double pli de souffrance. Tout l'ensemble n'est que d'amour et de sollicitude... Et à voir Yann Seitek sans parole devant l'image, les militants sentaient leurs cœurs se fondre...

Yann attira Guillermou sur sa poitrine et il l'embrassa :

— En votre nom à tous ! murmura-t-il.

Ce qui détendit l'atmosphère. On applaudit. On causa. On raconta les mille anecdotes des jours passés. On but aux victoires futures et aux combats redoutables. Et M. Molin s'étant plusieurs fois raclé la gorge avec précision, ayant lissé sa moustache et sa mouche d'un triple et lent coup de mouchoir, tira un papier d'une poche intérieure, toussa deux fois et dit... Il dit les remerciements et les félicitations du Comité ; il distribua les louanges dues ; il fit appel aux réserves inépuisables de l'avenir ; il ferma la feuille et il ajouta :

— Cher monsieur le Conseiller général, cher ami, le Comité vous a offert le présent du cœur. Nous avons eu raison. Un complément cependant s'impose. Comme vous devrez venir souvent à Morlaix, votre permanence est retenue, meublée, payée, à terme indéfini. Et comme vous ne pouvez vraiment pas venir à pied, faites-nous donc l'amitié de garder en souvenir de nous l'auto de votre campagne. Elle couvrira encore bien des kilomètres, car votre tâche n'est pas finie : elle commence à peine. Ne vous inquiétez pas des frais de route : le Comité fera son devoir ; vous, vous avez fait plus que le vôtre, et nous serons vos débiteurs à jamais...

Yann Seitek en perdit la parole. Il eut assez de présence d'esprit pour lever son verre et saluer à la ronde... Mais il était écrit que ce soir-là il n'obtiendrait même pas un accessit d'éloquence. Comme tous, à le voir capable de tremblement, reconnurent à ce signe que son triple airain cachait un vrai cœur d'homme, ils aimèrent mieux son silence que le plus fulgurant discours. Le chef, pour eux, devenait aussi un frère.

Le lendemain, cinq comités cantonaux d'A. S. R.

étaient fondés : Morlaix, Lanmeur, Plouigneau, Saint-Thégonnec, Sizun. A eux de constituer les Comités communaux, les Secrétariats sociaux, les Centres de journaux et livres... La bataille législative, déjà, s'organisait.

... Là-bas, toute seule à Kerzister, Marie-Jeanne Tanguy pleurait son fils à jamais perdu pour son cœur, et elle priait.

IX

ESCARMOUCHES, ET EN GUERRE!..

La première réunion du Conseil général révéla Yann Seitek à la plupart de ses collègues. Il parla peu, à peine, aux séances générales. Il répondit quand on l'interrogea, à la Commission de l'Agriculture et à celle des Travaux publics. Deux rapports, écrits pour ainsi dire au pied levé, témoignèrent de son jugement très ferme et de sa connaissance profonde des besoins, — et leur langue directe, claire et simple, la langue des affaires, plut aux administrateurs éprouvés qui l'écoutaient avec surprise. Modeste, au demeurant, appliqué à ne paraître qu'au minimum, sans dérobade et sans affectation, il fut ce qu'il convenait qu'il fût, et les chefs de groupes le jaugèrent : non sans inquiétude, pour les uns ; non sans espérance, pour les autres.

Quand la session se termina, des amitiés s'étaient nouées, des projets amorcés, des promesses échangées. Yann Seitek s'était fait son trou, selon la parole de M. Martin, doyen de l'assemblée, et il paraissait, nettement, homme à l'élargir sans retard.

Vers la fin de janvier il reçut une lettre attendue, de M. Joseph Caour, le plus ancien candidat du Finistère, conseiller général. C'était aussi bref que net :

Mon cher collègue,

Notre liste pour les prochaines élections législatives est complète, sauf un nom: le vôtre. Voulez-vous venir à Landerneau dimanche, hôtel de Cornouailles, à quatorze heures, pour les dernières dispositions?

Merci d'avance et bien à vous.

Joseph CAOUR.
conseiller général.

Cette fois, les « troupes électorales » ne pouvaient pas accuser leurs chefs de retards préjudiciables à la Cause: trois mois de campagne, c'était bien!

Yann écrivit quelques lettres. Ses amis du Cercle d'études et lui-même eurent à s'absenter pendant la semaine. Et le dimanche à quatorze heures, le conseiller général de Morlaix se trouva, comme convenu, à Landerneau.

Bien poliment, on se serra les mains. Dix candidats, vieux routiers de la politique, députés ou conseillers généraux, étaient là comme chez eux. Yann se faisait assez l'effet du parent pauvre, sacrifié d'avance, ou du moins digne d'une considération mitigée, ce qui est une façon d'être distinguée. Il regarda son monde, qui ne le lui rendit guère. Il attendit.

M. Caour, de sa belle voix qui était son meilleur atout, proposa qu'on lût le programme de la liste.

— Je l'ai composé, dit-il, comme d'habitude. C'est toujours le même fond, n'est-ce pas? un fond commun, si je peux dire, avec la sauce qui change tous les quatre ans, au gré du vent et de l'actualité, mais toujours sans dévier de notre ligne, dont vous connaissez les repères principaux. Monsieur Seitek, puisque vous êtes le plus jeune, voulez-vous être le

bon secrétaire et lire à haute et intelligible voix notre profession de foi?

Yann n'avait vraiment aucune objection à faire. Il lut. L'honorable assemblée jugea que la lecture valait l'écriture: 20 sur 20. Et M. le Président ayant demandé avec détachement si tous étaient bien d'accord, la séance allait être levée quand un candidat posa une question:

— Et si nous voyions tout de suite comment organiser nos tournées de propagande, les communiqués aux journaux, les affichages?

M. le Président opina que la pensée était excellente, mais qu'il restait trois mois, — que cependant les dispositions générales, eh! bien oui, on allait y pourvoir dès aujourd'hui, si du moins personne n'avait d'autre explication à demander.

— Je demande la parole, dit Yann Seitek.

— Vous avez quelque chose à dire, mon cher collègue? Si ce n'est pas pressé, nous pourrions remettre à notre prochaine entrevue; car, je crois, nous avons tout juste le temps de prendre l'apéritif avant le départ des trains. Vous voulez bien attendre, n'est-ce pas?

— Je demande la parole, monsieur le président.

— Allons, vous l'avez, mon cher collègue. Mais faisons vite, je vous prie.

— Messieurs, dit Yann fort posément, veuillez me pardonner d'oser vous soumettre une première remarque: je la crois importante et nécessaire. La liste sur laquelle vous me faites l'honneur de m'inscrire, moi onzième, ne me paraît pas — encore une fois, pardon! — suffisamment étudiée.

— Vous dites? s'exclamèrent plusieurs candidats, suffoqués.

D'autres appuyèrent les coudes sur la table, leurs

mentons solidement tenus dans leurs paumes, et leurs yeux pétillaient.

— Vous serez d'accord, messieurs, pour déclarer qu'une liste d'Action sociale et républicaine ne doit pas accepter le nom d'un homme à double face...

— Certainement. Mais ce n'est pas le cas.

— Un des onze noms est celui d'un homme qui a dit, dans un lieu public, devant des témoins qui sont disposés à répéter le propos et qui sont dignes de foi : « Si la liste d'A. S. R. ne me prend pas, je passerai de l'autre côté et je serai candidat contre elle ».

— Mais c'est impossible ! Cet homme ne peut pas être ici ?

— Si cet homme est candidat sur votre liste, messieurs, j'aurai le regret de me retirer, et je publierai pourquoi.

— Mais ce serait un scandale ! un déshonneur pour la liste tout entière !..

— Le scandale serait plus grand, de marcher avec cet homme sans conscience. S'est-il seulement démasqué depuis que je l'accuse ? L'hypocrisie sur notre liste, vous sentez bien que cela répugne, messieurs.

— Nous étudierons la question, mon cher collègue. L'heure nous presse aujourd'hui. L'accusation est trop grave pour être discutée sans toutes les garanties nécessaires. Nous vous remercions. Bonne note est prise, croyez-le bien. A bientôt...

— Messieurs, reprit Yann Seitek sans s'émouvoir du bruit des chaises soudain écartées et des attitudes de plusieurs collègues déjà levés, — messieurs, trois des noms de notre liste appartiennent à des hommes qui ont combattu leurs co-listiers il y a quatre ans...

Les papotages s'arrêtèrent net. Quatre candidats étaient restés assis, dardant leurs regards honnêtes et

passionnés sur le « benjamin » de la salle. Les autres, impatients, ne pouvaient pas n'écouter pas.

— Ces trois hommes, dit Yann, ont fait distribuer des feuilles polycopiées où ils recommandaient aux électeurs de leurs partis, de rayer certains noms de leur propre liste, afin de leur permettre d'arriver en tête et d'être élus, au détriment de leurs co-listiers...

Le silence pesa, intolérable.

— ... Je possède plusieurs de ces feuilles. Je sais quelles machines les ont tapées. Je sais qui les ont expédiées.

— Ah ! dit M. Trubord, j'ignorais que nous avions parmi nous un policier !

— Un justicier, tout au plus, monsieur. Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, pour rejeter ceux qui rejettent leurs compagnons de combat ?

— Mais, monsieur, êtes-vous donc venu ici pour démolir la liste dont vous faites partie ?

— Veuillez me permettre, messieurs, deux remarques encore. Si je demande le remplacement des quatre indignes, je serai moins exigeant pour deux autres, qui les valent, mais dont la trahison n'a pas laissé — pour moi, du moins — des preuves matérielles, bien qu'elle soit certaine. Lors d'une élection cantonale, ces deux hommes ont envoyé, au domicile de nos partisans, des émissaires chargés de répandre cette consigne : « On ne vote pas pour Cozdour ; ordre du Parti ». Cozdour, vous le savez, avait reçu l'investiture officielle du Parti. Ceux qui lui ont tiré dans les jambes ne seront pas mes co-listiers ; mais faute de preuves matérielles, je ne peux pas demander leur expulsion.

— Mais si vous expulsez tout le monde, honnête

homme que vous êtes, unique honnête homme, soyez donc toute la liste, à vous tout seul !

Les quatre candidats restés assis ne bougeaient plus, raidis et silencieux.

Yann Seitek, toujours impassible, répondit :

— Vous m'amenez précisément, mon cher collègue, à ma deuxième remarque. Vous avez constitué votre liste sans me consulter, c'était votre droit. J'ai constitué la mienne aussi, et si nous n'arrivons pas à nous entendre, messieurs, les électeurs nous départageront.

— Comment ? s'écria M. Caour, atterré. Mais c'est de la folie ! Mais pour qui nous prenez-vous ? Est-ce vous qui nous ferez la loi ?

— La question est plus simple, monsieur le Président. Quatre noms doivent disparaître de notre liste, pour être remplacés par quatre de la mienne ; j'espère, en outre, que les deux saxons derniers visés se retireront d'eux-mêmes, et deux de mes hommes encore les suppléeront.

— Ainsi vous débarquez vous-même quatre hommes de votre liste ?

— Avec leur permission, oui, messieurs ; ils savent tout et je suis leur mandataire ici, avec pleins pouvoirs.

M. Martin se leva, et ses trois voisins, assis pendant toute la scène, suivirent le mouvement.

— Monsieur le président, dit-il, je propose que, demain, les six « inculpés » adressent, à vous-même ou au doyen d'âge que je suis hélas ! soit leur démission de toute candidature, soit leur justification, ce qui sera mille fois préférable. Ainsi, pas d'esclandre et pas de retard. Je pense, mon cher Yann, que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Lavons le linge sale en famille, c'est le mieux,

répondit Yann. Vous ne croyez pas, M. Martin, que c'est pour mon plaisir que je me suis livré à cet exercice ?

— En effet ! Mais si vous avez les preuves ou si vous obtenez l'aveu, comme un tout prochain avenir le montrera, alors votre succès fera passer votre témérité. Ah ! que vous êtes jeune, mon cher Yann !

— Vous me blâmez, monsieur Martin ?

— Vous n'avez pas encore appris l'art des ménagements, mon pauvre ami. Vous vivez tout entier dans votre mission, d'autres diraient dans votre rêve. Vous parlez, et c'est du vitriol que vous jetez avec candeur sur des plaies cachées. C'est beau, si vous voulez, de mépriser les compromissions et les lâchetés. Nous, les vieux, parce que nous avons trop vu et qu'au fond la lassitude nous a envahis, nous tolérons, nous dédaignons, nous réagissons peu, et nos sourires, plus d'une fois, dissimulent nos dégoûts. Allez tout de même, Yann ; on vous donnera la main. Mais prenez garde !

— Nous ne sommes plus que cinq ici, dit alors M. Argoat, député sortant.

M. Martin et Yann regardèrent autour d'eux. Ils ne purent s'empêcher de sourire : pendant le cours pratique de politique du doyen, l'un après l'autre les six excommuniés s'étaient défilés.

— Nous ne les reverrons plus, prédit M. Martin. Mais ils travailleront contre nous. Contre nous, reprit-il en riant, si vous nous maintenez sur votre liste, terrible Seitek !

— Vous êtes notre tête de liste, monsieur Martin. Impossible de marcher sans vous. Quant aux... dissidents, veuillez leur faire savoir que s'ils nous mettent des bâtons dans les roues, je publierai leur forfaiture.

— Entendu ! Evidemment vous avez préparé un programme, un appel au peuple, un papier incendiaire, que sais-je ? Montrez-nous cela un peu. Et puis, quels sont nos co-listiers ?

Il se trouva que les six nouveaux noms étaient exactement ceux que MM. Martin, Argoat et consorts auraient choisis eux-mêmes. Félicitations empressées.

— A quand la prise de contact ? demanda M. Martin.

— Quand vous nous aurez convoqués, Monsieur Martin. Vous êtes le chef.

— Je suis le chef ; donc il faut que je suive mes troupes : air connu. Mais ne plaisantons pas. Dimanche prochain, voulez-vous ?

Un employé de l'hôtel de Cornouailles apportait une enveloppe adressée à M. Martin.

— Vous permettez ? fit le doyen en décachetant.

Aussitôt lu, il tendit le papier à ses compagnons : c'était la démission collective, sans phrases, des six évincés.

— Ils ne partiront pas comme ça ! s'écria M. Martin. On ne pouvait plus marcher ensemble, c'est vrai ; mais il faut sauver la face, aussi ménager l'avenir ; nous n'aurons pas trop de toutes nos forces ensemble.

— Oui, dit M. Argoat, pour éviter de se haïr, parfois il vaut mieux se séparer, Mais restons amis.

— Yann, conclut M. Martin, ne descendez pas avec nous. Nous allons essayer d'arranger la petite affaire à l'amiable, et selon les circonstances nous vous appellerons ou non.

Yann ne fut pas appelé. Mais des assurances de silence réciproque furent obtenues : et pour le moment, c'était l'essentiel.

Le dimanche suivant, la liste nouvelle était établie,

M. Martin en tête, Yann Seitek en queue ; le programme commun arrêté ; les tournées de conférences et le reste mis au point.

— Combien des onze seront élus ? demanda M. Martin.

— Onze, répondit Yann.

— Vous en êtes bien capable, jeune prestidigitateur ! déclara M. Martin en riant. En tout cas, c'est la bataille à fond, chacun pour tous, tous pour chacun, et jusqu'au bout. Une seule chose compte désormais : la Cause ! Parmi nous, ni premier ni dernier. On le dira aux électeurs. Toute la liste fait un bloc. Les questions de personnes ne comptent pas. L'idée, l'action en commun, la victoire totale, voilà la consigne.

Nos onze, en sortant de là, vous avaient un petit air guilleret qui faisait plaisir.

Yann Seitek, une fois seul, se sentit l'âme trouble, la volonté usée, le cœur défaillant. Certes il avait combattu jusqu'alors, fier, dur, allant, le goût de la lutte peu à peu dominateur en lui ; il avait fait sa besogne dans le fracas des réunions contradictoires et dans la fièvre des comités, toujours à l'affût des parades et des contre-attaques ; il avait connu les insultes et les doutes, les lassitudes et les haut-le-cœur : mais toujours des amitiés franches, enthousiastes, l'avaient soutenu. Jamais, comme aujourd'hui, son devoir ne l'avait conduit à se séparer de compagnons devenus adversaires ; jamais, surtout, il ne s'était senti perdu, isolé, soupçonné, en butte à la contradiction de frères d'armes, à leur colère, à leur mépris, — et la vie l'écoeura.

Comme si l'auto avait compris le dégoût de son maître, elle se traînait, elle se laissait dépasser par de misérables cinq-chevaux depuis longtemps en âge

de raison, elle basculait aux ornières, elle tressautait aux nids de poule, elle semblait prendre une joie sadique à risquer ses essieux à tous les obstacles, machine sans âme depuis que l'amertume submergeait le triste vainqueur. Quand elle franchit (comment avait-elle trouvé le chemin ?) le seuil large du *liors* (1) de Kerzister, Yann se réveilla enfin, se secoua, fixa un sourire voulu sur ses lèvres soudain animées, et prépara ses phrases pour la maman qui l'attendait.

Un bruit de voix de femmes le surprit. Il écouta. Il se demanda s'il convenait d'entrer... Il n'entra pas...

— Bonsoir, Yann ! s'était écriée une voix très chère.

Souriante, dans le rectangle brut de la porte ouverte, sous la pleine lumière qui remplissait d'or le couloir étroit, illuminée toute par la splendeur du couchant, reine par la grâce et par l'amour, Philomène, debout, l'accueillait chez lui. Et nul ne saura jamais si l'homme, à cette minute, ne trembla pas devant son bonheur : elle chez lui ? pour lui ? à lui peut-être, quand son âme dévastée avait touché aux profondeurs noires du dégoût ?

— Vous, Philomène !..

Philomène se taisait. Elle avait assez à faire à voir Yann Seitek, à jouir du beau spectacle de son corps parfait et de son respect infini, de ses yeux qui disaient toute son âme. Ce fut Marie-Jeanne Tanguy qui descella le charme.

— Le Brenterc'h vieux, dit-elle, l'a envoyée te remercier, parce qu'elle dit que tu l'as aidé à gagner gros, lundi, avec M. Alaouré.

— Voilà qui est très bien, répondit Yann. Je suis

(1) Petit ardin.

tout à fait content qu'ils aient conclu une bonne affaire, et encore plus que M. Brenterc'h, qui est bien aimable d'avoir pensé à des remerciements, ait envoyé la plus agréable messagère les porter.

— Oh ! Yann, des compliments !.. on voit bien que vous faites des discours tous les jours, maintenant !.. Il est grand temps que je m'en aille. Au revoir, mère !

« Mère ! » Philomène avait appelé « mère » la pauvre veuve de Kerzister, et devant lui, Yann, si peu encouragé par M. Brenterc'h, et avec une telle aisance filiale !.. Le paradis tout entier habita le cœur du jeune homme, sidéré, muet, transporté.

Il reconduisit lentement Philomène jusqu'au portail encore ouvert, et Philomène paraissait oublier qu'il était grand temps de s'en aller ; et les poules qui picoraient en liberté se réjouirent d'être enfermées moins tôt que les soirs ordinaires. Le grand épagneul blanc et roux se promenait, très sage, sans effaroucher les bestioles çà et là, heureux de lever son museau humide, entre deux soubresauts, jusqu'aux caresses du maître aimé. Sur la mer, au loin, le soleil pourpre descendait.

Philomène se faisait raconter la campagne de Morlaix, les nuits blanches, les randonnées d'une commune à l'autre, l'éloquence portée de salle en salle, des hangars aux préaux, des auberges aux cinémas, les craintes et les emballements, les amis et les adversaires, les démarches, les combinaisons, les manœuvres...

— Et cette histoire dont M. Beuzit riait tellement ? Il est venu la raconter à mon père, qui l'avait déjà lue dans le journal ; il l'a racontée à notre mère, en la félicitant que vous soyez passé sorcier.

— Quelle histoire ? fit Yann.

— Eh ! bien, où tout le monde se grattait, où les lampes baissaient sans raison, où les hommes croyaient avaler toutes sortes de drogues, où ils étaient sourds sans savoir comment, toute une histoire de sorcellerie, vraiment...

— C'était très curieux, en effet, dit Yann assez indifférent. On n'a vu cela qu'un soir. Après, tout s'est calmé.

— Mais comment a-t-on expliqué ces phénomènes-là ?

— Je n'ai guère lu les journaux, cette quinzaine de campagne ; et nous étions trop occupés pour discuter entre nous. Mais M. Beuzit, qui est un savant, a pu trouver le pourquoi.

— Il a beaucoup ri, mais il n'a rien expliqué.

— Alors, Philomène ? Je me rappelle qu'un jour, à Lesneven, un conférencier nous avait annoncé des expériences sur la vitesse de la propagation des odeurs. Une carafe sur la table était pleine d'ammoniaque. Il l'ouvrit. Chacun devait lever la main dès que l'odeur parvenait jusqu'à ses narines ; les temps seraient chronométrés et les distances mesurées au millimètre. Mais l'odeur était tellement forte que plusieurs se trouvèrent indisposés, et, par contagion beaucoup furent comme intoxiqués et durent être évacués...

— Je ne comprends pas, dit Philomène.

— ... Le conférencier déclara que sa carafe ne contenait que de l'eau pure, ce qui fut reconnu vrai, et que nous nous étions laissés suggestionner, ni plus ni moins.

— A Morlaix, ce fut donc du grattage par suggestion ? Les conditions n'étaient pourtant pas les mêmes qu'à Lesneven, avouez.

— Je n'explique pas non plus, je propose une hypothèse.

— Et vous vous ingéniez à noyer le poisson et à garder votre secret. Gardez-le, Yann. Mais, ajouta-t-elle avec un geste de menace, ne me croyez pas dupe.

Marie-Jeanne Tanguy ne s'étonna pas du tout de la ferveur plus accentuée de Yann à la prière du soir ; mais elle ajouta un *Ave* pour que la Vierge secourable daignât épargner au grand fils une déception.

— Parce qu'il aime sa mère ! dit son âme sans détour.

EN PLEINE SORCELLERIE.

— Tout cela est très beau, se dit Yann Seitek. L'intransigeance est une denrée admirable. L'épuration est une merveille, jusqu'à ce que je sois épuré moi-même, puisqu'un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. Mais le résultat premier et absolu, c'est que ma fameuse liste pure aura contre elle non seulement les communistes, les socialistes, les radicaux de tout poil, des groupes même de républicains, les abstentionnistes, et une partie peut-être des monarchistes, mais encore les candidats évincés, leurs amis, clients et parents, — et nous voilà dans de beaux draps ! Il faut rallier tout ce qu'on pourra des troupes républicaines, détacher peu ou prou des adversaires de principe, refaire l'union d'un côté, semer la division de l'autre, — et tenir jusqu'au bout : ce qui peut-être ne sera pas le morceau le plus facile du concert...

Le temps était maussade. L'organisme surmené de Yann se vengeait des fatigues de Saint-Majan et de Morlaix, en refusant aux facultés mentales et volontaires l'influx énergétique et la joie qui transfigure tout. Yann se sentit glisser dans le noir. La vie lui parut soudain plus amère, et le lâchage tout à fait logique.

— « Allons ! vieux fils, tu te dégonfles », conclut-il ; voilà ce que M. Beuzit me dirait, s'il voyait mes pensées. Eh ! ma foi, ce serait peut-être le moment d'aller l'interviewer.

C'était le moment, déclara M. Beuzit lorsque Yann descendit de vélo devant le seuil fleuri de roses au noble parfum.

— On ne te voit plus beaucoup, dit le vieux prêtre, depuis que ces suffrages populaires t'ont sacré grand homme. Tu auras pourtant besoin de ma voix pour conquérir ton fauteuil au Palais-Bourbon : tu as tort de négliger l'électeur que je suis, vieux fils !

Yann s'excusa : c'était facile et... ce n'était pas la peine. M. Beuzit bifurqua tout de suite sur la voie de la sorcellerie, comme il disait.

— Eh ! bien, Yann, tu es content du cadran magique, je pense ? Moi je suis content de toi : tu as fait honneur à ma mécanique ; du premier coup tu as réussi la mise en marche. Très bien !

— Pousser deux aiguilles et un bouton... le mérite fut mince, Monsieur Beuzit ! Mais votre invention est de taille à confondre l'univers. C'est inouï. Je regrette que vous n'ayez pas vu le spectacle. A payer sa place !

— Je n'ai pas besoin de voir pour croire, vieux fils. Après tout, puisque d'autres font servir le phonographe, le cinéma, la T. S. F. à leur propagande, ton machin est du même ordre — l'ordre de la physique électorale — et je ne vois pas pourquoi tu l'aurais négligé.

— Ni comment je l'aurais inventé, monsieur Beuzit ! De quel secours vous m'avez été !

— Mon Yann, cette histoire-là était très simple, au fond. Il suffisait de partir de ce principe que la matière est une et que, par conséquent, les phénomènes

divers — lumière, chaleur, électricité, etc., — ne sont que des manifestations d'une seule et même énergie. On l'appelle, selon les cas, énergie lumineuse, calorique, électrique, chimique, mécanique, tout ce que tu voudras. C'est du pareil au même. Toutes ces énergies s'engendrent, se succèdent, se remplacent, se res-tituent : mille aspects d'un même Protée.

— Le principe, ça va. Mais trouver ces applications ! Si vous n'étiez pas à m'écouter, je dirais que c'est du génie.

— Merci, Yann ! Rien n'est plus près du génie que la folie : tu as de ces compliments qui vont au cœur ! Tu sais, du reste, que depuis beau temps on avait appliqué le principe : dans la télévision les vibrations électriques sont transformées en vibrations lumineuses ; dans le cinéma parlant, la parole est traduite en impressions lumineuses qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, reproduisent de nouveau la voix.

— Certes, dit Yann. Mais que ces appareils sont compliqués ! Compliqués pour produire l'énergie, compliqués pour l'orienter, encore pour la capter, la transporter, la transformer...

— C'était bien là le *hic*, ma foi !

— Tandis que votre cadran, si petit, si simple, si fort !..

— Oui, c'est un progrès. D'autres feront encore mieux, lorsque la sensibilité infinie de la matière sera connue plus exactement, lorsque les forces mystérieuses de l'atome auront livré le secret de leur puissance déconcertante.

— Déconcertantes déjà, vos métamorphoses de sons en lumière, en impressions tactiles, etc... Une sara-bande emmêlée de sensations contradictoires !

— Ne parle pas de sensations contradictoires, Yann,

puisque toutes ne viennent que de la même énergie matérielle. Simple affaire de radiations, de champs de forces. Exemples, si tu veux : la même électricité produit la lumière dans les ampoules, le son dans les haut-parleurs, le mouvement dans les moteurs, la chaleur dans les radiateurs, la force chimique dans l'électrolyse...

— Je ne cesse pas de l'admirer, dit Yann. Ces champs de forces électriques et électro-magnétiques n'ont pas fini de nous prodiguer les surprises.

— Plus simple, si tu veux : la flamme du gaz éclaire, chauffe, émet une odeur caractéristique, produit une saveur alliée. C'est toujours une même énergie qui se manifeste, là aussi, de différentes façons.

— Restait à trouver le transformateur minuscule et tout-puissant, dit Yann.

— Evidemment, il fallut chercher. Un souvenir me guida surtout : le charbon, le carbone plutôt, qu'on a réussi à changer en diamant par le moyen d'un bombardement d'électrons. Si un corps a pu être ainsi transformé, si la structure interne des particules a été si profondément atteinte, remaniée, embellie, au point de devenir comme une autre matière ou du moins une autre chose, pourquoi pas de même les autres corps ? Une émission d'énergie, choisie, dosée et prolongée comme il convient — c'est-à-dire l'utilisation de cette force inouïe que les petits atomes contiennent et qu'ils dégagent en dehors d'eux-mêmes s'ils en sont décemment sollicités, voilà tout mon secret. Rien de sorcier, tu vois.

— L'œuf de Christophe Colomb, une fois de plus, monsieur Beuzit !..

— Maintenant, vieux Yann, tu es assez calé pour

passer à une autre série d'exercices. Raconte-moi ta prochaine campagne d'aspirant-député.

— Le début n'est toujours pas banal, dit Yann.

Et il raconta l'auto « gagnée » à Morlaix, la discussion de Landerneau, la liste pure enfin décidée. M. Beuzit souriait et se fermait tour à tour.

— Tu es jeune, dit-il enfin. Un vieux n'aurait pas marché si vite et il aurait mis des gants, plusieurs paires de gants...

— J'ai donc eu tort ? demanda Yann.

— Si tu plaides sur le fond, tu as gain de cause. Si tu plaides sur la forme, je ne sais pas trop. Mais le résultat surtout compte. Tu as taillé ; tu vas recoudre. Tu as voulu ton champ de bataille comme il est ; joue ton jeu, maintenant.

— Vous nous aiderez, monsieur Beuzit.

— Tâche de suivre le raisonnement, vieux fils. Posons d'abord les données du problème. Premièrement, le Finistère compte trois cents communes. Tu admetts ?

— Oui, monsieur Beuzit.

— Prends une cigarette. Voici du feu. Bien. Deuxièmement, vous êtes onze candidats : bien choisis, je reconnais ; tu as du nez, Yann, le flair électoral. Tu admetts encore ?

— Oui, nous sommes onze hommes, pour trois cents communes.

— Votre campagne durera trois mois ; c'est le tertio : tu admetts toujours ?

— Oui, trois mois. Nous avons l'intention de commencer tout de suite. A moins que ce soit risquer de fatiguer l'électeur ?

— S'il vient à donner des signes de lassitude, tu le laisseras souffler un juste moment, voilà tout. Combien de réunions comptez-vous faire ?

— Le plus possible. Le nombre n'est pas déjà fixé.

— Tu n'oublieras ni les affiches ni les journaux : ils agiront sur le peuple souverain presque autant que la parole parlée.

— L'expérience de Morlaix aura servi, monsieur Beuzit.

— Pour les réunions, une par semaine dans chaque commune, voilà qui ferait de vous tous des camarades des électeurs, connus comme si vous aviez tous toujours fréquenté tout votre monde.

— Treize semaines à trois cents conférences chacune ! Près de quatre mille conférences !... On n'y suffira jamais, monsieur Beuzit. On sera tous claqués avant la fin.

— Dis-moi tout de suite que j'ai perdu la tête ou que je suis un vieil imbécile. Merci. Et continue.

— Oh ! monsieur Beuzit !..

— Sur les trois mille neuf cents conférences, il est juste et salulaire d'attribuer le maximum au chef de liste...

— M. Martin est âgé. Il ne résistera pas à des fatigues excessives. Il faut ménager ses forces.

— D'accord. Mais si son nom tient la vedette sur la liste, tu sais très bien que le candidat le plus honni et le plus applaudi, selon les camps, ce sera le paysan Yann Seitek, adjoint-maire en Léon et conseiller général en Tréguier, pur des purs par-dessus le marché.

— J'aime mieux ça, dit Yann. Je voudrais que toute la liste passe, et si je pouvais empêcher mes co-listiers d'avoir à souffrir, ça m'arrangerait, à n'importe quel prix.

— Chacun aura sa part. Mais la tienne sera la plus grosse. Décomposons. Tu as dix confrères de misère et de gloire. Tous les dimanches cela fait soixante

conférences, à six par tête; plus deux sur semaine pour chacun : total quatre-vingts réunions par semaine. Ça va ?

— Espérons qu'ils marcheront et qu'ils tiendront jusqu'au bout. Mais on peut compter sur des camarades, aussi : tous ceux du Cercle, ceux des comités, les hommes qui se rallieront au bruit...

— Ces *ersatz* (sauf respect) fourniront trente réunions hebdomadaires, et, en outre, suppléeront les candidats hors de combat. Demande-moi ta part maintenant, mon Yann.

— Je vous écoute, monsieur Beuzit.

— Toi comme les autres, tu fais six réunions le dimanche; mais sur semaine, tu en fais deux par jour.

— Dans les endroits plus difficiles, je pense ?

— Dans cinq endroits à la fois; soit trente réunions dominicales et soixante les jours ouvrables; soit, au total, quatre-vingt-dix réunions par semaine, à toi tout seul.

Yann regarda M. Beuzit et parut complètement abasourdi.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Tu vas comprendre, vieux fils ! Tu parleras dans cinq endroits à la fois, toutes les fois que tu parleras, parce que tu auras cinq corps. C'est simple, tu vois.

— Vous croyez, monsieur Beuzit ?

— A une condition, cependant. Je peux te fabriquer cinq corps et davantage, sans me gêner. Mais cinq âmes, non, ça me dépasse. C'est à toi de fournir...

— Fournir cinq âmes ?

Yann regarda son vieux professeur, avec une stupefaction voisine de l'égarement. A force de rêves et de recherches, le savant déraisonnait-il un peu ?

— Si tu ne m'avais pas interrompu, tu te serais

épargné une sottise, jeune inconsidéré. Je n'ai jamais parlé de cinq âmes, mais seulement de cinq corps.

— C'est déjà bien ! murmura le pauvre Yann.

— Tu vas me dicter cinq lettres à la fois, c'est-à-dire cinq phrases sur des sujets différents, l'une après l'autre, et puis cinq autres phrases continuant chacune son sujet, et puis encore cinq autres de même; et je te réponds que j'écirai vite, en sténographie. Je prépare cinq feuilles. Sujets imposés : le chaulage des terres froides, le contrôle laitier, la campagne électorale de Morlaix, ton premier discours à la Chambre, une demande en mariage adressée à M. Brenterc'h. En route, mon Yann.

Yann nageait, ou sombrait dans la pire incertitude : s'en aller ? obéir ? feindre de croire ? prendre au sérieux l'aventure ? Il ne bougea pas.

M. Beuzit insista, le stylo dans la main droite, la cigarette dans l'autre :

— Je t'attends, vieux fils ! Commence par le sujet que tu voudras. Il me faut cinq pages, une par sujet, les phrases entremêlées. Une, deux, trois, partez !

Yann se risqua, se piqua au jeu, dicta en suivant des yeux le stylo qui se déplaçait rapidement sur chaque feuille et d'une feuille à l'autre, s'amusa même à presser l'allure au point de gêner le sténographe improvisé, signola les phrases comme si la postérité devait les recueillir, et conclut par ses noms et prénoms classés cinq fois de rang avec une vive précipitation. M. Beuzit alors se leva, embrassa Yann, lut en clair les cinq lettres, et s'écria :

— Tu enfonceras César et Napoléon, vieux fils, je suis sûr ! Avec un peu d'entraînement, tu dicterais encore plus vite, et peut-être une douzaine de sujets différents. Pour l'instant, cinq suffisent. Cinq corps

simultanés, cinq pensées à la fois ou presque : tu seras maître, mon Yann ! Ton esprit pourra s'exprimer par cinq bouches. Tu tiendras cinq réunions ensemble : à Quimper, Quimperlé, Châteaulin, Morlaix, Brest, si tu le veux. Tu prononceras cinq discours différents. Tu méduseras ton monde. Et les adversaires seront échec et mat. Vive toi, Yann Seitek !

Yann Seitek restait embarrassé. Qu'il pensât cinq pensées à la fois, à peu près, oui, il venait de le constater ; peut-être une fatigue cérébrale s'ensuivrait ; mais il en serait quitte pour limiter l'effort ou l'arrêter. Restait à trouver les cinq corps : aucune fée et aucun romancier n'avaient jamais osé pareille fantasmagorie. Convenait-il d'entrer dans la vie législative par cette porte bizarre ? et à vouloir trop réussir, n'assure-t-on pas l'échec ?

M. Beuzit parut assez refroidi par le silence de Yann.

— Tu crois que j'ai perdu l'esprit, mon pauvre enfant ! dit-il avec effort. J'espérais que tu aurais eu plus de confiance en moi. Tant pis. Crois ou ne crois pas, mais prends mon ours ; je veux dire mon appareil à condenser les atomes et à multiplier les corps.

— J'ai confiance, répondit Yann, mais c'est tellement imprévu !

— Allons, homme peu crédule, rappelle-toi le banc de fer chauffé par le soleil et déplacé le soir : à sa place, après un temps appréciable, des émanations, radiations, émissions de fer (donne-leur le nom que tu voudras) furent encore perceptibles et perçues.

— Sans doute. Mais...

— Rappelle-toi le sourcier Lambert. Il était resté longtemps assis dans un fauteuil. Quand il revint, encore après un temps appréciable, il retrouva dans

l'air la forme invisible et pourtant sensible de ses membres, dans une certaine chaleur ambiante, enclose au-dessus du fauteuil et entre les bras et le dossier, — quelque chose comme des radiations persistantes, qui restituaient mystérieusement comme un moulage aérien de tout son corps.

— Je veux bien, M. Beuzit. On pourrait discuter là-dessus et les théories abonderaient. Mais de ces émissions à la multiplication des corps, il y a de la marge.

— Tu as vu du radium ?

— J'ai vu du moins un chirurgien qui en avait, à Brest.

— Eh ! bien, si l'on a pu contraindre les émanations du radium, si fugitives, à se condenser par les grands froids, 150 degrés sous zéro, pourquoi ne pourrait-on pas saisir les émissions de particules des corps, leur garder la forme de ces mêmes corps, en construire comme des doubles de ceux-ci, et, si l'émission est assez puissante et abondante, en tirer plusieurs exemplaires ?... Radio-activité induite, murmura-t-il.

— Vous avez pu, monsieur Beuzit ?

— Ah ! ah ! tu ne m'accuses plus de folie, jeune homme ?

Yann sourit et il ne put s'empêcher de lancer une malice :

— Vous disiez tout à l'heure : « Rien n'est plus près du génie que la folie » ; dans le cas présent, je propose le « génie ».

— Je ne demande pas mieux que d'en avoir, vieux fils ; cela peut servir, je crois ; et il me semble que tu t'en es aperçu. Mais ne perdons pas notre temps.

— Pardonnez-moi, dit Yann.

— Ici, comme ailleurs, le difficile était de trouver

l'appareil, simple et léger, infaillible et perpétuel, capable de capter les émissions humaines, de les condenser sans les déformer, d'en faire des portraits vivants, marchants, parlants, de l'original émetteur. Regarde.

Le savant découvrit à Yann un appareil en forme de violon, de vingt centimètres de longueur sur six de largeur et de deux d'épaisseur, d'un métal sombre plus léger que l'aluminium, porteur d'une graduation de 1 à 15 sur tout le pourtour, avec un bouton en tête d'épingle au milieu. Yann se taisait.

— C'est trop volumineux, j'en conviens, déclara M. Beuzit. On fera mieux. Pour le moment, c'est la perfection maximum. Si tu veux avoir deux corps, tu appuies sur le bouton, deux fois. Pour deux corps, deux pressions. Inutile de dépasser cinq pressions : l'appareil ne peut pas fournir plus de cinq corps. Tu vois, c'est seulement l'enfance de l'art ; il grandira.

— C'est bien assez pour commencer, grands dieux ! Quelle histoire, pour me dépêtrer avec mes cinq corps ! est-ce que je les verrai, au moins ?

— S'ils sont assez près, oui. S'ils sont loin, non.

— Et alors ?

— Est-ce que tu as besoin de regarder ton corps — ton vrai corps premier — pour marcher, pour parler et le reste ? Tu as l'habitude, voilà ; et ton esprit, toutes tes facultés agissent sur ton corps sans tant de délibérations. Tu as pu dicter cinq lettres à la fois avec un seul et même esprit. Tu pourras prononcer cinq discours à la fois, ou presque ensemble, avec cinq bouches et un seul esprit. Et moyennant un peu d'habitude, tu n'y penseras même plus.

— Espérons. Mais il faudra prendre l'habitude. Et

de plus, est-ce que ces émissions de mon moi physique ne finiront pas par m'épuiser ?

— Notre sourcier Lambert n'avait ressenti aucune fatigue quand il retrouva ses atomes au-dessus de son fauteuil. Moi-même j'ai fait des expériences sur mon cadavre, et je me porte comme tu vois. Veux-tu essayer ?

— Un détail, s'il vous plaît. Comment faire pour loger mes cinq corps à la distance que je voudrai ? à l'endroit nécessaire ?

— Je t'attendais là, mon Yann. Maintenant que tu n'as qu'un corps, deux opérations essentielles suffisent pour te transporter d'un lieu à un autre : le vouloir, et marcher (à pied, à cheval, ou en voiture). Nous sommes d'accord ?

— Parfaitement, monsieur Beuzit.

— Pour transporter les cinq corps, ce n'est pas plus difficile. Ta volonté fixe les cinq endroits où tu veux envoyer chacun. Et tes copies animées circulent à travers l'espace, pour se fixer à ton gré.

— Voilà pour la manière. Mais la distance ?

— L'appareil est gradué de 1 à 15, chaque division partagée en 10 subdivisions, dont chacune vaut un kilomètre. Tu mets l'aiguille sur la distance désirée, et t'y voilà. Tu veux envoyer un de tes corps à Morlaix : mets l'aiguille sur 60 ; à Quimper, sur 80. Tu consulteras la carte que voici, où j'évalue les distances à vol d'oiseau. Tu sais lire une carte routière, je suppose, chauffard que tu es ?

— A quand l'expérience, monsieur Beuzit ?

— Applique le machin sur ton corps, sous la veste. Appuie sur le bouton. Mets l'aiguille sur 100 mètres, et pense que tu veux être à la corne sud de mon jardin. C'est fait ?

— C'est fait.

— Bien. Regarde au fond, là-bas.

Yann Seitek se prit la tête à deux mains et se cacha les yeux. Son double, impassible et muet, là-bas, le regardait.

— Appuie trois fois sur le bouton ; projette tes corps nouveaux aux trois autres coins du jardin. Et ne reste pas immobile et pantois, à te contempler en tes cinq exemplaires. Apprends plutôt à les faire parler. Tu viendras faire toutes les répétitions que tu voudras ; et quand tu sauras ton rôle sans broncher, nous pourrons te lâcher en liberté dans le département. Je répons du succès !...

... La nuit suivante, Yann dormit mal. Ce qui ne l'étonna guère.

Huit jours après, il conduisait son appareil avec maîtrise, chacun de ses cinq corps évoluant et parlant à des distances progressivement augmentées.

— Je vais t'en faire un autre, dit M. Beuzit. A cause des accidents possibles. Mais, désormais, rappelle-toi que si tu te casses la figure, tu en as d'autres de rechange, — à condition que la première tienne bon, bien entendu !

XI

LA CAMPAGNE MONSTRE.

Le dimanche 31 janvier, les feuilles radicales, socialistes, communistes s'esclaffèrent à l'envi, se répandirent en moqueries felleuses, multiplièrent les pronostics les plus spirituels, submergèrent la liste d'Action Républicaine et Sociale sous un déluge de calembredaines. Un journal radical, assez renommé pour ses maladresses et son outrecuidance enfantines, crut intelligent de baptiser le groupe des Onze du nom de « liste des fous ». Il s'écriait : « Aux fous ! » tout fier du rapprochement génial avec le cri sinistre des incendies. Et il donnait des preuves de son diagnostic infailible...

Pensez donc ! Commencer déjà la bataille ! Trois mois avant les élections ! Et annoncer — boufre ! — trois cents réunions dans la première semaine ! Toutes les communes alertées à la fois ! Mais jamais l'on n'avait vu pareil débordement salivaire et pareille hâte de bercer le populaire aux ronronnements de la politique ! Bousculer toutes les habitudes, sans prévenir, comme ça, et partir sans s'inquiéter des adversaires et du qu'en dira-t-on ? Insensé, trois fois insensé ! Est-ce que ces onze-là vont tout avaler, peut-être ?

A vrai dire, il fallait reconnaître que la liste aurait pu être plus mal composée. Chacune des anciennes circonscriptions avait son candidat. Chaque groupe de professions aussi : un grand chef de la Marine, un héroïque patron de canot de sauvetage, un petit commerçant, un négociant, un artisan connu pour son apostolat social, un fonctionnaire, un retraité, un médecin, l'avocat M. Martin, un propriétaire foncier créateur d'œuvres agricoles, et le paysan Yann Seitek. Tous connus dans leur secteur, plusieurs dans tout le département, tous d'une vie privée indiscutable, capables de parler et de s'imposer à un auditoire quel qu'il fût, jamais compromis par la défaite ou par des alliances gênantes, tous dans la force de l'âge — M. Martin et Yann Seitek étant les deux extrêmes, — et un programme bien au point, national et départemental, hardi mais non téméraire, sans phrases mais non sans allure... inattaquable à tout homme réfléchi.

Mais trois cents conférences!.. trois cents en une semaine... trois mille neuf cents dans le trimestre!.. quelle audace et quelle folie! Et pourtant la liste était donnée, par arrondissements et par cantons et communes, en fort bel ordre, en première page des journaux amis ou alliés, avec des commentaires à l'emporte-pièce, surtout dans les cinq hebdomadaires républicains : *Union* de Quimperlé, *Progrès* de Quimper, *Courrier du Finistère*, *Résistance* de Morlaix, et *Chronique Brestoïse*, qui promettaient une suite formidable et des comptes rendus de la meilleure encre. Photos, cinéma, phonographe, T. S. F., autos et avions de propagande, avec discours et chansons et distributions de tracts et d'images, etc..., rien n'était oublié.

Un détail fut relevé par un seul adversaire, *Le Con-centré*, plus attentif ou plus chanceux. Que chacun des co-listiers prononçât six discours par dimanche, en six communes différentes, passe! Mais que Yann Seitek osât annoncer qu'il ferait trente conférences le même jour, en trente lieux différents, voilà qui dépassait les bornes. Du reste, ce n'était qu'un bluff facile à déceler : en effet, en y regardant de plus près, on remarquait, par exemple, que la même heure était assignée à Quimperlé, Quimper, Châteaulin, Brest et Morlaix, — qu'une deuxième série comprenait, à une autre heure, Briec, Crozon, Lanmeur, Daoulas, et Arzano, — une troisième (toujours cinq ensemble) englobait Concarneau, Pleyben, Plouigneau, Bannalec, Saint-Renan; la quatrième prenait Douarnenez, Le Faou Saint-Thégonnec, Riec, et... l'île d'Ouessant; la dernière se promenait à la fois à Elliant, Châteauneuf, Sizun, Scaer et Ploudalmézeau...

Le moyen de croire à de pareilles balivernes? Yann Seitek et sa liste se moquaient du public, voilà tout. Yann avait-il découvert quatre sosies qui parleraient sous son nom?... Mais quel besoin de ce subterfuge? Des amis non candidats étaient annoncés pour trente conférences par semaine : on pouvait élargir le recrutement, sans tout ce battage ridicule, sans ces quasi mensonges qui ne tromperaient personne...

Le journal ennemi résolut d'en avoir le cœur net et d'étouffer dans l'œuf « le carnaval Yannik », comme il disait.

Il annonça, le 1^{er} février, qu'il enverrait dix reporters, deux par deux, dans chacun des cinq chefs-lieux d'arrondissement et que « les vantardises du paysan gonflé » seraient bientôt dégonflées. Le 6 février, il publia triomphalement qu'à Brest, Châteaulin, Quim-

per et Quimperlé, aucune chambre n'avait été retenue dans aucun hôtel ni dans aucune maison particulière pour le fameux Seitek et les sosies, ni pour ce jour ni pour la nuit après la conférence. A Morlaix, on savait qu'il avait sa permanence avec une chambre, depuis son élection au Conseil général: il ne parlerait donc qu'à Morlaix. Dans un morceau satirique bien enlevé, *Le Concentré* représenta les cinq Yann reprenant à toute bride le chemin de l'écurie, et couchant tous ensemble dans le lit commun forgé de toutes pièces par l'imagination en délire du Saint-Majanaïs. Il concluait judicieusement:

— « Vous ne voterez pas pour un fou. Vous ne l'écoutez même pas. A Saint-Athanase (1), la liste du fou! »

Un post-scriptum (*Note de la rédaction*) ajoutait cependant que, par scrupule professionnel, les dix reporters du *Concentré* se rendraient à leurs postes le 7, et que le numéro du 8 serait sensationnel...

Chose curieuse, les journaux de l'Action Républicaine et Sociale ne relevèrent pas l'insulte, n'embouchèrent pas la trompette, parurent tout à fait n'avoir rien lu des factums du Cartel. Ils rééditèrent simplement la liste des trois cents conférences de la semaine du 7 au 13 février, en ajoutant celle des trois cents suivantes, pour la semaine du 13 au 19. C'était, du reste, le même ordre de bataille: cent quatre-vingts réunions par les dix co-listiers de Yann, trente par des amis non candidats, et les quatre-vingt-dix autres par Yann Seitek, toujours par séries de cinq simultanées. C'était tellement inimaginable et à la fois or-

(1) Asile d'aliénés, à Quimper.

donné, qu'on n'osa plus crier « au fou! ». On attendit la suite.

Or, en même temps, les adresses de quarante-trois permanences, une par canton, paraissaient dans les journaux et sur les affiches, dans toutes les communes; d'autres étaient annoncées qui seraient créées au fur et à mesure des besoins et du progrès de l'organisation.

Des sections de Jeunes Gardes surgissaient, s'exerçaient, s'enthousiasmaient, prêtes à tous les services en leur pouvoir, spécialement à la police des réunions, comme on le vit dès les premiers jours. Des comités féminins avaient pris en main la souscription ouverte dans les trois cents communes. Autrefois, les femmes de Bretagne avaient filé pour la rançon de Duguesclin: maintenant, la quenouille hors d'usage (et de peu de rapport au surplus), la « quête », la mendicité, comme aimaient à dire les « Rouges » avec un mépris éclatant, devint une œuvre patriotique et magistralement organisée.

Les candidats donnaient l'exemple: ils s'étaient taxés eux-mêmes à cinquante mille francs chacun (premier versement), pris sur leurs fonds personnels ou empruntés. Ils avaient reçu des grands Comités de leurs partis les subsides ordinaires. Ils avaient sollicité les rares grosses fortunes « bien pensantes » du département. Ils prirent l'engagement public — et dangereux quoique idéalement moral — de ne distribuer ou laisser distribuer en leur nom ni boisson ni argent: économie appréciable et preuve de confiance dans l'énergie des électeurs. Mais de tout février aucune liste de souscripteurs ne fut publiée. Plus tard seulement, lorsque les frais parurent énormes — et ils l'étaient — et que les hommes des autres listes

poussèrent le cri habituel : « D'où vient l'argent ? » avec une frénésie trop raisonnée pour être sincère, alors les noms et les sommes répondirent, sans commentaires, écrasants par leur nombre et leur générosité, indice déjà de la victoire en marche, et générateurs de nouvelles adhésions payantes : car rien n'est plus commun que de voler au secours de la victoire et de se rallier au panache acclamé par des foules.

On remarqua, entre tous, les envois splendides de Morlaix, ville, canton et circonscription, qui avait adopté son Conseiller général et qui marchait à fond, connaissant l'homme et fier de l'avoir inventé et par là imposé au département.

La troisième de Brest ne se laissait pas vaincre en largesses. Le canton de Ploudalmézeau venait au premier rang : Mlle Philomène Brenterc'h, présidente du Comité féminin, n'avait rien négligé. Aucun emballement de sa part. Une tête bien faite, froide et toujours prête à recevoir la bonne et la mauvaise fortune avec le même sourire, habile à la prospection des bonnes volontés, des talents et des dévouements, insinuante et pourtant agréable, ne perdant jamais la mémoire d'un geste ami et sachant le montrer sans appuyer, parfaitement décidée à laisser passer les rebuffades et à gagner l'adversaire à force de services rendus... « Elle est enragée », disait le « Brenterc'h vieux », pas mal content qu'on vît le savoir-faire de son unique, après tout pas tellement inférieure à son sorcier de futur mari...

De semaine en semaine, la souscription grossissait. Elle en vint à dépasser les prévisions les plus optimistes et les besoins calculés avec la plus généreuse méthode. L'Action Républicaine et Sociale annonça qu'elle réservait un million pour les campagnes fu-

tures et pour la victoire permanente. L'élan ne s'arrêta pas.

— « Nous envoyons un pourcentage aux Comités supérieurs ! » déclarèrent les Onze.

L'argent continua d'affluer.

— « Nous créons un préventorium, un sanatorium, une Société d'habitations à bon marché, des écoles professionnelles... Nous dotons les œuvres sociales déjà existantes... Nous publierons nos comptes, recettes et dépenses, et nos permanences expliqueront à qui voudra... »

L'argent venait toujours.

Quand février finit, déjà chacune des trois cents communes avait entendu quatre conférences, et tous les candidats avaient été vus par leurs futurs électeurs, les uns en réunions publiques, les autres en visites privées plus ou moins étendues.

Au mois de mars, une campagne de banquets doubla l'effort et le progrès des conférences : la souscription permit de mettre les cartes « à la portée de toutes les bourses ». Réunions communales, cantonales, intercantionales, dans les plus grandes salles et en plein air, conquêtes individuelles par le travail de ferme en ferme, d'atelier en atelier, de quartier en quartier, entraînant, mordant, cœur à cœur, populaire fraternité, eh ! n'était-ce pas déjà un air de victoire qui partout s'épandait et que les masses respiraient, pénétrées jusqu'à l'obsession par cette certitude peu à peu justifiée : — « Près d'eux, les autres n'existent pas ! » La liste Martin-Seitek dominait l'opinion. Elle remuait le pays sans l'agiter. Pour être dans le mouvement, pour vivre avec son siècle, il fallait être Seitekiste, ou Yannik, et toute la rage des Rouges n'y pouvait rien, — que faire rire un peu plus.

Dire que cette rage n'avait aucune raison de s'exhaler... hélas! Les candidats radicaux, socialistes, communistes, étaient débordés. Pour parer au danger de dispersion des suffrages, les socialistes et les communistes avaient résolu de présenter des listes incomplètes: cinq noms pour les premiers, trois pour les seconds. Les radicaux, par point d'honneur et par sagesse aussi (car ils ne pouvaient sans dommage avouer qu'ils craignaient) avaient maintenu leurs onze candidats, tout en recommandant aux hommes « sûrs » de faire bloc surtout sur les cinq premiers noms. Les uns et les autres avaient ouvert des souscriptions: l'enthousiasme, le nombre et le rendement humilièrent par leur faiblesse les promoteurs! Certes les chiffres publiés, sincères ou arrangés, auraient paru victorieux dans une époque moins spéciale. Mais les initiatives des yanniks avaient renversé l'échelle des valeurs. La mode était cette année-là de paraître sur les listes de souscriptions républicaines et sociales. Rien à faire contre cet engouement, pendant les trois mois de campagne. La liste A. S. R. grandissait de tous les déboires des trois autres.

Cependant, les sages des partis rouges ne se laissaient pas envahir par le doute déprimant. Ils étudiaient les scrutins précédents, généraux et locaux. Ils constataient que la poussée à droite, comme ils disaient, ne s'était fait sentir que dans trois cantons sur quarante-trois depuis huit ans, et que jamais la représentation sénatoriale du Finistère n'avait été plus homogène — toute à gauche. Ils voulaient bien accorder que l'entregent, l'audace, la volonté des Onze et l'immense popularité de Yann Seitek affaibliraient la position du Cartel; mais jamais, ils ne déplaceraient les milliers de voix nécessaires pour passer tous

à la majorité absolue. Il resterait bien trois ou quatre yanniks sur le carreau.

Or ce calcul prouvait, à lui seul, que la confiance désertait le camp rouge. Les Onze affirmaient sans se lasser qu'ils voulaient être élus, tous ensemble, à la majorité absolue, et qu'ils avaient la certitude d'être suivis, portés, par le peuple souverain.

— Mais alors, leur criait-on, il n'y a plus de représentation proportionnelle? Si vous enlevez tous leurs sièges aux partis opposés, leurs tenants ne comptent plus pour rien!

La réponse était facile.

— Nous ne pouvons passer que si des radicaux, des socialistes, des communistes, votent pour nous. S'ils votent pour nous, c'est qu'ils ne tiennent plus aux idées rétrogrades et aux programmes périmés de leurs anciens meneurs. Si donc ceux-ci n'ont plus de troupes, ou si peu que rien, ils ne représentent plus rien, ou à peine, et c'est notre liste qui devient l'expression de la volonté unanime du corps électoral. Laissez venir le scrutin, et la justice enfin régnera. Vous verrez!

Le 28 mars, mardi de Pâques, cinq grands banquets de chacun deux mille couverts, aux cinq chefs-lieux d'arrondissement, furent suivis de réunions monstres en plein air, qui rappelaient les meetings d'O'Connell autrefois et qui arrachèrent des aveux, des cris d'admiration aux adversaires eux-mêmes.

— Non, déclara un correspondant de journal anti-religieux, il n'y a que les calotins pour savoir monter des organisations de ce calibre-là!

Des journaux de Paris, de Londres, d'Amérique suivaient les luttes des partis finistériens, les uns favorables aux yanniks, les autres plutôt neutres, tous

obligés de louer le cran, la modernité, le dévouement des Onze et leur succès.

— Toutefois, remarquaient-ils, les discours les plus applaudis à la Chambre n'entraînent pas toujours des votes conformes. Dans le secret de l'isoloir, qui sait comment va réagir l'électeur ?

M. Martin et ses co-listiers s'en préoccupaient aussi.

Le 9 avril, un samedi, tous les hebdomadaires du parti lancèrent une convocation... insensée, formidable, stupéfiante, inouïe : ils appelaient la Cornouaille à un banquet de quinze mille couverts à Quimper, et le Léon avec le Tréguier à un banquet de vingt mille couverts à Landerneau.

Les onze candidats A. S. R. parleraient au cours de l'un et de l'autre, qui auraient lieu le même dimanche, 17 avril, et qui seraient la préface de deux meetings tenus dans les mêmes villes, avec discours d'anciens ministres du Parti, dont deux Présidents du Conseil. On comptait sur 35.000 manifestants à Quimper, 50.000 à Landerneau.

Le 11, les restaurants démontables arrivaient à pied d'œuvre aux terrains loués près des gares. Toute la semaine, bancs, vaisselle, couverts, provisions, tentures, drapeaux fournis par des adjudicataires finistériens, s'entassaient et vite étaient répartis près des tables. Des autos minuscules transportaient sur le terrain entrepreneurs, cuisiniers, fournisseurs, parmi les matériaux et les curieux. Le 16, à minuit, tout était prêt ! Le 17, pas un accroc au programme.

Les trains spéciaux, les autocars, les autos, les vélos, des bateaux même venus des îles d'Ouessant, de Molène, de Sein, etc., tous les véhicules possibles amenaient et amenaient les foules d'hommes et de

jeunes gens, graves, conscients de l'œuvre à parfaire, décidés à tout pour la Cause.

Ils apprenaient avec stupeur qu'un obscur député sortant, transfuge de plusieurs partis, avait essayé de faire interdire les meetings par l'autorité. Le Préfet y avait prêté les mains, sous prétexte de désordres à craindre : une contre-manifestation avait été annoncée, en effet, comme il est d'usage en pareil cas. Le ministre avait paru un moment disposé à écouter les... trembleurs intéressés. Mais les Onze alertés ne s'étaient pas laissé faire.

Ils avaient télégraphié avec simplicité au Président du Conseil : « Si meetings interdits, ne répondons pas des conséquences. Milliers d'électeurs viendront inévitablement. Vie contre-manifestants alors en danger. Si meetings autorisés, rien à craindre ». Et l'avion du service régulier Guipavas-Paris avait transporté à la capitale trois délégués qui avaient enlevé la permission, au nom de la liberté et du bon ordre. Du coup, le député protestataire pouvait se tenir certain de ne retrouver pas son fauteuil au Palais-Bourbon...

Quant aux contre-manifestations, elles furent grotesques. Des voyoux, pleins de chansons obscènes et porteurs d'écriteaux bêtes à pleurer, — des communistes étonnés de leur petit nombre, — des socialistes gênés de la compagnie, instituteurs assez honteux de se produire en pareil équipage, radicaux peu ravis de marcher derrière le drapeau rouge au chant de *l'Internationale* et du *Ça ira*, — deux ou trois centaines de pauvres gens, en tout, maintenus loin de la foule yannik par des gendarmes et des soldats d'une tendresse relative... quelle démonstration plus encoura-

geante pour les hommes d'ordre, patriotes et vrais amis de la liberté!

Un épisode comique, à Landerneau, détendit les esprits.

Un sénateur de l'âge primaire, son écharpe tricolore sur la chemise bien empesée, avait ouvert son pardessus et s'écriait, à la tête de son quarteron de partisans :

— Défendons le drapeau tricolore! Allons, enfants de la Patrie!... Nous abattons toutes les Bastilles. Nous fermerons...

— Ta g...! hurla un voyou.

Ce qui empêcha la postérité de connaître à jamais quels autres terribles le vieillard tricolore se proposait de fermer...

Les journaux racontèrent, à l'époque, que plusieurs autocars furent accueillis à coups de pierres quand ils rentrèrent dans les villages, surtout en Cornouailles, qu'il y eut des femmes excitées et des hommes inconscients qui se couchèrent devant les roues, soit pour se faire écraser et jeter ainsi le discrédit sur les électeurs yanniks, soit pour contraindre les chauffeurs à stopper et permettre ainsi à des brutes d'envahir les voitures et de maltraiter les occupants. Cas isolés, sans doute, mais encore trop nombreux, qu'il convient de relater parce que l'histoire ne perd jamais ses droits.

Quant aux Rouges, plusieurs allèrent au-devant de la correction méritée. La boisson ou la fureur, ou l'une et l'autre, les avaient portés à poursuivre de leurs insultes et de leurs menaces des électeurs inoffensifs. Outrés et excédés, ceux-ci perdirent patience, et des raclées illustres guérèrent pour longtemps, de leurs visées sauvages, les fils de la Révolution! Mais ils se gardèrent bien de s'en vanter...

Ainsi, à huit jours du scrutin, la puissance des Onze s'affirmait, et l'affection de la masse pour eux. Y avait-il exactement 85.000 personnes aux deux meetings? qui les aura comptés un à un? Mais, n'était-ce pas déjà formidable que 35.000 électeurs eussent pris part aux deux banquets? et quelle menace pour le Cartel!.. Au lieu des 162.000 votants accoutumés, au lieu des 91.000 suffrages cartellistes et 71.000 anticartellistes, quels chiffres convenait-il d'augurer cette fois?

Des manœuvres de dernière heure avorteraient, devant cet élan populaire. Toute propagande était handicapée, annulée, ridicule là-contre. La honte et le désespoir s'installèrent aux camps du Cartel. Comment, comment parer à la débâcle? Ah! ce Yann Seitek et ses cinq corps! Malédiction!..

XII

L'ATTENTAT.

Les élections prochaines, le grand mouvement d'opinion déclenché, les « transports de troupes », magnifiquement agencés, trois mois de luttes politiques intenses, le mystère plusieurs fois renouvelé de salles muettes ou odorantes ou nauséuses à volonté — à la volonté de Yann ou de ses amis, semblait-il, bien que jamais nulle parole et nul indice n'eussent permis d'établir même un commencement de preuve, — le prodige déconcertant de Yann Seitek présent dans cinq salles à la fois, la régularité stupéfiante d'un tel phénomène jamais jusqu'alors relaté, l'imminence de la victoire des Onze yanniks... c'était une fièvre permanente, à très haute température, plus haute tous les jours, qui s'était emparée de certains adversaires. Les opinions se heurtaient :

— Yann Seitek fait marcher des sosies ! criaient les uns.

— Ils ont tous autant d'esprit que lui, autant de courage, la même voix ! ripostaient les autres. Ça ne n'est jamais vu.

— Il n'a pourtant pas cinq corps ?

A quoi des érudits répondaient :

— On a vu des personnages saints, autrefois, qui se payaient deux ou trois corps, de temps en temps.

— Oui, mais jamais plus de trois corps, et très rarement dans leur vie...

— Du spiritisme, alors ?

— Blagologie, les ectoplasmes des médiums ! c'est prouvé cent pour cent, ces fraudes-là !

— Alors, quoi, de la sorcellerie ?

— La sorcellerie électorale ? vous voulez rire ? Et puis, remarquez : Yann Seitek n'a plusieurs corps que pour les conférences. Avant et après, vous pouvez fouiller partout, on ne le trouve jamais que dans un endroit, avec un seul corps, son corps naturel.

— Il a fabriqué des automates parlants et raisonnants, peut-être bien.

— Pas possible, non plus. Des automates, on saurait bien dans quel magasin d'accessoires il les remise entre leurs apparitions. Et ceux-ci on ne sait jamais. Du reste, on peut leur serrer la main, ils sont faits de chair et d'os comme vous et moi. En apparence, du moins.

— Pour moi, concluait un habile, c'est de la fumisterie, ni plus ni moins. Des cinq Seitek, il y en a quatre qui sont des compères bien maquillés, qui se font la tête de Yann au bon moment, et qui s'esbignent dans la coulisse pour se nettoyer et pour se mêler à la foule sous leurs couleurs naturelles. C'est simple.

— Et même trop simple...

Des gens sages proposaient bien de laisser tomber, la seule chose importante étant le résultat du scrutin. Mais allez raisonner un peuple surexcité par le mystère !...

La vérité, qui l'aurait jamais soupçonnée, qui l'aurait crue ?

Dans chacune des villes et des bourgades où Yann devait parler, peu avant la réunion arrivaient deux

des jeunes hommes du Cercle de Saint-Majan. Toujours les deux mêmes ensemble : Jean et François Arzel, Job Kervazé avec Vincent Malgorn, Pierre Le Moan et Jacques Lamendour, Yvon Marc'hadour et Jean-Marie Denmad ; Guillaume Arzel se présentait en compagnie de Yann Seitek en personne. Les « gardes-du-corps », comme on avait fini par les appeler, s'entendaient avec le comité local et avec la section de Jeunes Gardes, visitaient la salle choisie, vérifiaient toutes les précautions et dispositions prises ou à prendre ; excursionnaient avec leur auto ; revenaient peu de minutes avant l'heure H... et quand ils revenaient, Yann Seitek les accompagnait. Après la séance, Yann faisait ses adieux aux amis, serrait des mains, prenait l'auto avec ses trois lieutenants, et on ne lui connaissait qu'un domicile et un lieu de repos : Morlaix et Kerzister... et jamais on n'y voyait qu'un seul Yann, et dans un seul des deux endroits.

Seulement, il y avait un cheveu. Si tout se passait normalement dans chaque ville et dans chaque salle, cela n'expliquait pas comment Yann Seitek était présent dans cinq salles à la fois... De quoi, vraiment, ses doubles étaient-ils faits ?

Les histoires du vieux temps remontaient dans certaines mémoires. L'imagination celtique travaillait sur des données légendaires. La passion politique apportait un ferment violent. Des aventures de loups-garous, s'il vous plaît, couraient les fermes du Yeun-Ellez (1), et se répandaient aux quatre coins du Finistère, accueillies avec des rires ici ou là, avec une frayeur, dissimulée ou non, ailleurs. De vagues réminiscences d'envoûtements antiques ou moyenâgeux sur-

(1) Marais des Monts d'Arrée, réputés diaboliques.

gissaient et s'implantaient dans les esprits formés aux récits du coin du feu, l'hiver, quand le vent passe sur les champs vides et dans les branches qui pleurent. On se demandait si les cinq corps de Yann tenaient leur vie de sa vie, et qu'arriverait-il si l'un d'eux était mis à mal ?

Aux questions posées au hasard des contradictions publiques, Yann répondait toujours avec patience et clarté. Quand de la salle quelqu'un osait jeter la demande cruciale : « Mais dis-nous donc qui tu es ? » Yann souriait :

— Vous me connaissez. Mon nom est sur toutes les affiches et sur toutes les lèvres... Yann Seitek, candidat A. S. R.

Insistait-on, poussait-on la colle à fond, par exemple en demandant : « Es-tu ici ou à Landerneau ? est-ce Yann qui est ici ? ou un autre, qui a pris sa figure ? As-tu trente-six corps ? » il répondait :

— Je n'ai qu'un corps, comme chacun de vous.

— Mais tu es dans quatre autres endroits aussi ?

— Certainement. Les affiches et les journaux l'annoncent : je ne veux pas tromper le public et je ne le trompe pas. Je suis là, comme ici.

— Comment fais-tu ?

— Comme je peux ! La méthode n'est pas encore dans le commerce...

Et il fallait bien se contenter de cette défaite : parce que, à se montrer trop curieux, à essayer de l'obstruction, à vouloir échapper à la discipline maintenue par les Jeunes Gardes, on n'aurait réussi qu'à se faire expulser ou à déclencher des phénomènes agaçants de surdité collective, de dermites en commun, d'hallucinations généralisées et stupides, encore que brèves et sans conséquences.

Un soir cependant — c'était le jeudi 28 avril — Yann Seitek parlait, suivant le programme, à Pont-l'Abbé, Carhaix, Taulé, Brest et Ploudiry. Le temps était orageux. Les esprits aussi. Les journaux du Cartel avaient jeté sur le marché des quantités d'épithètes, d'injures, d'insultes, de diffamations qui, en tout autre temps, auraient fourni de la besogne pour plusieurs mois aux tribunaux correctionnels du Finistère. Il leur en restait cependant; ils déballaient leurs derniers stocks avec précipitation, l'écoulement devant s'arrêter net le 30 avril à minuit, de par la loi.

Partout on donnait Yann Seitek vainqueur à 100 contre même pas 1, et l'on s'accordait à tenir cinq autres de sa liste comme certains d'être élus, soit au quotient, soit à la plus forte moyenne. Des emballés estimaient cette proportion trop faible: ils revendiquaient huit sièges pour la liste A. S. R., laissant deux aux radicaux, un aux socialistes. Et même — mais ceci n'était qu'une opinion sans valeur, que Marseille elle-même aurait à peine tolérée — plusieurs se faisaient fort de prouver, d'avance, que toute la liste passerait à la majorité absolue! Ils ajoutaient bien, pour éviter d'être conviés à faire un stage à Saint-Athanase (1), que Yann Seitek ne se cachait pas pour affirmer le même espoir: mais on leur répondait que Yann, docteur ès choses électorales, ne parlait pas sérieusement et n'opérait par là qu'une manœuvre d'intimidation, et rien autre.

On discutait ferme. Des disputes éclataient. Les vaincus désignés encaissaient mal. Non pas les candidats « rouges », mais leurs partisans. Les candidats n'hésitaient pas à croire à un vrai succès, à un suc-

(1) Asile d'aliénés, à Quimper.

cès éclatant de la liste Yannik: une campagne montée comme la sienne, un tempérament comme le sien, le cran de ses co-listiers, l'ardeur de ses gardes-du-corps, une adhésion grégaire du « matériel » électoral à des meneurs qu'il fallait avouer splendides... oui, les yanniks enlèveraient la majorité des sièges. Mais il en resterait quelques-uns pour leurs adversaires: lesquels de ceux-ci arriveraient en tête de leurs listes respectives et seraient élus? — tout le débat était là et, en attendant de savoir — dans trois jours — chacun travaillait pour tous et surtout pour soi. Tandis que les A. S. R., avec un admirable esprit d'équipe, d'un bout à l'autre avaient foncé pour toute la liste, tous pour tous: et le public l'avait bien remarqué, non sans une sympathie accrue.

L'imminence de la solution, bien loin de mettre les hostilités au ralenti, paraissait les exacerber. Les Jeunes Gardes avaient toutes les peines du monde à maintenir une paix relative, à force de manœuvres adroites, de silences résolus, d'incorrupible fermeté.

A Brest, surtout, les groupes s'agrippaient, s'interpellaient, se menaçaient. Plusieurs expulsions n'avaient douché les bandes qu'au minimum. L'apparition de Yann Seitek, saluée à l'ordinaire par les ovations des uns et par le mutisme renfrogné des autres, détermina des salves d'applaudissements et aussi des bordées de sifflets, des hou-hou, des insultes, dont l'habitude avait semblé perdue. Yann en avait vu d'autres. Il attendit le calme. Il savait bien qu'il posséderait son monde quand il voudrait.

Puis il parla. Comme un frère explique à ses frères l'entreprise qui pourra les sauver, leur procurer le mieux-être et le bonheur sur la terre, autant que possible. Aucune critique. Aucune attaque. L'exposé pai-

sible de la vérité. La salle ne bronchait plus, bercée au grand rêve qui attire les hommes: s'évader enfin de la misère, saisir le bonheur, vivre à plein, et... toujours, s'ils pouvaient.

Soudain, comme il lançait sa péroraison, un claquement de rien fut entendu (un briquet assez fort, peut-être), la flamme d'une allumette brilla... et Yann, sur la tribune, portant les mains à la poitrine, s'effondra.

D'un bond, Guillaume Arzel se précipita devant la table de l'orateur, pour protéger son ami contre les balles encore possibles. Quémeneur, en même temps, avait saisi le corps inerte et, refusant toute aide, l'avait transporté dans une chambre derrière l'estrade. Dans la salle, une bataille s'était engagée, ou plutôt un lynchage allait être opéré, quand les Jeunes Gardes, énergiques et rapides, étaient intervenus: les voisins du meurtrier l'avaient bousculé, renversé, piétiné, ils lui avaient tordu les poignets, et l'on peut se demander à quels restes innommables le corps sanglant allait être réduit, quand les Jeunes Gardes ayant écarté les vengeurs, l'homme fut ramassé, porté dehors à travers les horions de la foule, et confié à la pharmacie la plus proche.

Le président de la réunion, à force de coups de sonnette et grâce à la discipline des groupes yanniks répartis dans la salle, rétablit le calme et obtint un silence relatif. Il flétrit l'attentat. Il célébra le courage de Yann Seitek que tous les partis admirent, dit-il, pour son évident amour du peuple, son esprit de justice et sa modération.

— Je suis certain, dit-il, d'être ici l'interprète de vos sentiments à tous, partisans et adversaires, en vous demandant d'applaudir avec moi le bon citoyen

et le grand orateur, le rude Breton qu'un inconscient a pu descendre, mais qui, nous l'espérons, nous le voulons, pourra bientôt reprendre son poste de combat, pour le mieux-être de ses frères! Citoyens, un ban pour Yann Seitek!

Or, tandis que la salle, émue, comme endeuillée, battait — tristement — le ban rituel, on vit Quémeneur revenir près de Guillaume, et tous les deux parler au président, qui leva les bras au ciel et courut — le mot n'est pas assez fort — vers la chambre du blessé, ou du mort. Personne ne bougeait plus. Toutes les cigarettes et toutes les pipes s'étaient éteintes. Les têtes, anxieuses, se tendaient toutes vers l'estrade, comme pour percer le mystère trop lent. Et nul ne songeait à envahir l'étroite plateforme. Cette discipline totale avait quelque chose d'effrayant, de funèbre... et pourtant un espoir volontaire planait!

... En une seconde, les deux mille hommes furent debout, hurlant, acclamant, battant des mains, fous, possédés, joyeux, triomphants: entre Guillaume et Quémeneur, derrière le président radieux, Yann Seitek s'avancait! Droit, ferme, souriant à l'ovation, les regards attachés sur les groupes amis, les yeux bientôt embués de larmes, il se tint un long moment au milieu de l'estrade, savourant les minutes d'union sacrée. Puis il réclama de la main le silence. Sans gestes, sans éclats de voix, très doux, il parla.

— Au malheureux qui s'est oublié tout à l'heure, je n'ai pas à pardonner. Il n'est pas le vrai coupable. D'autres ont armé son bras! Les vrais coupables sont tous ceux qui n'ont pas craint d'affoler les cerveaux trop faibles par leurs excitations quotidiennes. Quand nous appelons le peuple à la fraternité, à l'union, à l'affection unanime, — quand mes co-listiers et moi,

dans près de quatre mille conférences, ardemment soutenus par des équipes merveilleuses d'amis connus et inconnus, nous n'avons fait appel — et vous le savez bien, citoyens! — qu'aux sentiments les plus purs et les plus généreux, — quand nous rêvions de faire autour de nous, de notre dévouement à la chose publique, de notre désintéressement aussi, de faire le rassemblement de tous les bons citoyens, c'est-à-dire, n'est-ce pas, de tous les Bretons de la Cornouaille, du Tréguier, du Léon, — quand nous apportons la paix pour la prospérité, — voilà, citoyens, ce que des égarés ont fait d'un de nos frères: un assassin! Je le dis sans haine et sans colère: vous pourrez le redire autour de vous, vous qui m'aurez vu et entendu ce soir. Je ne condamne personne. Je pardonne et je plains! Mon malheureux agresseur ne sera pas poursuivi. Je veillerai à ce qu'il reçoive les soins nécessaires. Car — ici Yann ne réprima pas un sourire de gaité jeune — je crois bien, je me porte mieux que lui!.. Merci de m'avoir défendu. Merci de m'avoir applaudi. Yann Seitek, il faut croire, a des corps de rechange; ou bien il ressuscite comme il veut: à votre service, citoyens, mes amis!..

« Nouvelle ovation indescriptible », racontent les journaux de l'époque, « la salle debout acclame l'orateur! »

Le président eut à peine le loisir de lire l'ordre du jour. D'emblée, il était accepté, voté, à mains levées, au chant unanime de la *Marseillaise*.

Or, Pont-l'Abbé, Carhaix, Taulé, Ploudiry s'étaient étonnés, le même soir, à la même heure, de voir Yann Seitek porter la main à la poitrine et faiblir, à la fin de sa conférence, rester quelques minutes comme l'esprit absent, la voix subitement assourdie, le geste

mou, le corps affaissé et, tout à coup, la force du verbe, de l'attitude, du mouvement revenir et durer et animer toute la péroraison, qui souleva les acclamations les plus enthousiastes. On avait cru à une fatigue passagère, trop naturelle après trois mois de besognes surhumaines. Simplement. Mais lorsque les journaux apportèrent, le lendemain matin, le récit de l'attentat, le rapprochement se fit de lui-même: les cinq corps de Yann Seitek avaient souffert en même temps, comme le corps de l'envoûté souffre quand son double est atteint; et si le mystère livrait un de ses secrets, il demeurerait quand même entier, et peut-être plus profond, de s'être affirmé avec cette clarté tragique!

La première pensée de M. Beuzit, le vendredi matin, fut de rendre visite à Marie-Jeanne Tanguy, pour la rassurer au besoin. La veuve, quand il arriva, menait les vaches dans la prairie, paisible et grave comme d'habitude: elle ignorait donc tout et M. Beuzit se garda bien de l'inquiéter.

— Comment est le monde avec Yann? demanda-t-il.

— Fatigué à mourir, il dit. Il est arrivé dans la nuit — un métier triste, qu'il a pris maintenant, Monsieur Beuzit! — et il est monté en haut pour dormir. Il m'a dit de le laisser tant qu'il reposera.

— Je n'irai pas le déranger, Marie-Jeanne. Vous lui direz que je suis venu, s'il vous plaît. Parce que j'aime beaucoup Yann.

— Lui aussi a bien du respect pour vous, Monsieur Beuzit. Sans vous, il dit, il ne sait pas ce qu'il deviendrait.

— Bien, Marie-Jeanne. Ainsi, nous nous aimons

bien tous les deux. Il finira par être Président de la République, vous verrez.

— Que Dieu l'empêche, et la Vierge! s'écria la pauvre femme. Du moins si ce n'est pas blasphémer c'est, que je fais, ajouta-t-elle avec humilité.

— Mettons que je n'ai rien dit, Marie-Jeanne. Il sera le mari de Philomène: c'est la même chose... Tiens! quand on parle du loup on voit sa queue... Eh! bien, Philomène, tu arrives de bonne heure aujourd'hui à Kerzister!...

— Ton père, est-ce qu'il est malade? demanda la mère de Yann.

Philomène abasourdie regarda M. Beuzit, les yeux pleins d'implorations...

— Non, merci, dit-elle cependant à la veuve...

Et ce fut tout.

— Allons, allons, ma petite fille, dit M. Beuzit, nous venions prendre des nouvelles de Yann tous les deux, je vois. Il dort dans sa chambre. Il est fatigué; mais il se porte comme un charme.

Philomène pâlit et rougit. M. Beuzit laissa Marie-Jeanne Tanguy poursuivre une des pies-noires indisciplinées, et il dit à la jeune fille:

— Si l'aventure s'était passée à Ploudiry, ç'aurait été une autre paire de manches, dit-il; c'est là qu'était son corps premier. Dieu merci, cet imbécile n'a tiré que sur un des doubles.

— Mais vous n'avez pas vu le *Courrier* quotidien?

— Non, la *Résistance* seulement. Qu'est-ce qu'il y a?

— Eh! bien, Yann... ou son double... on ne sait plus comment dire, dans toute cette « termagie » (1), Yann

est allé voir son meurtrier à l'hôpital — un bulgare, pas un brestoïse — et l'homme lui a dit: « Si j'avais réussi mon coup, quatre autres devaient tuer vos quatre sosies, et on était débarrassé. Maintenant ils n'essaieront pas. Et moi, Monsieur Seitek, je vous demande pardon. Car je vois bien qu'on nous trompait et que vous êtes bon ».

Alors Philomène pleura.

— Écoute, ma fille, dit M. Beuzit. Yann avait tout prévu, même ces mauvais coups. Mais il refusait de s'abriter. Ses gardes, ceux du Cercle, devaient suffire à le défendre. La Providence l'a gardé. Sois sans inquiétude désormais. Personne ne l'attaquera plus.

— Mais vous savez comment il fait, vous, Monsieur Beuzit, pour être partout à la fois! Dites-moi, je vous en supplie. J'ai eu trop peur.

— Non, fille d'Eve, vous ne saurez rien. Est-ce qu'il ne vous suffit pas d'apprendre que vous serez bientôt Madame Seitek?

— Dieu le veuille! dit-elle.

— Je ne dis pas que tu seras Madame la Présidente de la République, ma petite fille. Ministresse, ça se pourrait bien. Mais lundi, ton père cédera, tu verras. En attendant, laisse-moi dire mon bréviaire et retourne chez toi: ton père est plus inquiet que sa Philomène, je suis sûr. S'il y a quelque chose de neuf, ta belle-mère ira t'avertir. Je vais lui demander à dîner. Au revoir, ma fille, et bon courage!

Lorsque M. Beuzit s'en alla, le dîner expédié (la soupe fraîche, le lard, le *kig ha fars* (1), et un supplément de *fars-fourm* (2) avec des raisins, en signe d'allégresse), Yann lui fit un pas de conduite.

(1) Locution locale: magie, lanterne magique, mystère...

(1) Bouilli et boulettes de blé noir.

(2) Pâte de froment cuite au four.

— Ce fut très curieux, dit-il. A Brest, je m'évanouis, ou je fus mort, je ne sais pas au juste. A Ploudiry, je reçus comme un choc en pleine poitrine. A Pont-l'Abbé, Taulé, Carhaix, il me sembla que toute ma force s'écoulait comme de l'eau...

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— Le condensateur d'atomes, c'est à Ploudiry naturellement que je l'avais. J'ai vivement fait la manœuvre que vous m'aviez indiquée. Une pression au point 5 pour revenir au point 4 et voilà dissipés tous mes atomes de Brest...

— Qu'est-ce qu'on a dit en te voyant te volatiliser ?

— Guillaume était seul avec moi. Il a l'habitude de mes métamorphoses. Mais il dit que cette fois-ci ça l'a remué à fond. Les autres ne savent rien.

— Et puis ?

— Et puis, j'ai rétabli l'aiguille au point 5, et mon cinquième corps est revenu. Une merveille inouïe, Monsieur Beuzit.

— Oui, mais il faudra perfectionner le machin. Je ne veux plus que des bébés incassables, insubmersibles, incombustibles, etc... Enfin, tu ne m'en veux pas trop, mon Yann ?

Yann lui serra les deux mains et l'embrassa.

— Tu es bien le fils de mon âme, toi ! murmura le vieux prêtre. Je ne sais pas ton horoscope. Mais tu devras souffrir, après que tu auras rendu heureuse ta mère jusqu'à la fin : c'est dans la logique de la situation.

Il alluma une cigarette.

— Allons, dit-il, dimanche on dira la messe pour toi et pour ta bande. Vous passerez tous, c'est une affaire entendue. Au revoir, monsieur le député !

... Le soir, à la brune, une auto franchit le seuil du

liors de Kerzister : M. Breterc'h en personne venait prendre des nouvelles de son adjoint. Ils causèrent longtemps, en vrais amis, et en s'éloignant le rude marchand dit au jeune homme :

— Tu sais, je n'en peux plus de voir ma Philomène pleurer toute la journée. Si tu passes dimanche, je ne dis pas que je ne dirai pas oui !..

Yann dormit comme un dieu et se crût au Paradis...

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

XIII

DÉPUTÉ! MINISTRE!

Le coup de revolver eut un retentissement immense. Les reporters avaient téléphoné à leurs journaux de Paris et d'ailleurs. Yann fut la grande vedette nationale. Lettres, fleurs, mandats-chèques affluèrent à Morlaix et à Ploudalmézeau: en trois jours, déclara ensuite le directeur départemental des Postes, ces deux bureaux transitèrent plus d'envois que pendant les quatre années précédentes, tout entières!... Les « rouges » étaient furieux.

— Cet imbécile de bulgare nous fait perdre dix mille voix.

C'est avec une mentalité de vaincus qu'ils allèrent au scrutin... Mais leur malheur, grâce au ciel, passa leurs espérances!

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, peu d'adultes dormirent en Finistère. La préfecture, les sous-préfectures, les mairies étaient assiégées. Les cafés, ouverts toute la nuit comme pour Noël (et il valait mieux ouvrir ces lieux d'asile à l'émotion populaire) regorgeaient de consommateurs et surtout de causeurs enfiévrés.

Chacun des Onze Yanniks se tenait au principal chef-lieu de son secteur personnel, à la Permanence de l'A. S. R. Les drapeaux et les lampions étaient

auprès des fenêtres, n'attendant que le coup de téléphone triomphal. Les affiches étaient sur les marbres des imprimeries du groupe (il n'y manquait plus que les chiffres) et aussitôt les camelots, autos piaffantes, les poseraient dans toutes les communes, remerciant les électeurs... Yann se tenait à Morlaix, aux bureaux de la *Résistance*.

Dans le secteur, les résultats étaient bons. Le canton donnait à Yann une grosse majorité, et à sa liste à peine moins. La circonscription avait marché à fond pour l'A. S. R. D'un peu partout les nouvelles affluaient, réconfortantes.

— Je crois, dit Yann, que nous avons la majorité dans la plupart des communes. Et alors!..

— Mais alors ce peut être la majorité absolue, et les Onze sont élus!

— Je l'espère, dit Yann gravement.

... Sur les transparents installés par les soins de l'A. S. R. dans les principales communes, tous les chiffres passaient, au fur et à mesure, renseignant le public. Soudain le silence se fit sur les places, sur toutes les places à la fois. Deux mots fulguraient: « Total général ». Puis: « Toute la liste Martin-Seitek est élue »!

— Vive la République! Vive Yann Seitek! Vive l'A. S. R.!

Les chiffres des quatre listes apparaissaient. Les communistes, moyenne de 5.000 voix. Les socialistes, 30.000; leurs hommes arrivaient ensemble au poteau, dans un mouchoir. Les radicaux, 40.000 avec des différences de 10.000; les têtes de liste primaient de loin les autres, mais en vain. Enfin, sur 176.000 votants (15.000 de plus que d'habitude), la liste Martin-Seitek

obtenait de 98.000 à 100.000, et passait tout entière, à la majorité absolue.

Plusieurs fois projetés, les résultats furent partout applaudis... et c'est par un enthousiasme délirant que les derniers mots furent salués: les noms des onze vainqueurs, avec cette formule « remercient de tout cœur le Finistère fidèle et le convoquent à de nouvelles et prochaines victoires. Vive le Finistère! Vive la République! »

Les trois mois d'efforts n'avaient pas été perdus.

Dès le lendemain, les élus commencèrent la tournée triomphale de remerciements. En trois semaines ils visitèrent les trois cents communes.

— Nous ne sommes pas les députés des 100.000 électeurs, dirent-ils partout. Nous sommes les députés du Finistère. Nous ne connaissons ni vainqueurs ni vaincus. Tous unis désormais, pour la Patrie! A l'œuvre, tous les hommes de bonne volonté.

Les Onze auraient pu dire toute autre chose, ou ne dire rien du tout, le résultat n'aurait pas changé: les acclamations, les rappels, les triomphes... la gloire! M. Martin, philosophe et railleur, répéta treize fois à ses collègues:

— La Roché Tarpéienne est près du Capitole, mes amis! Mais nous avons quatre ans pour faire le trajet. Ne nous pressons pas!

M. Brenterc'h, lui, estimait que Yann Seitek ne se pressait pas du tout. Il s'était attendu à recevoir, dès le 2 mai, la visite du soupirant, à se faire prier un peu pour la forme, à remettre la décision au choix de Philomène et à se donner les gants de n'être jamais revenu sur sa décision et d'avoir seulement cédé aux larmes de la fiancée. Mais à sa mère qui lui

demandait quand il ferait la démarche, Yann avait fermement répondu:

— Ma mère, le Brenterc'h vieux vous a manqué de respect lorsque je n'étais rien. Plusieurs fois je me suis humilié devant lui. Il n'a écouté jamais que son orgueil, même quand il est venu à Kerzister: il avait peur que je l'oublie, quand j'étais en passe d'être élu député. Ce qu'il m'a fait, je n'ai même pas eu le besoin de le lui pardonner: c'était mon devoir, et très facile, de n'en tenir aucun compte. Même ce qu'il vous a fait, je pardonne, ma mère. Mais je veux qu'il comprenne. Je veux qu'il vienne, lui, vous prier d'accepter pour moi sa fille.

— Pauvre Philomène! s'exclama la douce vieille femme.

— Mon foyer sera beaucoup plus tranquille, si le Brenterc'h vieux a compris qu'il est le maître chez lui, mais pas chez vous, ma mère, ni chez moi!

Le troisième jour, M. Brenterc'h n'ayant reçu qu'un billet bref en réponse à sa carte de félicitations, et aucune allusion au mariage, se décida à parler le premier. Il vint à Kerzister. Yann était en tournée; Marie-Jeanne Tanguy reçut le marchand avec politesse, et elle attendit. M. Brenterc'h s'exécuta...

— Oui, Yann pense toujours à Philomène, répondit la Bretonne. Mais il a beaucoup à faire, vous comprenez.

— Mais Philomène se désole...

— La pauvre créature!..

— Il aurait pu écrire, au moins!..

— Vous ne lui avez pas permis, monsieur Brenterc'h.

— Et si à Paris il fait des connaissances?..

— Attendez! Je lui dirai que vous êtes venu.

— Dites-lui qu'il peut fréquenter Philomène, maintenant.

— Maintenant qu'il s'en va!.. dit Marie-Jeanne qui ne put retenir son cri de douleur maternelle. Dites toujours à Philomène qu'il lui a gardé son cœur.

M. Breterc'h partit, assez mal rassuré.

Mais Yann, entre deux voyages, et surtout dans la dernière semaine de mai, vint lui donner toutes les consolations, et à Philomène.

— A quand la noce? demanda le marchand ploudalmézien.

— Quand je serai Président de la République! jeta Yann Kerzister.

— Ne te moque pas, demanda M. Breterc'h. J'ai eu tort. Je le reconnais. Réponds sérieusement, à cause d'« elle ».

— Aux vacances prochaines, voulez-vous? Tôt après la moisson blanche, avant la moisson noire (1).

C'était la sagesse même, et Philomène ne pleura plus.

Le 1^{er} juin, le « bloc breton » (ainsi les Onze furent-ils aussitôt baptisés) prit séance au Palais-Bourbon, au Centre, dans une Chambre en majorité hostile, violente, toute disposée aux invalidations massives, poussée dans cette voie par le discours hargneux du doyen d'âge, reliqué du « régime abject », arrière-garde du fond des Loges.

— A nous toutes les places, et tout de suite!

Dès le lendemain, le grand jeu commença.

Toutes les protestations contre la Droite et le Centre furent d'emblée acceptées, et vingt-cinq anti-maçonniques se virent invalidés sans autre forme de procès.

(1) Froment et sarrazin (blé noir).

Ainsi la Chambre compta, au troisième jour, 325 cartellistes contre 265 minoritaires, et la guillotine sèche se promettait de nombreuses victimes « blanches ».

Le quatrième jour, un député de l'extrême-gauche demanda une nouvelle fournée, et tout d'abord le groupe des Bretons « élus grâce à des pratiques qui frisent la sorcellerie », disait-il, « et qui, en tout cas, ont abusé le peuple ». C'est tout juste si Yann Seitek, mandaté par ses amis, put obtenir de se défendre. Le Président nouvellement élu, lui-même, montrait une partialité révoltante, en dépit des fort avenants sourires qu'il savait, dans les couloirs, prodiguer aux uns et aux autres. Néanmoins « le Breton » put accéder à la tribune, parmi des conversations et sous quelques hou-hou.

Sa défense fut d'abord une attaque.

Aussi froid, aussi « chez lui » qu'au cercle de Saint-Majan, il avait bien regardé l'hémicycle, où ses amis s'apprétaient à le soutenir avec vigueur, et les tribunes où les trois Arzel et leurs compagnons avaient tenu à assister aux débuts de leur ami, dussent-ils voir une défaite. Guillaume Arzel se tenait au premier rang, attentif à chaque geste du chef. *Ex abrupto*, Yann fonça :

— Combien d'entre vous, messieurs de la Gauche, ont été envoyés ici par la volonté de 100.000 électeurs? Le « bloc » finistérien a conquis ce nombre, par trois mois d'une campagne loyale autant que rude. Vous ne l'invaliderez pas. Parce qu'il reviendrait ici avec une majorité plus dense encore, et nous ne répondrions pas des excès du peuple, brimé par vous. Vos amis, impuissants chez nous payeraient pour vous et pour votre injustice.

La Chambre peu à peu écoutait, étonnée. Elle sentait déjà l'orateur. Elle mesurait la force du joûteur. Parfaitement décidée à l'exécuter sans phrases, lui et son bloc, elle s'accordait un répit, par curiosité pure. Elle ne connaissait pas la cravache du dompteur !

Le grand Léonard, de sa voix chaude et incisive, jetait des phrases martelées, fouaillait, déchirait, dénudait, ridiculisait les prétentions orgueilleuses et sottes des vainqueurs.

C'en était trop. Ce loup du fin fond de la Bretagne arriérée ignorait les usages et se croyait encore dans sa brousse en train de mater des « culs terreux ». Il ne parlerait plus !

Les pupitres claquèrent. Les clameurs retentirent furieusement. Des excités se précipitèrent vers les escaliers de la tribune, tout juste arrêtés par les huis-siers scandalisés : si, dès le quatrième jour, les nouveaux se battent, voilà qui promet pour la législation !

Dans le vacarme, le Président essaya de menacer Yann d'un rappel à l'ordre. Peine perdue ! Personne ne l'écoutait. Le tohu-bohu était déchaîné. Yann regardait les poings tendus, les figures féroces, les rages de damnés, impassible.

Le Président demanda son chapeau, pour signifier en se couvrant que la séance était suspendue. Or, pendant qu'on l'apportait, la lumière dans la salle s'aviva soudain, tandis que le tumulte s'estompait. Un jour éblouissant bientôt, et le silence effarant, lourd, terrible. L'attente d'un cataclysme inconnu. La peur. Plusieurs députés recourent à la buvette. La plupart sont figés sur place. Ils parlent, ils gesticulent, ils crient... Aucun son ne parvient à leurs oreilles. La

salle est un sépulcre éclairé violemment... Comment cela finira-t-il ?..

Et puis, Yann a fait un signe à Guillaume Arzel. La lumière a baissé jusqu'à la normale. La voix retentit.

— Cet intermède vous prouve, mes chers collègues, qu'il vaut mieux m'écouter de bonne grâce. L'honorable préopinant m'a traité de sorcier. Sorcier comme l'inventeur du télégraphe en son temps, du téléphone, du cinéma parlant, de la téléphotographie, etc... Si j'utilise des données scientifiques inconnues de vous, de quel côté, messieurs, se trouve donc le Progrès ?

La Chambre écoutait, rageuse et à demi domptée. Le paysan était quelqu'un. Il fallait à toute force lui casser les reins, et tout de suite. Qu'il parle, puisqu'on ne peut pas le faire taire. Mais il est bien entendu que quoi qu'il dise il sera invalidé, et tous ses amis comme lui : à quoi servirait de détenir la force, s'il fallait respecter le droit ?

En dépit des clameurs clairsemées, Yann Seitek continua :

— Vingt-cinq députés élus ont été invalidés, sans droit, ou par le seul droit de la force. Le rapporteur qui a requis contre eux, les membres de la Commission qui ont autorisé ou inspiré ce déni de justice, les chefs de groupes qui ont commandé le vote criminel, tous ceux-là sont indignes de siéger dans une Chambre française.

— Monsieur Seitek, je vous rappelle à l'ordre ! cria le Président.

Mais à voix basse, se penchant par-dessus son bureau vers l'orateur très peu ému :

— Tiens bon, vieux ! Vas-y ! Tu les auras. Pille dessus.

Où voulait donc en venir ce paysan du Danube? Ce naïf se croyait-il capable de faire fléchir une majorité résolue?

On fut fixé tout de suite. Le Breton tira des feuilles de papier d'une poche intérieure. Il les déploya. Il regarda — un regard qui donnait froid — vers certains bancs des Gauches. Sa voix se fit très forte et monocorde. Il lut, sans commentaires, une abominable liste de concussions, d'escroqueries, de chèques qui étaient autant de vols, des faux en écritures publiques et privées, des tarifs d'influence innommables, de la turpitude à pleins seaux... et les noms!..

Après la première accusation, quelques voix avaient crié: « Les noms!.. »; Yann avait répondu:

— Vous serez servis!

Les noms sortaient, en effet, un à un, après chaque libellé d'infamie. Personne ne bougeait plus. Dans un silence de stupeur et de mort, la voix tranquille du justicier s'épandait sur les têtes, et nul ne crânait plus... Au quarantième nom, Yann s'arrêta.

— Je demande, j'exige, j'aurai la démission de ces vendus, dit-il, à moins que la Chambre ne préfère les invalider sur l'heure. Au besoin, des amis publieront la liste. La T. S. F. — que vous n'arrêterez pas, messieurs, — clamera par tout l'univers, ce soir, par Paris ou par les Postes de l'étranger — les noms des concussionnaires et des flétris. S'ils démissionnent à l'instant, le scandale pourra — autant qu'il est en moi — être limité à cette enceinte. Je donne trois minutes aux vendus. S'ils ne s'exécutent pas, je demanderai à la Chambre si elle entend se solidariser avec cette écume infâme de la société, indigne du nom de Français. Elle fera son devoir. Elle les invalidera. Du reste, messieurs, je n'ai pas lu tous mes papiers.

Un pauvre homme essaya de braver:

— La Chambre ne saurait délibérer sous la menace!

Il n'obtint pas le moindre écho. La terreur avait envahi les âmes coupables: elles n'étaient pas quelques-unes! Allons! que les quarante dénoncés se dépêchent! Qu'est-ce qu'ils attendent? Ils veulent donc entraîner les camarades dans leur chute? Vite! Les démissions! Après tout, quarante de moins, cela ne fera pas changer la majorité, et le petit jeu des invalidations fera des coupes sombres dans la minorité. Allons, du courage, les flétris!

Le Président reçut les démissions, toutes, avant la fin des trois minutes accordées.

Restaient 285 rouges contre 265.

Yann reprit:

— Les 25 invalidés attendent de vous un acte de justice, mes chers collègues. La Chambre est toujours libre de revenir sur son vote. Je viens de la débarrasser de membres gangrenés; qu'elle me récompense en réintroduisant les membres honorables qu'elle a écartés dans un moment d'erreur! Sans doute les usages sont un peu bousculés: la France nous regarde, messieurs, la France qui tient à la justice plus qu'à des conventions en l'espèce inutiles.

La Chambre, intimidée mais rageuse encore, ne se rendait pas. Yann Seitek reprit ses papiers, les étala sur la tribune, et dit:

— Avant de reprendre ma lecture, je demande à Monsieur le Président de mettre aux voix, par assis et levé, mon projet de revalidation de nos vingt-cinq collègues.

Domptée enfin, la majorité s'exécuta: lentement, de mauvaise grâce, avec des bourdonnements qui paraissaient les derniers éclats lointains d'un orage sur sa

fin. Les vingt-cinq, aussitôt réadmis, ne tardèrent pas à venir siéger : le téléphone les eut vite touchés !

Le Cartel gardait ses 285 sièges. La minorité de tout à l'heure, reprenant ses 290 voix, devenait la majorité. Yann cependant ne descendait pas. Peu à peu les tribunes s'étaient garnies, remplies, débordaient. Les journalistes s'amusaient à cette battue, à l'hallali, à la curée. Le public suivait le duel avec passion. Les Saint-Majonais « buvaient du lait ». Le « Bloc Breton » expédiait télégrammes sur télégrammes au pays. Jacques Lamendour téléphonait sans relâche à M. Brenterc'h. Pierre Le Moan se chargeait de renseigner les journaux de l'A. S. R. Le Ministère s'affairait. L'Elysée s'émouvait. Ce Yann Seitek avait son plan, de toute évidence. Où voulait-il en venir ? La nouvelle majorité soutiendrait-elle le Cabinet ? Une crise allait-elle s'ouvrir ? Quelles combinaisons inventer ? C'était si imprévu, cette intervention ! Ah ! le secret avait été bien gardé. Un riche manœuvrier, ce paysan de la brousse ! Et son calme déconcertant... Et documenté. Et orateur... Un homme !

Le Cartel, humilié, attendait le bon plaisir du Breton.

— Je salue, dit Yann, la majorité enfin dégagée. Elle m'aidera, j'en suis sûr, à parfaire la besogne de salubrité publique qui, dès maintenant, s'impose. Nous avons chassé de notre Assemblée les prévaricateurs, les plus compromis peut-être, en tout cas ceux dont les agissements criminels étaient le plus notoires. Nous ne tolérerons pas que leurs complices ou leurs pareils président aux destinées de la France. La France me pardonnera, si j'hésite à livrer en pâture au public et au monde les noms et les faits. Le Cabinet comprend d'honnêtes gens : je les honore, — et

plusieurs vers rongeurs : que ceux-ci s'en aillent ! Que M. le Président du Conseil n'essaie pas de défendre tous ses hommes : je ne pourrais soutenir mon accusation qu'en lisant les documents qui accablent plusieurs ; que cette honte nous soit épargnée ! Je ne dépose pas un ordre du jour de défiance : il n'y a pas eu d'interpellation. Je demande au Cabinet sa démission immédiate. Je tiens à la disposition de M. le Président du Conseil les photographies des pièces originales accusatrices. Il ne voudra pas salir sa vieille réputation en se déclarant solidaire des flétris de sa troupe.

Le Président du Conseil, de sa place, protesta :

— Monsieur Seitek est jeune, dit-il. Il a prouvé abondamment qu'il ignore ou qu'il méconnaît les usages et les règles parlementaires. Il ne se rend pas compte du trouble profond que ses déclarations aventurées et ses manœuvres inattendues peuvent introduire dans le jeu de nos institutions nationales, et quelles répercussions à l'étranger peuvent influencer sur la situation de la France dans le monde. Qu'il écoute la voix de l'expérience. Qu'il attende. Qu'il fasse confiance à la probité du Président du Conseil, dont il vient — et je l'en remercie — de reconnaître la vie toute d'honneur, toute consacrée à la défense de la République. Je promets à la Chambre que les écuries d'Augias seront nettoyées, et je la prie de nous continuer sa confiance.

Yann Seitek avait écouté, déférent, attentif, indéchiffrable. Il répondit :

— Je demande à la Chambre, instamment, de se prononcer. Elle peut ou déterminer la retraite du Cabinet par la voie ordinaire d'un vote de défiance, — et pour qu'elle l'émette en toute sécurité de conscience

— sécurité trop douloureuse, messieurs, — je lirai à cette tribune le dossier de dix à douze des membres du Cabinet — dossier que je tiens, je le répète, à la disposition de M. le Président du Conseil; ou bien la Chambre peut se déclarer en permanence jusqu'à ce que le Cabinet démissionne et que son successeur soit constitué. Je préfère la deuxième solution, et je prie la Chambre de décider.

La majorité, accrue de chéquards tremblants et de consciences qui sourient à tous les soleils levants, se déclara en permanence. Il fallait donc se soumettre et se démettre: le Cabinet céda. Les ministres et les sous-secrétaires d'Etat, à la file, sortirent de la salle des séances. Ils remirent leur démission collective au chef de l'Etat, aussi interdit qu'eux.

— Mais c'est un démon, ce Yann Seitek! Ah! je comprends mieux que jamais le mot des Allemands à Verdun: « La résistance monstrueuse des Bretons! » Que pensez-vous de lui, au fond?

— L'étoffe d'un dictateur. Corps de granit, volonté de fer, intelligence hors pair, le don de la manœuvre, tout. S'il sait attendre son heure, son avenir est immense.

— Ah! fit le Président de la République.

Mais il fallait immédiatement remplacer le Cabinet démissionnaire. La majorité nouvelle devrait fournir les ministres, avec ou sans adjonction des membres des groupes les plus voisins. Et il fallait bien offrir un portefeuille, sinon mieux, au tombeur des « flétris » et du Cabinet. Yann désigna un ancien Président du Conseil; il demanda l'Intérieur pour M. Martin; il n'accepta pour lui-même, et à son corps défendant, que l'Agriculture, « le seul, dit-il, où il pût se croire

un semblant de compétence ». Et la Chambre approuva la déclaration ministérielle, avec un enthousiasme contre lequel le Sénat ne pouvait rien: la France, une fois de plus, avait trouvé l'homme nécessaire.

— Allons, dit M. Beuzit à Philomène le lendemain matin, je t'avais bien prévenue que tu serais minis-tresse. Mais le gaillard brûle les étapes, ma foi!

— Pourvu que cela ne retarde pas le mariage! fit M. Brenterc'h, songeur.

Marie-Jeanne Kerzister, parmi les félicitations que lui valut l'élévation inouïe de Yann, songea qu'il était bien perdu pour elle, et elle ne connut point la joie...

XIV

ENFIN !..

Le Cabinet Borit-Seitek n'étonna pas beaucoup les masses.

M. Borit avait plusieurs fois présidé le Conseil ; on le savait assez éclectique, venu du socialisme extrême à un certain unionisme, pimenté d'un scepticisme voulu, moins universel qu'il ne paraissait, et fondé sur un patriotisme réaliste très averti. Une éloquence incomparable. Une influence à l'étranger, qui dépassait tout ; dire « Borit » au delà des frontières, c'était dire « La France » et toute sa volonté pacifique. Il continuerait sa politique à longue échéance, et le pays s'en remettait à lui.

La Justice avec la vice-présidence du Conseil, les Finances, les portefeuilles de la Défense Nationale, c'étaient des parlementaires chevronnés et compétents qui les détenaient, compagnons de lutte et de labeur du Président. Au Travail, au Commerce, à l'Hygiène, des hommes nouveaux, connus surtout du monde des affaires, et en même temps des habitués des Semaines Sociales Catholiques : mais le grand public accorde, par habitude, moins d'importance à ces spécialités !.. Que l'Instruction Publique eût été confiée à un membre de l'Académie française, ni parlementaire, ni franc-maçon, qui avait donné des preuves de sa fer-

meté comme de son information encyclopédique, ç'avait été le triomphe personnel de Yann Seitek.

— Je ne tiens pas à faire partie de la combinaison, avait-il déclaré, mais je n'y entrerais qu'avec cet ami de la Bretagne.

On pensa bien que ce dernier titre n'était pas le plus déterminant. Mais après tout, dans le désarroi de l'heure, lorsque Yann venait de renverser l'axe de la majorité et de prouver sa maîtrise, on pouvait bien lui accorder cinq portefeuilles, quitte à profiter du premier prétexte pour faire offrir au Président de la République la démission collective du Cabinet et à le reformer selon les meilleurs principes et habitudes, en excluant les gêneurs provisoires.

Sans doute, M. Martin à l'Intérieur, c'était du nouveau. Toutefois les précédents ne manquaient pas ; on avait vu un préfet honoraire et un ingénieur des Transports appelés au même poste, de but en blanc, et s'en tirer tout comme un autre. Ainsi faire l'essai d'un Président de Conseil général ne pouvait point passer pour une hérésie...

La Chambre accorda largement sa confiance. Le Sénat montra moins d'empressement. Mais la faveur qu'il accordait à M. Borit depuis vingt ans l'inclina à laisser passer les cinq intrus, jusqu'à la prochaine pelure d'orange. Le Parlement atteignit ainsi la mi-juillet et les vacances, sans autres émotions.

Il arriva seulement que la crise mondiale menaçant notre agriculture, Yann Seitek dut défendre plusieurs projets de tarifs douaniers, de contingentements, de barèmes de transports, etc., et que la clarté de ses exposés, la simplicité familière et grave de son langage, la bonhomie et le choix des exemples, la riposte primesautière et jamais blessante, la ténacité souriante,

l'art de lâcher sur un article pour se rattraper sur les suivants, le savoir-faire enfin du Breton et sa compétence étonnèrent et conquièrent les esprits sérieux et médusèrent les hannetons et les ignares.

Comme dans les couloirs et dans son cabinet il employait la plus extrême obligeance, nuancée de déférence envers les pontifes, et qu'une promesse donnée par lui n'était jamais oubliée, ou différée ou reniée, comme il se montrait « bon camarade » pour tous, et que passer par lui facilitait bien des démarches dans les autres ministères, la situation de Yann Seitek grandit très vite; et tel collègue qui, naguère, l'aurait invalidé avec bonheur, forma des vœux pour son maintien au pouvoir!..

M. Borit, du reste, ne cachait pas son opinion :

— Seitek, disait-il, c'est un type dans le genre de Napoléon; demandez-lui ce que vous voudrez: si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, ça se fera. Une bonne recrue pour la Chambre et pour le Gouvernement. Calotin, c'est vrai. Mais sa calotte n'est pas un éteignoir.

Les vacances parlementaires n'eurent pas pour conséquence immédiate le repos ministériel. Inaugurations de bustes, de fontaines, d'écoles, d'écluses, de barrages, de gares, etc., centaines, cinquanteaires et anniversaires, tournées de propagande dans les parages mécontents ou enthousiastes, partout l'éloquence officielle se déverse à flots pressés et parfois profitables.

Le cinquantenaire de Gambetta devait être le clou de ces quasi quotidiennes manifestations. Y assisteraient: le Président de la République, les Présidents du Sénat et de la Chambre, le Président du Conseil et plusieurs ministres, tout ce qu'il fallait pour louer dignement

l'homme de la Défense Nationale, l'orateur de Vizille, le tombeur de la République conservatrice, le chef du Grand Ministère, etc., etc...

Le cortège en route pour Belleville comprenait deux autos policières, l'auto des quatre Présidents, splendide et entourée de gardes républicains à cheval en grande tenue, avec devant et derrière les derniers cuirassiers; puis les autos des ministres, celles des délégations, des invités, des hauts fonctionnaires, des journalistes... La foule, déferente et par endroits sympathique ou même enthousiaste, regardait, applaudissait, acclamait, selon les quartiers et selon les voitures. Les agents en bourgeois, comme leurs collègues en uniforme, surveillaient sans âpreté comme sans inquiétude, lorsque soudain un bruit infernal, des détonations, des cris, des clameurs, la foule qui s'enfuit, des hommes déterminés qui se précipitent, la police qui s'effare et qui arrête des spectateurs, et un colosse s'élance sur le marchepied d'une des autos à cocarde tricolore, le couteau levé sur Yann Seitek...

Brusquement le Breton s'est dressé. D'un coup de poing sur la nuque, il a renversé et assommé le mal-faiteur. Il le jette à la Sûreté. Il court en avant. Il arrive aux débris de l'auto présidentielle, d'où le sang ruisselle, que le Préfet de police a fait entourer d'un cordon de troupes, et d'où s'élèvent des gémissements.

Yann, d'un regard, a saisi l'affreuse réalité.

Le Président de la République est mort. Le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, est mort. Le Président du Sénat, tout couvert de sang, se plaint faiblement, à l'agonie. Le Président de la Chambre, debout, paraît inconscient. Le ministre de la Justice, vice-président du Conseil, porte plusieurs blessures à la tête et aux membres. M. Martin, mi-

nistre de l'Intérieur, l'habit ouvert sur sa poitrine déchirée, sourit tristement à son ami :

— Yann, dit-il, prenez le commandement. Vite. Dans notre immense malheur, c'est une chance que vous soyez là.

Et il s'évanouit.

Yann commande. L'ordre renaît. La terreur s'enfuit. Les cadavres aussitôt à l'Elysée. Les blessés aux hôpitaux et à leurs domiciles, selon la gravité des cas. Yann Seitek à la Présidence du Conseil. Les ministres de la Marine et des Finances sont absents, à l'étranger. Le ministre de la Guerre, qui avait attendu le cortège présidentiel à la mairie de Belleville, rejoint son collègue de l'Agriculture.

— Mon cher Seitek, dit-il, je m'occupe de l'Armée et de la Marine. Prenez le pouvoir. Pour la légalité, on verra plus tard. Signez de mon nom tout ce que vous voudrez. J'envoie mes ordres aux troupes. Je serai en permanence au Ministère.

Une heure après, l'état de siège était proclamé pour toute la France. Les frontières alertées établissaient des barrages électriques contre avions, et les escadrilles prenaient l'air. Les ports interdisaient toute sortie des bateaux grands et petits. Les trains en provenance de l'étranger étaient arrêtés aux gares de transit, et tous les trains de l'intérieur consignés dans les gares où le télégraphe ou la T. S. F. les atteignaient.

Les puissances étaient informées. Les stations de radio passaient sous le contrôle immédiat du Gouvernement. Et l'enquête commençait.

Une proclamation fut diffusée et bientôt affichée dans toutes les communes du territoire. Elle disait notamment :

« Sous huit jours, au plus tard, les coupables seront exécutés, sauf ceux que l'instruction aura réservés pour l'enquête sur les complicités, et qui expieront leur crime aussitôt après. Aucune grâce ne sera accordée. La justice suivra son cours. Il est temps que les méchants tremblent et que les bons se rassurent ».

Des légistes impénitents auraient eu la tentation de s'élever contre la rapidité de la répression et de demander qu'on n'agît point si lestement. Mais le coup ne pouvait venir que de certaine puissance étrangère, dont les menées subversives inquiétaient depuis des années les Etats civilisés; à la menace toujours cachée et toujours sentie, il était temps de répondre, non pas par une menace et des discours, mais par des actes. L'opinion publique approuva Yann Seitek.

L'affaire ne traîna pas. L'individu qui avait voulu poignarder le ministre de l'Agriculture se mit à table, dans la demi-hébétude qui suivit le coup de poing asséné vraiment au bon endroit, et il mangea le morceau. Il découvrit ses complices. Il dénonça les payeurs. Il révéla le domicile des fabricants de bombes. Il avoua que le pouvoir occulte voulait désorganiser le Gouvernement français en frappant à la tête, et en supprimant l'homme qui paraissait de taille à remplacer les grands chefs. La voiture de Yann Seitek aurait dû sauter, comme la première; mais le mécanisme homicide avait joué trop tôt, et c'était pourquoi le poignard était entré en jeu.

Trois jours, et douze des assassins — après des plaidoiries éloquentes et bien assurées de l'échec — étaient condamnés à mort. Deux heures après le jugement, ils furent pendus dans la Cour de la Santé.

L'enquête fut close dans la quinzaine par de nou-

velles exécutions. Des comparses furent expédiés à l'Île de Ré, en instance de déportation et de travaux forcés. L'ambassadeur du pays ennemi fut reconduit à la frontière, avec beaucoup d'indésirables, une fois les scellés mis sur son hôtel. Et l'état de siège fut levé, tandis que, dans le secret, toutes mesures étaient prises pour parer au danger d'une vengeance à main armée.

Quant aux victimes de l'odieux guet-apens, leurs funérailles nationales furent un triomphe, autant qu'un deuil. Sur les tombes de ses chefs tombés en service commandé, la France formait l'union sacrée. Le Président du Conseil par intérim, Yann Seitek, prit la parole devant le micro, sur le parvis Notre-Dame. Il flétrit l'attentat et ses instigateurs. Il magnifia les Présidents avec une émotion, une fermeté, un tact admirés de tous. Il tira de leur mort les leçons de courage, de prudence, de fierté aussi, de patriotisme calme et fort ; et il termina par un appel à la concorde entre les citoyens et entre les nations, au nom des grands Français qui venaient de verser leur sang pour le pays et pour la civilisation.

De nombreux parlementaires, après ce discours magistral, répétèrent le mot que le ministre de la Guerre avait murmuré en montrant son jeune collègue :

— Messieurs, le roi est mort : vive le roi !

Le soir même, l'Assemblée Nationale fut convoquée à Versailles, pour l'élection du nouveau Président de la République, et Yann écrivait à M. Brenterc'h :

« Dans deux jours, M. Martin, qui sera suffisamment rétabli, remettra au nouveau Président la démission du Cabinet décimé. Un large remaniement sera nécessaire, et je n'aurai été, Dieu merci, qu'un ministre de deux mois ! Je me rendrai aussitôt à Plou-

dalmézeau et nous réglerons ensemble les questions relatives au mariage. Ayez l'obligeance de faire inscrire les bans, d'accord avec ma mère. Et vers la fête de la Vierge de septembre, je serai votre fils, si vous voulez bien ».

M. Brenterc'h ne cacha point à Philomène qu'il aurait préféré marier sa fille à un ministre plutôt qu'à un député... mais, faute de grives, dit-il, on se contente de merles.

— Et puis, ajouta-t-il avec un sourire entendu, le dernier mot n'est pas dit.

— Espérons que nous resterons vivre à Kerzister, répondit Philomène. Mieux vaut être fermière que ministresse.

M. Brenterc'h regarda sa fille, la réplique prête : « Un ministre gagne de l'argent gros comme lui ». Mais il n'osa pas la lancer...

Les journaux proposèrent des noms pour la présidence, comme d'habitude, essayant de peser déjà sur les décisions du Congrès. Les groupes du Sénat et de la Chambre se réunirent ; les chefs tinrent des conférences ; le Gouvernement laissa dire. Le président de la Chambre, un grand entrepreneur « arrivé », déclara tout de suite qu'il déclinait la candidature, ses affaires commerciales lui interdisant ce genre imprévu d'activité. Après lui, des outsiders, pas un homme de premier plan : pas un, excepté Yann Seitek, comme avait osé le dire le *Courrier du Finistère* quotidien, répété aussitôt par l'*Havas* et par les journaux de toute opinion. Bruit timide et restreint d'abord, peu à peu plus affirmé, mais contredit par plusieurs, et pas du tout imposé par les feuilles inspirées à l'ordinaire par les sphères officielles. Le « Bloc Breton »

à la Chambre refusait de se prononcer : au chef de parler !..

— Il est trop jeune ! disait-on. Vingt ans de plus, c'aurait été déjà bien peu.

— Ce n'est pas une raison, répondaient d'autres. La République a triomphé par des hommes jeunes : Hoche, Marceau, Bonaparte...

— Déjà Napoléon perçait sous Seitek, n'est-ce pas ?..

Et de rire.

— Peuh ! Danton, Camille, Saint-Just, Robespierre, c'étaient de vrais républicains, et des jeunes.

Un Machiavel ajouta :

— Puisqu'il est jeune, satisfaite vite ses ambitions, et nous serons débarrassés de lui à jamais, au bout de sept ans.

— Il n'est pas assez rouge ! opina un Vénérable socialiste.

— Pas possible ? riposta un centre gauche. Il te faut combien de sang pour le rougir assez, le malheureux ? Tu aurais voulu être tué par-dessus le marché, à côté de lui, pour le garantir bon teint ?..

— Et après tout, conclut un sage, si Yann Seitek est candidat, il passera d'emblée. Il a pour lui la majorité de la Chambre, et une centaine de sénateurs. Sans compter l'imprévu. Alors ?..

Le matin de l'élection, Yann n'avait pas encore accepté la candidature.

— Mais désignez quelqu'un, si vous ne marchez pas !..

— Non, répondait-il ; ce serait comme un retour à la candidature officielle. Jamais ! Vous connaissez les hommes mieux que moi. Faites votre choix.

— Pour lequel voterez-vous ?

— Quels sont les candidats ? demandait Yann.

Les députés de la majorité ne s'embarrassaient pas dans les feux de file : ils voulaient Yann, content ou pas, et ils l'auraient. Leur triomphe ne tenait qu'à lui, et l'avoir à l'Elysée leur semblait un gage de sécurité et de réélection ; et, en vérité, quel parlementaire lui était supérieur ? Ils se répandaient dans les groupes. Ils chauffaient la candidature. Ils s'affirmaient résolus à voter, quatre cents indéfectibles, jusqu'au bout, pour le jeune qui venait de faire preuve de tant de sang-froid, de force et d'habileté, — et rien ne les ferait fléchir. Que cinquante sénateurs les appuient, et Yann Seitek est élu.

A onze heures, M. Martin, ministre de l'Intérieur, déjeuna en tête-à-tête, à la Présidence du Conseil, avec son co-listier et collègue. C'était sa première sortie depuis l'attentat. Pâle, la parole embarrassée, la marche pénible, il avait cependant voulu s'entendre avec le compagnon de si rudes journées, pour la conduite à tenir après l'élection.

— Ecoutez-moi, Yann, mon ami et mon chef. Je vais vous peiner. Mais le devoir me paraît clair...

— Je vous vois venir, je ne veux rien entendre. Je veux aller à Ploudalmézeau demain, dans la semaine au plus tard. Je veux me marier. Et la politique me dégoûte. N'insistez pas, je vous en prie...

— Yann, quand je dis que le devoir est clair, est-ce vous qui refuserez de comprendre ? Reculerez-vous devant la dernière croix ?

— Ah ! si c'était la dernière !..

Aprement, ils discutèrent.

...A midi, M. Martin envoya un exprès à Versailles, où déjà les parlementaires et les curieux se pres-

sarent, et une note aux agences de presse : « M. Yann Seitek, ministre de l'Agriculture, président du Conseil par intérim, est candidat à la Présidence de la République ».

— L'affaire est dans le sac !

Telle fut l'opinion, et telle fut la formule de nombreux faiseurs de lois, peu enclins aux élégances athéniennes...

Lorsque M. Martin et Yann Seitek apparurent dans le palais du grand Roi, une seule question divisait encore les esprits : convenait-il qu'un seul candidat fût présenté aux suffrages du Congrès, comme pour signifier au monde l'union sacrée scellée dans le sang des victimes ? Ou bien (car enfin Seitek n'est venu à la vie politique que depuis quatre mois et il est un des plus jeunes députés), ou bien convenait-il, pour affirmer la liberté du vote et la pondération des votants, d'accepter ou de susciter plusieurs candidatures ?

La délibération fut brève. Les communistes annoncèrent qu'ils voteraient pour un des leurs. Les socialistes résolurent de se séparer avec éclat des partis « bourgeois », eux dont les chefs étaient d'authentiques millionnaires très bourgeois. Et par là même la question fut tranchée : seul Yann Seitek l'emporterait, et toute autre candidature ne serait qu'un échec pitoyable.

Le premier vice-président du Sénat prononça l'éloge funèbre des disparus, fort décemment. La lettre fut tirée au sort : T. Et le défilé à la tribune commença. Pas d'incident notable. Une ovation discrète à M. Martin, rescapé de la tuerie. Des hou-hou à chaque nom bolcheviste. Une acclamation formidable à Yann Seitek, qui votait l'un des derniers. Et puis, devant

les neuf cents attentifs et les tribunes archi-combles, la proclamation du résultat :

— Yann Seitek, 626 voix.

Tempête d'applaudissements. L'élection était faite !

— M. Guesdon, 213 voix. (C'était le socialiste).

— M. Bobigny, 22 voix. (Le communiste).

« Divers » s'étaient partagé les 56 voix du reliquat.

— En conséquence, acheva le Président du Congrès, M. Yann Seitek est élu Président de la République, pour sept ans.

L'ovation recommença, interminable, enfin couverte par le chant de la *Marseillaise* entonnée dans les tribunes, continuée dans les salles, dans les cours : la France affirmait sa confiance dans le grand paysan qui, à l'heure du danger, avait surgi comme un sauveur et qui, par la volonté de ses représentants, allait diriger ses destinées à la face des nations.

Le président du Congrès, très protocole, vint annoncer à Yann Seitek son élection dans le petit salon illustré par tant de discours analogues. Yann écoutait, très pâle. Six mois plus tôt, il avait pu remuer son peuple de Bretons ; il avait éprouvé les dégoûts, les haines, les calomnies, les fatigues, tout, pour le bien des citoyens et de la Patrie : il n'avait pas tremblé, pas même devant les assassins. Aujourd'hui c'est trop... et c'est trop vite...

Cependant, il répondit aux vœux officiels. L'expérience lui manque, dit-il, il compte sur l'élite du pays et des corps politiques pour l'aider ; il a foi dans le génie de la Patrie ; il espère en Dieu, qui aime les Francs.

Et pour lui, il s'impose deux consignes, deux devises bretonnes ; celle de Morlaix : « S'ils te mordent,

mords-les! », celle de Bretagne: « A ma vie! ». Il ne vivra que pour sa tâche... pour la France...

La foule, de Versailles à Paris, acclama le nouveau Président dans un délire d'enthousiasme.

Déjà trois télégrammes avaient été lancés par M. Martin: *

A M. Brenterc'h, Ploudalmézeau:

« Mariage stricte intimité dans quinze jours. Amitiés Conseil Saint-Majan.

« Le Président de la République ».

A M. Beuzit, Ploudalmézeau:

« Infinie respectueuse gratitude. Veuillez consoler mère, informer cercle, préparer discours mariage.

« YANN ».

A M. Molin, président de l'A. S. R. Morlaix:

« Amitiés et merci à tous.

« Yann SEITEK,

« Président de la République ».

— N'empêche, conclut M. Brenterc'h, si je n'avais pas parlé ferme, Yann ne serait pas à l'Elysée!..

FIN

Retraite de Lesneven, 8 août 1932.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Quand je vous dis, Marie-Jeanne!	9
II. — Où l'on croise le fer.	23
III. — C'est pour l'écharpe tricolore!	39
IV. — S'ils te mordent, mords-les!	53
V. — Le cadran magique	67
VI. — Ils sont verts!	79
VII. — Conseiller général du Finistère	91
VIII. — La mère douloureuse	104
IX. — Escarmouches, et en guerre!	117
X. — En pleine sorcellerie	130
XI. — La campagne monstre	143
XII. — L'attentat.	156
XIII. — Député! Ministre!	170
XIV. — Enfin!	184